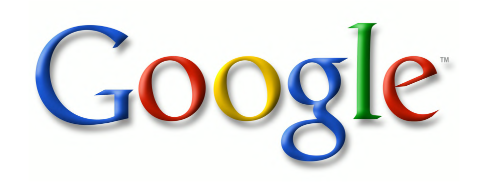





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
CHRISTO ECCLESIAE
VE RI TAS

Jules Brun & Léo Bachelin

Sept Contes Roumains



SEPT
CONTES ROUMAINS

SEPT

CONTES ROUMAINS

TRADUITS

PAR JULES BRUN

AVEC UNE INTRODUCTION GÉNÉRALE

ET UN

COMMENTAIRE FOLKLORISTE

PAR LEO BACHELIN

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

—

1894

Prof. A. G. Bolledge

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE BARON BARBO BELLIO

ANCIEN MINISTRE

J. B. L. B.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

L'homme ne vit pas de pain seulement, dit l'Écriture. Civilisé ou sauvage, il se repaît aussi de chimères et, dans les moments de trêve que lui laisse la lutte pour la vie, autrement dit le travail quotidien, il s'adonne à l'art sous toutes ses formes — danse, musique, poésie, sport, jeux d'esprit et jeux d'adresse, devinettes et sauts périlleux. S'il est des tribus océaniques qu'on dit sans religion, il n'en est point par contre qui soient sans mythologie, sans fêtes ni chansons, sans fables ni légendes, — tant il est vrai que l'homme a besoin de se distraire, que son âme est « un feu qu'il faut nourrir », sa cervelle un métier à broder toujours en action.

Et voilà comment il se fait qu'à défaut d'une

littérature écrite, tous les peuples, si inférieurs soient-ils comme culture, ont au moins une littérature orale, faite de contes et de chansons, de dictons et de proverbes, de fragments épiques en prose ou en vers. Ces traditions, dont l'ensemble constitue le folklore, ne sont pas seulement intéressantes en elles-mêmes, par le parfum de sincère poésie qui s'en dégage ; elles méritent aussi une attention particulière, en tant que source d'inspiration, source vive et primigène de la littérature proprement dite ; — car il ne peut faire aucun doute que les contes et les chants populaires n'articulent, d'une façon naïve encore, les premiers balbutiements de la Muse, balbutiements aussi vénérables par leur antiquité que captivants par leur éternelle jeunesse.

Antérieure à la littérature écrite, la littérature orale a été éclipsée peu à peu, il est vrai, par la nouvelle venue et reléguée, chez les nations civilisées, avec les dialectes et les vieux usages, à l'arrière-plan. Mais bien qu'elle ait été longtemps méconnue — et qu'elle soit encore mésestimée par beaucoup de gens qui se disent instruits, — la littérature populaire fut cependant

l'inspiratrice originelle de sa triomphante rivale, issue d'elle comme le fleuve majestueux de l'humble ruisseau de la montagne; puisque les écrivains de profession — rapsodes, logographes ou dramaturges — n'ont guère fait autre chose que de s'approprier et de perfectionner les procédés inconscients des poètes et des conteurs populaires. Incapable de créer rien de rien, d'inventer quoi que ce soit tout d'une pièce, l'homme a dû partir du folklore pour arriver à l'ode, à l'épopée, au drame, au roman. Jardinier de lettres, tout ce qu'il a pu faire, c'est de transformer la simple fleur des champs en une fleur de jardin opulente, la naïve églantine en une rose aux mille feuilles. Telle est, si l'on veut bien y regarder de près, la genèse de tous les genres poétiques.

Comme les langues littéraires ont surgi des dialectes, ainsi les lettres classiques sont nées des littératures populaires qui, à ce titre déjà, paraissent dignes de quelque intérêt. Et les savants qui, depuis la fin du siècle passé, ont pris soin de recueillir en tous pays les vestiges du folklore, ont fait une œuvre aussi utile à la

science que profitable à la littérature : la science y a trouvé, dans l'analogie frappante qu'il y a entre les chants et les contes populaires recueillis de l'extrême Orient à l'extrême Occident, la confirmation de ses principales hypothèses sur la filiation des langues et des idées, sur l'ethnographie, la linguistique et la mythologie; la poésie y a pris un bain de nature, dont elle avait grand besoin pour rajeunir et refleurir, après tant de siècles de mandarinat scolastique ou académique.

J'ajoute que cette étude du folklore était urgente; c'était grand temps de l'entreprendre, en Europe surtout, où la culture envahissante tend de jour en jour à uniformiser davantage les mœurs et les coutumes; où les dialectes et les contes populaires s'en vont mourant avec les rares vieilles gens qui en savent encore le secret; où l'imprimé, toujours plus répandu, se substitue graduellement à la tradition orale.

Déjà expulsés des villes, les vieux contes traditionnels ne font plus que végéter dans les campagnes, d'où le journal et le roman à un sou auront bientôt fait de les supplanter. Alors

le campagnard, comme déjà l'ouvrier des fabriques, aura pour combler ses loisirs, au lieu des contes du temps passé et des vieilles chansons d'autrefois, des faits divers, des comptes rendus de cours d'assises et des potins politiques. Il lira le feuilleton du moment, discutera la question du jour, remaniera la carte de l'Europe ou résoudra la question sociale. Ce sera beaucoup moins gai, et je ne prévois pas que ce lui sera beaucoup plus profitable ; mais c'est à quoi fatalement nous en viendrons.

I.

En Roumanie, nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci. Tant que la moitié du peuple ne saura ni lire ni écrire, la tradition orale, loin de s'éteindre, continuera à s'enrichir ; tant que la plupart des paysans et des bergers seront encore de ces enviables bienheureux qu'on appelle des illettrés, ils sauront conter en lisant dans leur mémoire comme dans le plus merveilleux des livres, et c'est à foison qu'ils en évo-

queront des poèmes, des légendes, des chansons, des contes, des proverbes et des sentences, — attendu qu'il n'est peut-être pas de peuple en Europe qui ait un patrimoine mythologique plus riche et chez lequel les traditions indo-germaniques se soient conservées avec plus d'intégrité que chez les Roumains. Leur folklore est une mine d'une abondance extraordinaire, à peine exploitée et loin d'être épuisée; il suffit pour le prouver de mentionner qu'une seule commune de Bucovine a fourni à M. Sbiera une centaine de contes, et, malgré les collections d'Ispiresco, de Stancesco, de Slavic, de G. Dem. Théodoresco, de Creanga, malgré les publications de Hasdeu, de Mariano, de Biano, il reste encore une ample moisson à recueillir, dont tous ces travaux ne sont qu'une première gerbe hâtivement liée. Car si la Roumanie, fort jeune encore comme nation politique, n'a pas produit jusqu'à présent — et cela est très compréhensible — une littérature classique bien volumineuse, elle possède, en revanche, une poésie populaire d'une valeur incomparable, un trésor de chants et de récits à rendre jalouses les nations les mieux dotées à cet

égard. Le lecteur en jugera lui-même par les spécimens que nous lui présentons aujourd'hui.

Ce qui donne un attrait non pareil à tous les contes roumains, c'est leur tenue épique. Certains passages rappellent Homère, tant ils sont touchants, sublimes et simples; d'autres font songer aux romans d'aventures, tant ils sont chevaleresques et merveilleux; l'ensemble du récit enfin fait presque toujours l'impression de quelque fragment d'épopée mise en prose.

Que l'on me permette, pour joindre l'exemple à la théorie, de faire ici quelques citations, empruntées toutes à la collection d'Ispiresco, la plus authentique, la moins suspecte d'interpolations. Voici quelques extraits d'une historiette intitulée le *Cochon enchanté* (1).

« Mais comment se fait-il, demanda la fille de l'empereur, que le Soleil soit toujours irrité, lui qui est si beau et qui fait tant de bien aux mortels? » — « Voici pourquoi, répondit la mère du Soleil : le matin il se tient sur le seuil du paradis et, radieux pour l'heure, il rit à toute

(1) Un conte dont ce volume contient une autre version, sous le titre : le *Conte du Porc*, recueillie par Creanga.

la terre. Mais pendant la journée son humeur s'assombrit en voyant les vilenies des hommes; et voilà pourquoi il répand alors des rayons qui consument tout; le soir il est triste et chagrin parce qu'il arrive aux portes de l'enfer, — car tel est le chemin qu'il parcourt chaque jour et c'est de là qu'il rentre à la maison ».

N'est-ce pas aussi remarquable que n'importe quel fragment des poètes cycliques de la Grèce primitive? Il en est de même du passage suivant, recueilli dans un autre conte, *Iliane la rusée* :

« Je m'en vais chez le Soleil, dit le prince, pour lui dérober un de ses rayons et l'apporter à la fille de l'empereur, afin de l'emmener à la maison où elle sera mon épouse. Pour le moment, petite sœur, je m'arrête en route pour te regarder, pour plonger mes yeux dans les tiens, pour te dire un secret et t'en mendier un autre. » — A quoi Iliane répondit avec esprit : « Si tu es l'homme de tes discours, si ton âme est comme ton visage, aussi claire et douce, aussi fière et belle, je t'inviterais bien à entrer, à prendre place à table, et je t'offrirais à boire

et à manger et te donnerais même des baisers ». — A l'ouïe de ces paroles, le fils de l'empereur sauta de cheval et dit d'une voix résolue : « Je suis bien l'homme de mes discours; mon âme est aussi claire que mon visage; permets-moi d'entrer; fais-moi place à table et toute ta vie, du lever du jour au clair des étoiles, tu ne t'en repentiras ».

Le conteur, comme l'aède des premiers âges, s'attarde, comme on voit, aux métaphores lyriques, se complaît en de longues descriptions, s'oublie en de charmantes redites. Ce luxe de poésie est si frappant dans les contes roumains, qu'il constitue indubitablement leur originalité propre. Cousins par alliance des *Mille et une Nuits*, ils sont d'une fantaisie paradoxale; apparentés aux *skaskas* slaves, ils sont d'une étonnante subtilité dans la peinture des âmes. Moins sobres et narquois que ceux de France, moins joyeux et gaillards que ceux d'Italie, moins romantiques et naïfs que ceux d'Allemagne, ils méritent, tels qu'ils sont, une place à part — et une place d'honneur — dans la littérature folkloriste des nations indo-germa-

niques. Mais grâce à leur complexité même, ces récits ne sont point faciles à interpréter; aussi le traducteur, pour en rendre tout le charme, a-t-il été souvent obligé de se créer un vocabulaire spécial, de recourir parfois à l'archaïsme et au néologisme, seuls capables de suggérer les nuances raffinées, les subtilités voulues, les images hyperboliques du texte.

Il y a enfin, dans ces contes, des trouvailles d'expression qui méritent d'être signalées, soit pour leur hardiesse, soit pour leur drôlerie. J'en réunis ici au hasard quelques-unes :

« Et lorsqu'il fut à peu près au bout du monde *où ce qui est se confond avec ce qui n'est pas*, il aperçut comme une bergerie »..... ou bien : « La princesse lui dit : Rentre par le chemin que tu as pris pour venir, et *que des fleurs surgissent devant toi et des épines derrière toi* »..... Après avoir brûlé les lits, l'impératrice en recueillit les cendres et les dispersa à tous les vents, de façon qu'elles s'envolèrent *par-dessus neuf terres et neuf mers et qu'aucune parcelle ne pût rejoindre l'autre dans toute l'éternité* ». Quelques pages plus bas, je lis cette phrase

étrange : « Là habitait une veuve si pauvre, si pauvre, *que pas même les mouches ne restaient chez elle* »; tandis que plus loin, il est question d'une vieille dragonne « *aussi vieille que le temps* ».

Mais les contes roumains, si intéressants au point de vue littéraire en tant que produit spontané de l'imagination du peuple, sont aussi très remarquables au point de vue mythologique, ayant conservé plus fidèlement que ceux des autres pays le souvenir des vieux mythes dont ils sont nés. Reliquaires d'antiques conceptions et de vieilles coutumes en train de disparaître, ils renferment souvent une philosophie rudimentaire de l'univers, de sorte qu'ils ont aussi leur prix pour l'étude de l'esprit humain et de l'ethnologie.

Quant à ce préambule général, il n'est qu'un essai d'interpréter le folklore roumain, en lui appliquant les principes et la méthode de la mythologie comparée.

II.

Le problème de la genèse des mythes a été longtemps une énigme. Obscur comme celui de toutes les origines, il a préoccupé les esprits dès l'éveil de la pensée. Bien avant Platon et Aristote, les premiers philosophes de la Grèce y ont voué leur attention.

Quelques-uns d'entre eux se sont, il est vrai, contentés de traiter les fables divines d'élucubrations absurdes, inventées à plaisir par les poètes et tout à fait indignes de la divinité et de la sagesse. Cet athéisme dont ils s'autorisaient pour invectiver Homère, le grand coupable, était, il va de soi, une manière par trop aisée d'éluder la question. Il faut dire que presque tous les philosophes des premiers siècles historiques de la Grèce, Thalès, Démocrite, Pythagore, Xénophane, Empédocle, Anaxagore, si différents que fussent d'ailleurs leurs systèmes, étaient parvenus à une conception philosophique du monde où les dieux n'avaient

que faire; les moins irrévérencieux d'entre eux, s'ils ne leur lançaient pas l'anathème, se bornaient, par déférence pour la foi populaire, à les reléguer dans l'empirée, en s'écriant avec conviction : « Sacrés ils sont, que personne n'y touche! »

Mais quand, pour ne pas froisser des idées reçues, ils voulaient bien concéder aux divinités une place dans leur métaphysique, ils recouraient, comme pour excuser les incongruités des fables, à tout un système d'interprétation, par lequel ils démontraient qu'en somme les dieux n'étaient pas « ce qu'un vain peuple pense ». A cet effet, c'est sur l'allégorisme et le symbolisme qu'ils se rejettent; et rien n'est plus curieux que de les voir s'ingénier, — par toute espèce d'arguments fondés sur la logique, l'ontologie ou l'étymologie, — à faire rentrer les dieux dans le giron de leurs théories. Le panthéon hellénique ne sert plus dès lors, selon eux, qu'à personnifier aux yeux du vulgaire les doctrines morales ou physiques les plus absconses de leurs systèmes, établis ainsi en apparence sur le consentement universel.

La plupart des écoles grecques ne se sont guère écartées de ces deux manières de voir : la négation pure et simple ou l'interprétation allégorique. Celle-ci a surtout fleuri pendant la dernière période de la philosophie grecque, parmi les coryphées de l'école d'Alexandrie, ces ingénieux et mystiques rêveurs.

A côté des philosophes qui exilaient ou annexaient les dieux, surgirent un beau jour les logographes et les historiens. Tirant également de leur côté, ils s'avisèrent de ne voir dans les fables mythologiques que de l'histoire déformée. C'est ainsi qu'Hérodote, interprétant historiquement la légende d'Io, y découvre une des causes de la guerre de Troie; Thucydide enlève à l'*Iliade* tout élément merveilleux et réduit la grande guerre à une simple expédition militaire, travestie en épopée par Homère. Renchérissant sur tous ses prédécesseurs, Evhémère, qui donna son nom à ce système d'interprétation, prétend établir sur des preuves certaines que les mythes — n'avait-il pas découvert un tombeau de Zéus en Crète? — n'avaient trait qu'à des événements et à des per-

sonnages historiques dont le souvenir aurait été idéalisé ou altéré par la tradition.

Survint le christianisme, qui ne changea pas grand'chose à ces trois manières de considérer la mythologie. Aussi bien les Pères de l'Église ont-ils tour à tour polémisé contre le paganisme avec les armes mêmes du paganisme : condamnant les dieux au nom de la raison et de la morale, comme les athéistes d'autrefois, ou bien les présentant, à l'instar des allégoristes, comme de fallacieuses inventions de poètes en démence ou de philosophes hallucinés, à moins qu'ils n'en fassent de simples mortels, illusoirement apothéosés par la légende.

Pendant toute l'époque médiévale, la solution du problème n'a pas fait un pas. Ou bien les docteurs de l'Église s'en tiennent à l'une ou l'autre des trois explications proposées déjà par l'antiquité, — l'athéisme, l'allégorisme ou l'évhémérisme ; ou bien ils ne voient dans les dieux que des démons exorcisables, et ils les excommunient encore plus énergiquement que les Pères. Il faut dire, à l'appui de cette dernière explication, que de nombreuses pratiques supersti-

tieuses avaient survécu parmi le peuple; on s'empressa naturellement d'y voir des manifestations du diable, et les conciles durent à plusieurs reprises s'élever contre ces revenants du paganisme indompté.

Du reste le moyen âge — la *Divine comédie* en fournirait la preuve — a plutôt connu la mythologie par la tradition encore vivante dans le peuple que par l'étude des textes anciens. Les auteurs qu'on lisait dans ces temps-là étaient d'ailleurs peu nombreux et plutôt latins que grecs, cette langue-ci étant presque ignorée en Occident. C'est assez dire que la mythologie n'était guère cultivée, car ce n'est pas dans Cicéron et Sénèque qu'elle abonde, et même Virgile n'en contient guère.

La tradition antique ne s'est réellement réveillée à nouveau qu'après la prise de Constantinople, lorsque, en 1453, les savants byzantins se transportèrent, avec leur savoir et leurs manuscrits, en Italie, où la Renaissance ne devait pas tarder à produire une nouvelle et bien originale floraison de paganisme.

Derechef, on s'éprit de mythologie et les

fables antiques servirent, sinon d'aliments, du moins de formes à la pensée. L'interprétation allégorique ressuscita de plus belle, favorisée d'une part par les spéculations scientifiques, de l'autre par les pompes païennes réinstaurées. Si les savants s'ingénièrent à montrer dans les dieux des personnifications des forces de la nature, les artistes ne manquèrent pas de glorifier en eux les grands de ce monde, par d'allusives compositions mythologiques, comme l'*histoire d'Amour et de Psyché*, à la Farnésine.

Au seizième siècle, les plus grands représentants de la science et de la philosophie ne sortent pas de l'interprétation allégorique qui, entre les mains d'un Bacon par exemple, conduit aux résultats les plus curieux. C'est ainsi que l'histoire du Sphynx et d'Œdipe lui paraît « une fable élégante et instructive, inventée pour représenter la science unie au bon sens ». La figure composite du Sphynx indique la variété de sujets que le savoir embrasse; les formes féminines qu'on lui attribue, marquent que la science a des attraits jusque dans ses problèmes; les ailes dont il est doté, signifient que les idées doivent pren-

dre leur vol à travers le monde; les griffes crochues du monstre, sont les axiomes et les arguments qui s'ancrent dans l'esprit. Si l'énigme proposée n'a été résolue que par un homme boiteux, c'est que la parabole voulait enseigner que seuls les prudents et non ceux qui se hâtent de conclure, trouvent les bonnes solutions.

Si ingénieux que soient tous ces rapprochements, ils n'ont rien de scientifique, puisqu'ils livrent l'exégèse mythologique aux caprices de l'imagination. C'est à qui déploiera le plus de génialité à inventer l'explication la plus amusante des rébus légendaires.

Au dix-septième siècle, aucun progrès nouveau à signaler. Si quelques écrivains, comme Bossuet, pratiquent l'évhémérisme, d'autres, surtout les théologiens, se fondant sur l'idée d'une révélation divine originelle, s'évertuent à voir dans les fables une déformation des récits bibliques et nous démontrent sans sourciller que Jupiter, Neptune et Pluton reproduisent la trinité fraternelle de Sem, Cham et Japhet; que Saturne n'est qu'un autre Noé; qu'Orphée, Minos, Cécrops,

Zoroastre, ne sont qu'autant d'altérations de la figure de Moïse, et ainsi de suite.

Nous arrivons de la sorte au dix-huitième siècle qui, avec son esprit anti-religieux, devait naturellement protester contre tous ces systèmes d'interprétation historique, compliqués, pour la plupart, de rapprochements saugrenus avec la Bible. Dans son livre intitulé : *Origines de tous les cultes,* une œuvre de sectaire bien accueillie alors, Dupuis prétend démontrer qu'il ne s'agit dans toute la mythologie — et il y englobe le christianisme — que d'astronomie rudimentaire et fabuleuse.

Pendant qu'en France on jouait spirituellement avec les dieux antiques, — comparez les poésies de Parny aux tableaux de Watteau, — on se mettait en Allemagne à les étudier plus sérieusement. Une vaillante phalange de philologues et de philosophes cherchait à saisir dans les monuments écrits et figurés de l'antiquité, le sens de la grande énigme, léguée à la science par le monde primitif. L'Orient fut aussi consulté, non pas cet Orient incomplet et parfois apocryphe vu à travers les relations des auteurs

grecs, mais l'Égypte, la Perse, l'Inde, investiguées dans leurs monuments authentiques et originaux qui commençaient à livrer leurs trésors. Ces études eurent pour premier résultat de discerner, dans les religions antiques, entre deux facteurs essentiels : l'élément religieux, objet de dogme et de culte ; et l'élément purement mythologique, abandonné aux caprices de la fantaisie et considéré comme accessoire, comme superstition.

La démarcation entre les deux domaines étant parfois fort délicate, attendu que le mythe et le dogme sont souvent amalgamés, expliquer l'origine de l'un de ces éléments n'allait guère sans élucider aussi celle de l'autre et, du coup, le problème de la genèse des mythes embrassa aussi celui de la genèse des religions. Loin de voir dans celles-ci, comme les voltairiens français, une duperie des prêtres aux dépens des bonnes gens, les savants allemands, que leur tempérament portait au mysticisme, traitèrent ces questions avec tout le sérieux qu'elles leur inspiraient.

Partant du point de vue que la religion est

un hommage rendu par l'homme à l'infini et au mystère des choses, c'est comme agenouillés devant autant d'arches saintes qu'ils parlèrent des diverses mythologies. Toutes ces tendances et ces recherches philosophiques aboutirent à un grand ouvrage, la *Symbolique* du docteur Frédéric Creuzer, où se concentra le résultat de tout ce mouvement d'études nouvelles. « Ce fut, dit Renan, un grand enseignement et comme une révélation de voir ainsi pour la première fois réunis dans un panthéon scientifique tous les dieux de l'humanité, indiens, égyptiens, perses, phéniciens, étrusques, grecs et romains. L'élévation soutenue, l'accent religieux et profond, les sentiments des destinées supérieures de l'humanité qui respirent dans tout ce livre, annonçaient qu'une grande révolution s'était accomplie et qu'à un siècle irréligieux, parce qu'il était exclusivement analytique, allait succéder une école meilleure, réconciliée par la synthèse avec la nature humaine tout entière ».

Mais le tort de Creuzer fut de confondre dans une sorte de mysticisme panthéiste toutes les croyances et toutes les religions. Les Alexandrins

sont à ses yeux les seuls bons exégètes du paganisme, et il les suit jusque dans leurs errements : comme eux, il exagère le symbolisme, cherche le mystérieux et syncrétise à tort et à travers, citant parfois Iamblique à côté d'Hésiode, Nonnus à côté d'Homère, pour l'interprétation du même mythe.

Malgré ses défauts, l'ouvrage de Creuzer, traduit en français par Guigniaut, eut un grand succès et une influence considérable, ne fut-ce que par l'impulsion et la direction nouvelle qu'il donna aux études mythologiques.

De la science, ces découvertes récentes ne tardèrent pas à se propager par les lettres dans le public. Benjamin Constant y a contribué pour une bonne part par son livre : *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*. Saluant dans tout système une portion de l'insaisissable vérité, la seule chose qu'il refuse aux formes religieuses, c'est l'immortalité; le sentiment qui les inspire est seul impérissable. C'est assez dire s'il se prosterne avec respect devant tous les autels.

Malgré les progrès accomplis, toutes ces étu-

des ont encore le tort de ne pas assez distinguer entre la mythologie et la religion. Trop préoccupés d'institutions sacerdotales, Creuzer et tous ceux qui le suivirent méconnaissent trop le côté naïf et populaire de l'antiquité, contents seulement dès qu'ils ont découvert des idées abstraites dans des créations où il n'y a bien souvent que les joyeuses folies de l'enfance. La religion grecque ne leur paraissant pas assez mystique, c'est dans les colonies soumises aux influences orientales qu'ils croient la retrouver dans toute sa pureté. De là de nouveaux errements.

Cette double exagération suscita dans les études mythologiques deux réactions : à l'excès du symbolisme s'opposa une école toute de froide raison, représentée par Voss, G. Hermann et Lobeck, l'acerbe et sagace critique de Creuzer; contre l'abus des influences orientales surgit une école trop exclusivement hellénisante, ayant à sa tête Ottfried Müller, Wecker et Preller. En France, il faudrait citer Burnouf, Maury, Hartung et Baudry, qui ont porté dans ce fouillis de recherches beaucoup de savoir, de clarté et de méthode.

Sans entrer dans les détails, il convient de noter que le mérite de tous ces savants a été de débrouiller les temps, les lieux et les races que l'illustre auteur de la *Symbolique* avait trop confondus, dans sa hâte à collectionner des documents puisés à toutes les sources.

Mais le champ des études mythologiques devait s'élargir encore et embrasser le folklore, — à côté des mythes fossiles aussi les mythes vivants. C'est un progrès parallèle à celui qui s'est produit dans la philologie, quand elle a adjoint à l'étude des langues littéraires celle des dialectes.

Parmi les initiateurs de ce nouveau mouvement, il convient de nommer au premier rang : en Allemagne, les frères Grimm, Adalbert Kühn et Simrock ; en Angleterre, Ralston, Cox, Gould ; en Italie, d'Ancona et Comparetti ; en France, Paulin et Gaston Pâris, Fauriel, H. de la Villemarqué ; en pays slaves, Glinsky, Dasent et Afanasief (1). Sous l'influence des études orientales combinées avec celles du folklore, naquit enfin

(1) Pour les collections récentes de contes populaires en toutes langues, voir les bibliographies spéciales.

la mythologie comparée, qui fut surtout révélée au grand public par les attrayants et ingénieux essais de Max Müller, traduits dans presque toutes les langues.

Les théories de l'éminent sanscritiste d'Oxford sont trop connues pour que je les expose encore ici. D'après lui, les mythes résulteraient d'une maladie du langage et ne seraient que des métaphores incomprises, traduites en histoires. On sait aussi de quelle sorte ingénieuse il a démontré que tous les mythes, loin de se rapporter à d'insondables mystères sacrés, ne faisaient que rendre les impressions — toutes poétiques et naïves — de nos ancêtres, devant les grandes scènes de la nature.

Ce seraient surtout les phénomènes émouvants de la naissance et de la mort du jour, les météores de l'aurore et du crépuscule, qui auraient éveillé un écho dans cette poésie primitive. D'après d'autres mythologues, ce seraient moins les spectacles quotidiens de la lutte des ténèbres et de la lumière que les tragédies exceptionnelles de la nature — orages, tempêtes, tremblements de terre, éruptions volcaniques, éboulements, —

qui auraient frappé les esprits. Quoi qu'il en soit, toute l'exégèse mythologique se réduirait d'une part à une question d'étymologie, d'autre part à la comparaison des mythes entre eux.

Si par la linguistique on parvient à découvrir la signification originelle des dieux et des héros, on réussit, en coordonnant les fables analogues, à les interpréter les unes par les autres, en allant toujours du connu à l'inconnu. C'est à cette méthode que nous avons recouru à notre tour, dans les diverses explications que nous avons proposées pour chacun des contes de ce recueil.

Aux lecteurs et à nos collègues les folkloristes de juger jusqu'à quel point les similitudes exégétiques que nous avons instaurées, sont judicieuses et concluantes.

III

C'est chose connue de vieille date que tous les contes populaires se ressemblent. Non seulement ils ne diffèrent guère d'un bout à l'autre de

l'Europe, chez les peuples de même race, mais on peut dire : chez tous les peuples du monde, à quelque famille ethnique qu'ils appartiennent. Cette analogie universelle s'explique d'ailleurs aisément et par plusieurs raisons.

Si capricieuse, si abondante que puisse être l'imagination humaine, elle a ses lois et ses limites. La fantaisie elle-même — surtout celle qui crée spontanément, sans artifices voulus de style et de composition — invente et conçoit selon une logique secrète qui se trahit jusque dans les contes bleus les plus extravagants; de sorte qu'on peut les considérer, dans leur ensemble, comme une flore intellectuelle qui, le terreau cérébral où elle pousse étant à peu près le même partout, est partout la même. De là ces concordances générales si frappantes entre les mythes et les fables, les proverbes et les chants populaires, chez les nations les plus distantes les unes des autres.

Si l'anthropologie suffit à rendre compte d'un grand nombre des similitudes que l'on rencontre dans le folklore, une autre cause non moins plausible les motivera encore mieux : c'est que

les contes et les mythes roulent tous sur un thème commun, puisqu'ils ne font que narrer la vie et la mort des jours, la lutte quotidienne de l'ombre et de la lumière, la lutte annuelle de l'hiver et de l'été, la périodique succession de la belle et de la mauvaise saison. Dramatisés ou romancés comme ils le sont, ces récits merveilleux où figurent tant de personnages, du monstre à la bête, de l'homme au dieu, ne sont, après tout — si multiples et si divers qu'ils nous semblent à première vue, — que la transposition poétique des phénomènes météorologiques ou naturels s'accomplissant dans le ciel ou sur la terre.

Pour les épisodes qui les composent, ils reproduisent eux-mêmes encore ou des mythes condensés, ou des phases du mythe général. Réduits par l'analyse à leur plus simple expression, ces incidents qui, reliés entre eux, constituent un conte, se ramènent à un petit nombre de formes primitives. MM. Loys Brueyre, Hahn et Baring Gould, dans les tableaux qu'ils ont dressés, en comptent tout au plus de quatre-vingts à cent. Aussi bien, la variété qu'on remarque dans ces récits ne provient-elle que des différentes

combinaisons possibles entre ce petit nombre d'épisodes qui les composent, auxquels s'ajoutent, selon les temps et les lieux, des souvenirs historiques, des influences religieuses et l'accent local particulier à chaque peuple.

Ce que nous venons de dire des aventures fabuleuses, s'applique également aux personnages qui, eux aussi, quoique innombrables, peuvent être ramenés à quelques prototypes universels, représentant le soleil, la tempête, le jour, la nuit, le crépuscule, l'aurore, la vie végétale, la nuée orageuse et d'autres événements naturels. C'est donc à de l'histoire naturelle et à de la météorologie mises en action que nous avons affaire. De là l'élément fataliste qui apparaît dans tous les contes, sous forme de sorts jetés, de charmes rompus, de métamorphoses inévitables qui marquent la durée, le passage ou l'évolution des phénomènes.

Aux ressemblances résultant des facultés inventives de l'homme, ou provenant des éléments constitutifs des mythes, il convient d'ajouter les analogies qui sont dues à la communauté d'origine ; car il est des contes qui sont le patrimoine

commun d'un groupe ethnique, au même titre que les langues et les coutumes.

Il n'y aura dès lors rien d'étonnant à ce que ces contes-là, chez tous les peuples indo-germaniques par exemple, ne divergent guère de nation à nation que par certains détails de couleur locale, ou par de fortuites interpolations historiques ou religieuses, qui s'y sont glissées au cours des âges. Mais ce qui surprend toujours dans l'étude du folklore, c'est moins les variantes introduites dans la version primitive que la pérennité même de cette version, que l'on retrouvera telle quelle chez toutes les nations sœurs, pourtant géographiquement fort éloignées les unes des autres et absolument diversifiées d'esprit, de langue et de culture. Il faut, au fond, que l'homme soit fort peu inventif littérairement et ait avant tout une excellente mémoire pour avoir gardé si fidèlement le souvenir de ces récits, parfois très longs, que se racontaient déjà ses plus lointains ancêtres.

On sait, en effet, que la plupart des contes de fée ne sont que des débris d'anciennes cosmogonies. A en croire les savants, ils auraient tous la même origine : ils seraient venus du

plateau de l'Iran, d'où les tribus aryennes les avaient emportés dans leurs migrations vers l'Orient et l'Occident. Mais tous aussi se seraient modifiés et enrichis au cours des siècles, en se localisant çà et là. Ainsi s'expliqueraient avec les analogies, aussi les variétés qu'ils offrent de nation à nation, variétés dues à des influences de temps, de race et de milieu.

Assurément, il n'est pas besoin d'être un grand clerc pour s'apercevoir que les contes populaires ont des traits, des personnages, des affabulations analogues; qu'il y a entre eux des affinités comme entre les langues issues de la même souche. Or, comme on peut retrouver dans un mot actuel — malgré tous les changements qu'il a subis à travers les âges — la racine ancienne dont il n'est qu'un dernier rejeton; de même on peut aussi découvrir dans le conte moderne, si enjolivé, si romancé qu'il soit, le mythe primitif dont il n'est que la dernière pousse.

C'est ce que nous avons tâché de faire dans les préfaces que nous avons placées en tête des sept contes publiés par M. Jules Brun.

IV.

D'après ce que nous venons de dire, les contes et les chants du folklore pourraient être considérés — au même titre que les langues et encore plus les cultes, — comme des œuvres collectives, qui ne relèvent pas d'un homme, mais d'une tribu, d'un peuple ou même d'une race tout entière; créations anonymes et pour ainsi dire spontanées du génie populaire, on conçoit aisément qu'ils diffèrent à peine d'une famille à l'autre, au sein d'un même groupe ethnique, puisqu'ils en sont comme la flore littéraire.

Les analogies qu'il y a entre ces récits traditionnels, qu'ils soient en prose ou en vers, sont si frappantes d'ailleurs que l'hypothèse d'une origine commune à tous a été émise depuis longtemps. Grâce aux ingénieux travaux des mythologues modernes, elle a pu être enfin rigoureusement vérifiée et démontrée. C'est sur une profusion de preuves irrécusables que ces ressemblances et cette filiation ont été établies, et

c'est aujourd'hui un fait acquis qu'il n'y a entre le mythe et le conte de fées, entre les divinités du paganisme indo-germanique et les petits héros et les héroïnes des récits populaires qu'une différence d'époque et de dignité. Le mythe est la transformation directe et première des éléments mythogènes en fables; et le conte est une métempsycose du mythe.

« La mythologie est, dans la forme, une maladie du langage et, au fond, une poésie de la nature » — telle est à peu près la formule par laquelle Max Müller, un des maîtres de la science nouvelle, résume ses théories sur l'origine des mythes, et partant des contes qui en dérivent. Retrouver la signification première des métaphores verbales dont chaque fable ou légende est issue, comme un papillon d'une chrysalide, voilà le problème scientifique qu'il fallait résoudre et qui a été résolu, en effet, au cours de ce siècle pour l'ensemble des traditions populaires.

Si tout se ramène à la mythologie, il convient d'indiquer quelques-uns des procédés par lesquels les mythes et les contes se sont formés.

De quoi se composent-ils au fond et qu'en

reste-t-il lorsque, passés au creuset de la critique, on a brûlé leur riche parure et leurs brillants atours? — quelques métaphores parfois grandioses, souvent banales, sur les évolutions des astres, sur la succession des saisons, sur les météores du matin et du soir, du jour et de la nuit, de l'orage et de l'arc-en-ciel. Voilà la matière première, le thème commun, toujours identique, sur lequel roulent, comme sur un *leit motiv* plus ou moins perceptible, tous les contes et les mythes.

Retrouver l'ancien canevas sous les broderies historiées d'hommes, de bêtes et de plantes merveilleuses, voilà le devoir de la mythologie comparative. Mais nos ancêtres, et nous après eux, avons mis tant de fantaisie à cacher sous d'éclatantes fioritures ce poème initial, qu'il faut autant de perspicacité pour en ressaisir la trame qu'il a fallu d'ingéniosité pour la tisser.

Ce qui varie, ce n'est donc pas le fond, très pauvre en somme, c'est la forme employée pour exprimer les luttes quotidiennes de la lumière contre les ténèbres, les victoires alternatives du jour et de la nuit, les périodiques triomphes de

l'été sur l'hiver. Cette féerie cosmique, « aux cent actes divers », a excité l'imagination de nos aïeux. Ils l'ont « mise par personnages », comme on disait des Mystères d'autrefois et romancée de mille façons différentes, anthropomorphisant les agents naturels en héros, les forces physiques en volontés humaines. C'est ainsi qu'ils sont arrivés à traduire, par des relations de parenté, les rapports de temps et d'essence qui unissent la terre au soleil, le soleil à la lune, la lune aux étoiles, le crépuscule au jour, le jour à la nuit et ainsi de suite.

Mais ces généalogies n'ont rien de stable; elles varient à l'infini, au gré de l'imagination qui envisage le même phénomène tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre. Si le soleil et la lune avaient toujours été pris pour ce qu'ils sont, il n'y aurait pas eu de mythes, et la fable du *Corbeau et du Renard* — le jour et l'aube se disputant la lune — n'existerait pas. Les noms que reçoit tel héros déterminé, les formes que revêt tel phénomène donné, sont innombrables; et c'est précisément de ces personnifications variées, étrangement mobiles et vagues, que

résultent des individualités distinctes, et, par suite, des compétitions et des antagonismes mutuels.

Citons, à titre de spécimen, un exemple de ce procédé. La nuit est appelée, dans les *Védas*, tantôt la mère, tantôt la sœur du jour naissant, — bonne et bienveillante, puisqu'elle prépare chaque matin les demeures de son fils, ou de son frère; mais elle pourra aussitôt être la marâtre ou la belle-sœur du soleil couchant, — méchante et sorcière, puisqu'elle complote chaque soir la mort de ce même personnage, fils ou frère.

Autre cas. Il est une énigme védique qui célèbre la voûte étoilée et l'aube blanchissante, comme deux femmes diversement belles : l'une douce et recueillie, l'autre vive et radieuse. Elles marchent en même temps; mais quand la première s'en va, la seconde arrive. « La blanche sœur vêtue d'éclat arrive : la noire lui prépare ses demeures. Immortelles toutes deux, l'une a rejoint l'autre et elles apparaissent alternativement dans le ciel. Le chemin que suivent les deux sœurs est unique et éternel aussi; l'une

après l'autre, elles le prennent sous la conduite des dieux, sans jamais se rencontrer, ni rester ensemble — les deux bonnes nourrices, la nuit et l'aube, qui n'ont qu'une âme quoique deux formes pour deux ». Et elles élèvent un seul enfant — le Soleil — dont le berceau est toujours entouré de déesses ou de nymphes, tombées, dans le folklore occidental, au rang de fées ou de bêtes laitières.

Dans le groupe métaphorique que je viens de citer, nous n'avons trouvé que des personnifications féminines. Mais, au lieu de mères, de filles, de sœurs et d'épouses, nous pourrions tout aussi bien, au hasard des images mythogènes primitives, rencontrer des qualificatifs masculins. Il suffira de considérer les mêmes faits physiques sous un autre angle. Dans le *Rig-Véda,* le Soleil est alternativement « le mari, le fils, le frère ou l'amant de l'Aurore ». Comment cela? — mais le plus naturellement du monde : créé par l'Indra — le ciel — en même temps qu'elle, il en est le frère. Imagine-t-on qu'il l'accompagne et l'embrasse, le voilà amant ou époux. Si l'on feint qu'il engendre l'aube — en

termes précis qu'il en est la cause, — il en sera le père ; mais comme d'autre part, l'aube paraît avant lui, il pourra aussi passer pour procéder d'elle et deviendra ainsi son fils. C'est grâce à cette inconstance capricieuse, à cette caléidoscopique mutabilité du langage figuré, que les mythes ont pu naître. Représentez-vous qu'une de ces expressions imagées que je viens de rappeler, perde sa signification originelle, et vous aurez le premier noyau d'une fable. L'aube, disait-on, est la fille du soleil ; mais quand on vit celle-ci s'effacer devant le jour, on raconta que le père, épris de la beauté de sa fille, l'avait enlevée pour l'épouser, et voilà l'origine de *Peau d'Ane*. Qu'il s'agisse de Cinyras et de Mirrha, de Radjapati et d'Outshas, d'Indra et d'Ahalya, c'est toujours la même métamorphose. C'est là tout le secret de ces innocents incestes divins qui ont si fort scandalisé les Pères de l'Église, parce qu'ils n'y ont rien compris, comme à tant d'autres choses où les lumières de l'Église ne suffisent pas. Cependant — n'était le zèle pieux qui les aveuglait — ils auraient pu savoir que jamais les amours de Zéus pour

Antiope, pour Léda ou pour Europe — ces divinités aurorales ou lunaires — n'ont été des articles de foi chez les Grecs. C'est comme si un évêque d'aujourd'hui se mettait à fulminer contre la conduite effectivement très peu recommandable de Barbe-Bleue à l'égard de ses trois sœurs, ou du Roi à l'égard de Peau d'Ane.

L'apparente immoralité de la donnée primitive d'un mythe ou d'un conte ne saurait fournir la mesure du niveau moral ou intellectuel du peuple qui le répète. Ce qui trahit le génie national et contemporain, c'est l'enjolivement romanesque, la mise au point et l'adaptation à l'auditoire.

Deux exemples vont nous en fournir la preuve, sans sortir du domaine où nous nous sommes aventurés. L'*Hippolyte* d'Euripide et l'*Œdipe roi* de Sophocle, ces deux tragédies plus audacieuses que tous les drames d'Ibsen, n'attestent-elles pas une élévation morale très haute? Et pourtant quel est le motif originel de ces deux chefs-d'œuvre hors de pair? — C'est l'inceste solaire. Hippolyte, le juvénile crépuscule, courtise la lune pâlissante au ciel du matin; Œdipe,

le soleil aveugle, épouse la mère dont il est né, la nocturne Jocaste. Et ces deux thèmes ont servi à la fois à épouvanter et à exalter l'âme des spectateurs anciens, grâce à l'horreur sacrée que le sujet a inspirée à deux des plus grands poètes de la Grèce antique.

Si les mythes aryens ont fini pour la plupart en contes de nourrices, en apologues et en proverbes, il en est aussi qui sont entrés dans l'immortalité par de souveraines apothéoses artistiques. Et que l'on ne croie pas ces transfigurations suprêmes impossibles désormais; car chaque époque a eu les siennes, et la nôtre a vu l'une des plus prodigieuses de toutes, la résurrection de l'antique *Edda* et des *Niebelungen* dans les Wagnéries de Bayreuth et dans les poèmes épiques de Jordan, le Firdousi de l'Allemagne moderne.

V.

S'il est bien prouvé que les contes sont nés comme nous venons de l'exposer, il n'en est pas

moins certain qu'ils se sont déformés à travers les âges, à peu près partout de la même façon. Il y a d'abord eu une évolution vers la synthèse, comparable à celle qui s'est produite des idiomes monosyllabiques aux idiomes synthétiques. Cette marche ascendante a abouti chez certains peuples à de grandes épopées, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les *Niebelungen* et *Béowoulf*, *Kalewala* et le *Schahnameh*. Ensuite est venue une époque de désintégration, pareille au passage du langage synthétique au langage analytique. C'est la période des contes populaires, pendant laquelle les éléments mythiques, désagrégés, flottent, épars dans l'air, prêts à se combiner de toutes façons, au hasard de leurs affinités électives. Il en est résulté que les contes sont presque tous des agglomérats de mythes, où les mêmes personnages, les mêmes épisodes, les mêmes descriptions se reproduisent à l'envi.

Grâce à cette palingénésie universelle des mythes, il est des caractères spécifiques auxquels on distinguera toujours un conte ou une légende vraiment populaire, d'un récit quelconque inventé à leur instar. Il ne sera peut-être pas su-

perflu de signaler quelques-uns de ces traits.

Il convient d'abord de ne pas confondre le conte avec la légende, que l'on identifie trop souvent et qui, pour être tous deux des produits de la muse populaire, n'en diffèrent pas moins sensiblement : le premier se reconnaît au fait qu'étant mythologique il est de partout, tandis que la seconde, du fait qu'elle renferme des éléments historiques, est nécessairement de quelque part. Aussi dans cette dernière tout est-il spécifié : le temps, le lieu, les personnages, — autant de désignations caractéristiques dont le conte se passe parfaitement, et qui rapprochent la légende de l'histoire, qu'elle précède d'ailleurs et à laquelle elle conduit. L'histoire des premiers rois de Rome, de Romulus et Rémus, ressort de la légende; celle des saints, des fondateurs de religions — depuis Moïse, Boudha, Jésus, jusqu'à saint François — est, pour une grande partie, légendaire aussi, à l'inverse de celle du diable qui, relevant de la fable, se trouve localisée partout.

Le conte, lui, plus dégagé de tous liens temporels et locaux, a quelque chose de plus gé-

néral, de plus indéfini. L'on pourra bien dire où l'on raconte *Barbe-Bleue*, le *Petit Poucet*, *Cendrillon*, mais le récit ne précisera pas où l'action se passe. De là ces débuts vagues : « Il y avait une fois », et ces conclusions non moins explicites : « Depuis ce temps, ils furent heureux », ou bien : « S'ils ne sont pas morts, ils vivent encore aujourd'hui » ; ou bien aussi : « Personne ne les a plus vus ni entendus depuis; ils n'ont jamais reparu aux yeux des hommes ».

La scènerie du conte est presque toujours indiquée d'une façon des plus générales. Il s'agit d'un palais, d'une ville, d'un village, d'un royaume, d'un empire, d'une auberge, d'une cabane, d'une église, qui sont presque toujours situés partout et nulle part.

Sans patrie, détaché de la glèbe, n'étant pas rivé comme la légende à une vallée, à une montagne, à une ruine, à une cité déterminée, le conte a pu vagabonder à l'aise d'un pays dans un autre, des bords de la mer au fond des campagnes, des plaines agricoles aux pacages idylliques. Toujours alerte, sans cesse en route, il a couru, et court encore le vaste monde; hôte

de passage, allant de la hutte au palais et *vice versa*, il entre et sort à l'improviste, et ne manque pas, quand il s'en va, de nous faire la nique d'un air narquois :

« Sur ce, bonjour, je monte en selle,
Pour porter plus loin ma nouvelle » (1).

Le conte, répandu surtout dans le peuple, créé par lui et pour lui, met de préférence en scène les petites gens, des campagnards et des artisans : le berger, le charbonnier, le chasseur, le meunier, le boulanger, le tailleur, le savetier, le forgeron, le menuisier y tiennent une grande place à côté du prêtre, du brigand, du médecin, du charlatan, du soldat. A l'occasion seulement, il jette un regard en haut, et alors il n'aperçoit, les yeux éblouis, que brillants personnages — des rois et des reines comme il n'y en a plus; des princes et des princesses dont il demeure comme émerveillé.

Le plus souvent les héros du conte, avec le besoin de généraliser qui persiste jusque dans

(1) Formule finale des contes roumains et de la plupart des contes slaves.

les détails, sont tout simplement titulés par des rapports de parenté : « Il y avait une fois une vieille grand'mère », « une tante et un neveu », « un oncle et une tante ». « Il y avait une fois un père qui avait trois fils », « un empereur et une impératrice qui n'avait pas d'enfants », et ainsi de suite.

Si les personnages sont désignés plus spécialement, ils portent les noms les plus courants, les plus universels, pour ainsi dire. En France : Paul, Jacques, Jean, Pierre et Michel ; Marie, Geneviève, Anne et Louise. En Allemagne, on parlera tantôt de Hans l'espiègle et de Hans le benet, de Grethe l'avisée, de Catherine la nigaude et d'Anna la sotte, de la longue Lise et de Jean le brave. En Angleterre, il s'agit de Jack, de Peter, de Katie, de Mary. En Roumanie, on parlera de Stan, de Ion, de Dumitru, de Gheorghe, de Maritza, d'Ancutza. Partout les noms de famille qui pourraient donner quelque précision au récit, sont évités avec soin.

Les dénominations les plus curieuses sont les sobriquets parce qu'ils caractérisent la plupart du temps les personnages par leur côté mytho-

logique : tels en France le *Petit Chaperon rouge, Cendrillon, Barbe-Bleue*, le *Petit Poucet;* en Allemagne *Schneewittchen, Dornröschen, Aschenputtel, Einäuglein*, qu'on trouve sous des noms analogues dans les contes anglais, suédois et danois; en Roumanie, c'est *Bel-Enfant de la Larme, Bel-Enfant aux cheveux d'or, l'Empereur rouge, Lucifer de jour* et *Lucifer de nuit, la Fée de l'aube, la Fée des Fées, Iliane aux boucles d'or.*

Un trait commun à tous les contes, et des plus caractéristiques, c'est leur goût pour le merveilleux. Pas de démarcations précises entre les choses animées et inanimées, entre l'homme et la bête, la plante et la pierre. Dans ce monde féerique, les êtres et les choses sont doués de langage, de volonté, d'intelligence, et le miracle y joue sans cesse un rôle, associé à la vie journalière, modifiant le cours des événements. C'est surtout par ce côté fantaisiste que le conte nous transporte au pays bleu du rêve, au chimérique empire des fées; et c'est par ce côté encore que, tout en nous désorientant, il nous captive et nous fascine. « Libre de toute entrave matérielle, l'homme s'y meut, comme dit Gœthe, en dehors

des lois fatales qui régissent la vie de tous les jours ; il y voit l'impossible se réaliser, l'incroyable s'accomplir ». Le surnaturel y tient une telle place qu'il n'est prodiges dont les héros ne viennent à bout, ni peines qu'ils ne puissent endurer, dans la triomphante assurance où ils sont, que, après tout, ils sont promis à de grandes destinées.

Quels qu'ils soient, tous ces miracles ont un caractère mythologique bien déterminé ; — les personnages qui les parfont, ne sont-ils pas presque toujours des géants, des fées ou des nains ; des personnifications des grands agents naturels : forces brutales qui bouleversent la nature, forces occultes qui la fécondent, météores radieux qui l'irradient et la transfigurent. Aussi la plupart des héros folkloriens sont-ils armés d'objets merveilleux qui ne sont, sous une autre forme, que les anciens attributs significatifs des dieux et des déesses. Qui ne connaît la baguette désirable des fées, la flûte enchantée d'Obéron, les bottes de sept lieues du Petit Poucet, la massue triomphante d'Héraclès, le bonnet qui rend Siegfried invisible, la quenouille qui file toute

seule, la poule aux œufs d'or, le cheval qui parle et vole plus rapide que la pensée, sans oublier le groupe des trois objets magiques qui, jetés l'un après l'autre, vous sauvent de tout danger et vous mènent à la victoire.

Outre tout cet appareil féerique, aisément imitable d'ailleurs, il est des signes plus certains encore auxquels les connaisseurs ne manqueraient pas de deviner un conte populaire : c'est l'incompréhensibilité ou l'absurdité des épithètes accolées aux héros, l'étrangeté déconcertante des épisodes relatés, la naïve familiarité du langage. Mais, comme toutes les questions d'authenticité, en matière de texte ou d'art, c'est moins le savoir que le tact et l'instinct affinés par une longue habitude, qui pourront les juger et les trancher à bon escient.

VI.

Après ces généralités, il me reste à caractériser plus spécialement les contes roumains et les personnages qu'on y rencontre.

Ce qui les distingue, envisagés dans leur ensemble, de ceux des autres nations européennes, c'est leur infinie variété de ton et de style ; car ils renferment, à les examiner de près, tous les modes divers, — du plus fantastique au plus terre à terre, — par lesquels peut passer un mythe, depuis l'image poétique primitive et grandiose qui le contient en germe, — en passant par le roman d'aventures et la ballade épique où il atteint son apogée, — jusqu'à la nouvelle, l'apologue et le proverbe où il aboutit au terme de son évolution.

Comme dans les mythologies les plus complètes, on rencontrera donc dans les traditions populaires de la Roumanie, la même idée cristallisée tour à tour très diversement, tantôt en êtres légendaires et fantastiques — dieux ou héros, diables, dragons, stryges, — tantôt en êtres réels mais merveilleux, — hommes, bêtes ou plantes. On la retrouvera de même à tous les degrés de la hiérarchie mythologique, de la féerie anthropomorphique à l'humble fable du bestiaire.

On remarquera également dans les récits fol-

kloristes des Roumains, comme dans les contes des autres nations, certains types qui réapparaissent sans cesse presque dans chacun d'eux. Tel Fèt-Frumos, le beau garçon, le héros par excellence du folklore roumain, un frère puîné de l'Achille ou de l'Héraclès grec, du Siegfried germanique, du Roustem persan, du Roland français. Personnage central d'un ancien cycle désintégré ou d'un cycle futur à construire, il est entouré d'un groupe de personnages secondaires qui gravitent autour de lui comme des planètes autour de leur soleil. A côté de lui, on trouvera la gracieuse figure d'Iliane, à la fois la Belle au bois dormant et la spirituelle Cendrillon des contes roumains, comme Fèt-Frumos en est le prince Charmant, comme Pacala en est le Polichinelle ou le Scapin. On y rencontrera aussi des *Babe* qui sont de vieilles sorcières, puis des fées bienfaisantes, des diables dupés, de bons et de mauvais génies, des ogres et des géants tour à tour redoutés ou bons enfants comme le Cyclope antique, des empereurs tout-puissants, non moins qu'une foule d'animaux fantastiques, des oiseaux-mages, des chevaux-sorciers, des *Zmei*

qui sont des géants et des ogres effrayants comme ceux des contes russes, et des *Balaour* énormes qui rappellent les plus terribles dragons des traditions aryennes. Tous ces personnages humains ou zoomorphiques sont mêlés à une série d'aventures tantôt sublimes, tantôt drôlatiques, bien faites pour tenter un poète de race. Un Virgile ou un Arioste roumain, qui aurait à la fois le sens du pittoresque et le sentiment de la poésie mythique, pourrait en tirer une épopée d'un caractère vraiment populaire et national. Il pourrait — et nous appelons sa venue de tous nos vœux — devenir pour le cycle de Fêt-Frumos ce que Chrestien de Troyes a été pour celui d'Arthur, Wolfram d'Eschenbach pour Parsifal, Godefroy de Strasbourg pour Tristan et Iseult, Firdousi pour Joseph et Soulëika, c'est-à-dire s'inspirer non seulement des chants populaires, comme le poète Alexandri en a donné l'exemple, mais aussi des contes et des légendes. Et voilà qui vaudrait mieux que de pasticher les poètes étrangers, que de rééditer les *Nuits* de Musset, les *Méditations* de Lamartine, les *Odes et Ballades* de Victor Hugo ou les *Fleurs du mal* de Baude-

laire. Quand une fois ce messie du folklore roumain sera venu, il n'aura pas de peine à prouver à ses compatriotes que leur poésie indigène est assez riche pour se passer d'emprunts faits au dehors.

Devenir l'initiateur d'une grande poésie classique roumaine, n'y a-t-il pas là de quoi tenter — ou de quoi faire surgir au besoin — un jeune lettré aussi dévoué à l'art qu'à son pays ?

En attendant qu'il paraisse, les folkloristes et les mythologues lui préparent la voie, en recueillant et en commentant les contes et les coutumes, en rassemblant les idées et les formes qu'il pourra mettre en œuvre. L'Académie roumaine, qui s'occupe avec un zèle infatigable de tout ce qui touche à l'histoire intellectuelle et poétique du pays, a déjà mis au concours une étude comparée sur le folklore roumain, dans ses rapports avec la mythologie des autres nations aryennes, et nommément avec les fables de l'antiquité gréco-latine.

Le savant qui traitera ce sujet, ne manquera pas de nous faire l'histoire mythologique com-

plète de Fêt-Frumos; il nous dira sa naissance, aussi diversement racontée que celle du Zéus grec; ses aventures, aussi variées et multiples que celle de Persée ou de Thésée; ses hymens, aussi radieux que ceux des Olympiens; ses trépas tragiques ou ses apothéoses sublimes, aussi étranges que celles d'Héraclès, son frère antique.

Cet ouvrage, qui nous donnerait sans doute la clef des contes que l'on va lire, n'existant pas encore, nous avons été obligé de nous livrer nous-même à l'interprétation mythologique des sept récits que publie M. Jules Brun, heureux si nous avons pu apporter ainsi notre pierre à l'édifice futur.

VII.

Si maintenant vous me demandiez de quand datent ces contes, je vous renverrais pour les détails aux érudites études de Benfey, de Max Müller, de Schwartz et de Hahn. Ces savants vous apprendront que la plupart des récits

populaires remontent à une très haute antiquité.

Il y a cependant sur leur origine deux hypothèses contradictoires : *la théorie des mythes* représentée par Grimm, Max Müller et son école, et *la théorie des migrations* défendue essentiellement par Benfey (1).

La première de ces deux hypothèses est celle que nous avons adoptée et exposée dans les chapitres précédents. A l'en croire, les contes de fées ne seraient que d'anciennes fables trans-

(1) Je m'abstiens à dessein d'exposer ici une troisième théorie mythologique récemment lancée, et qui fait des mythes une sorte de génération spontanée des cerveaux. Entrer dans les détails de ce nouveau système m'obligerait à une trop longue digression. Je me contenterai donc d'en indiquer, dans cette note, les points essentiels. M. Laistner, qui en est l'inventeur et l'apôtre, croit avoir surpris la genèse des mythes et des contes dans le cauchemar et les rêves, et, pour établir sa thèse, il s'ingénie à retrouver dans une série de mythes et de contes ce qu'il appelle le « motif du cauchemar ». Un jeune écrivain transylvain, M. Rüdow, a déjà tenté, dans une suite d'essais publiés dans la *Romänische Revue* de l'année dernière, d'appliquer cette nouvelle théorie au folklore roumain, mais il s'est peut-être un peu trop pressé, et, malgré toute l'ingéniosité qu'il y a mis après son maître, il me paraît dans bien des cas avoir fait fausse route.

formées; les héros des contes, d'anciens dieux trasvestis; et les aventures où ils sont mêlés, des phénomènes naturels allégorisés. L'identité de ces contes résulterait, d'après ce système, de l'identité des mythes primitifs dont ils sont les dernières métamorphoses.

La seconde théorie explique la genèse et la ressemblance des contes par la migration; elle prétend démontrer que, loin d'être d'origine populaire, les récits folkloristes sont l'invention des lettrés et qu'ils seraient venus, pour la plupart, de l'Inde en Europe, à une époque assez tardive, pas avant le dixième siècle. Le grand nombre d'entre eux, de date relativement récente, se composeraient de nouvelles et d'historiettes dues à des poètes ou à des écrivains orientaux, et transformées peu à peu en contes de fées par l'imagination populaire, qui y aurait ajouté le merveilleux auquel elle se complaît. Chaque milieu folkloriste aurait ainsi métamorphosé à son gré les récits qu'il a reçus. De là tout ensemble la ressemblance qu'offrent les contes pour le fond, et les divergences qu'ils présentent dans la forme. D'après la théorie de

Benfey, la question de savoir comment ils se sont propagés se trouverait facilement résolue, si, à la tradition orale, si puissante déjà, est venue s'ajouter la tradition écrite (1).

Ce n'est pas de cette façon que Grimm et Max Müller envisagent les choses ; ils prétendent, au contraire, que les nouvelles et les anecdotes des écrivains modernes, de Boccace aux auteurs de la Renaissance, ne sont que d'anciens récits populaires dépouillés par les lettrés de leurs éléments mythologiques, afin de les rapprocher davantage de la vie ordinaire ; quant à ces récits eux-mêmes, ils auraient émergé du peuple comme des îles de l'océan.

Quoique opposés l'un à l'autre, ces deux systèmes ont pourtant cela de commun qu'ils reconnaissent au peuple la faculté de conserver, de transformer et de combiner les éléments des contes — que ces éléments soient anciens ou modernes, de source littéraire ou de source populaire. Les deux théories sont aussi d'accord pour déclarer qu'il n'y a entre les contes que

(1) Voir sur cette question M. Gaster, *Literatura populara română* (p. 545 et suiv.), qui défend la théorie de Benfey.

des nuances de couleur locale, que le fond même est bien manifestement identique, sous l'habit différent que peut revêtir telle ou telle fable d'un peuple à un autre.

Il est cependant un des arguments des théoriciens de la migration dont je tiens à montrer l'insuffisance. La similitude frappante qu'il y a entre les contes populaires, loin d'attester leur haute antiquité, disent-ils, démontre leur origine récente ; et cette affirmation, ils prétendent la prouver par le fait que plus un élément commun aux races indo-germaniques est vieux, plus il s'est transformé, au point de devenir méconnaissable. L'histoire des langues en fournit des cas nombreux. Comment deviner, par exemple, que *pitar* en sanscrit est le même mot que *père* en français? Il a fallu certainement de longues études pour constater, à travers la filiation des langues, cette analogie et cette parenté primitives.

Il n'en est pas de même pour les contes : d'emblée on a reconnu leur ressemblance, preuve qu'ils sont faits d'éléments récents, non encore altérés par une tradition plusieurs fois séculaire. Telle est la thèse.

Eh bien, ceux qui raisonnent ainsi me paraissent confondre l'évolution linguistique avec l'évolution mythologique, deux phénomènes, connexes parfois, mais absolument distincts et différents. Si les philologues ont dû se livrer aux plus patientes recherches pour reconnaître l'origine des langues et les lois de leur développement, les mythologues n'ont pas eu moins de peine à surprendre la genèse et à démontrer la parenté des mythes anciens et des contes modernes. Ce n'est pas de prime-abord qu'on a pu s'apercevoir que Cendrillon est le dernier avatar du conte hindou d'Apad. Cette filiation était, pour le moins, tout aussi difficile à établir que le rapport de famille qu'il y a entre un vocable hindou et un vocable français.

S'il n'y a pas une grande divergence entre un conte italien, français, slave ou germanique, c'est que ce sont des contes actuels, pris au même stade de leur évolution. N'en serait-il pas également ainsi, si vous compariez entr'eux la syntaxe et le vocabulaire au sein d'un même groupe philologique de langues parlées aujourd'hui, — un mot espagnol à un mot italien, français ou

roumain? Mais que l'on remonte le cours des âges pour parangonner les formes philologiques et mythologiques d'à-présent à celles du passé, on sera bien plus frappé de la différence que de la ressemblance qu'elles peuvent présenter à première vue. Établir sur des preuves solides la parenté qui existe entre les mythes anciens et les modernes a été une tâche assurément aussi ardue que de démontrer n'importe quelle parenté linguistique. Ç'a été le travail de deux ou trois générations de savants, depuis Creuzer et Grimm aux mythologues et folkloristes de notre temps : Cox, Kuhn, Max Müller, Hahn, Mannhart, Simrock, de Gubernatis, Baudry, Michel Bréal, Ralston, Gould; — j'en passe et des meilleurs.

Enfin, il est un fait admis, même par les partisans de la migration des contes, c'est que les transformations subies par les prétendues nouvelles littéraires sont uniformément les mêmes; c'est comme si, répandues dans le peuple, elles avaient dû en ressortir travesties en contes de fées, agrémentées de tous les atours du merveilleux traditionnel. Il faut donc qu'il y ait, malgré

tout, dans l'imagination populaire, une faculté mythogénique latente et prête à transposer du mode naturel au mode fabuleux tout ce qu'on lui présente — telles ces eaux qui pétrifient tout objet qu'on y plonge.

Sans rejeter absolument la théorie des migrations qui est justifiée par quelques exemples, nous tenons néanmoins l'hypothèse müllérienne de l'origine mythique des contes pour plus certaine et mieux avérée; elle s'applique d'ailleurs à merveille au grand nombre des cas. Mais en l'adoptant, nous ne commettrons pas la faute de placer tous les contes sur le même rang. S'il en est de fort anciens, d'un caractère mythique bien déterminé, reconnaissable même si le christianisme s'y est introduit avec ses miracles et sa morale plus douce, il en est aussi de plus récents et qui ne relèvent pas de l'héritage commun, emporté par des tribus aryennes dans leurs voyages d'Orient en Occident.

Il ne faut pas oublier non plus que le patrimoine traditionnel a été grossi au moyen âge par les récits importés d'Orient, racontés aux Occidentaux par les croisés retour de Palestine, ou par les

Maures et les Turcs avec qui ils furent en contact.

Il est évident aussi que les contes comiques sont de date moins ancienne. On n'y trouve plus la gravité presque hiératique d'autrefois. Le surnaturel n'y est plus pris au sérieux comme dans le mythe primitif; il est déjà un peu ridiculisé, ce qui marque évidemment le passage d'une époque de poésie naïve à une époque de critique gouailleuse.

On pourrait faire une observation analogue à propos du bestiaire. S'il est des mythes zoologiques qui remontent à une haute antiquité, il en est aussi qui trahissent un âge plus récent : c'est en particulier le cas pour les apologues et les fables arrangées en moralités; car ce n'est pas d'emblée assurément, mais à une époque tardive et de réflexion consciente, que ces animaux mythiques ont pu devenir les porte-voix de leçons de morale et de politique.

Tels sont les principes généraux qui peuvent nous servir de normes pour la détermination chronologique des contes.

*
* *

Étrange destinée des mythes : synthèses prématurées, cosmologies anticipées, ils ont été peu à peu supplantés par des explications plus scientifiques. Mais bannis par la raison, ils ont subsisté dans l'imagination populaire, et ils vivent encore, non comme théogonies, mais tombés au rang de légendes et de contes de nourrice. Après avoir enchanté l'humanité à son berceau, comme des révélations savantes ou religieuses, ils charment encore aujourd'hui les enfants par leur fabulation naïve et les esprits les plus cultes par leur immortelle poésie.

Et cette longévité des mythes nous apparaît, quand nous y songeons, comme un suprême hommage de l'humanité à l'idée. Tandis que les langues ont changé, que des civilisations diverses ont surgi et sont mortes, que des empires se sont élevés et écroulés, les mythes — symboles et images — ont seuls survécu. Au-dessus des Babylones et des Palmyres couchées dans l'herbe,

ils volent ailés comme la pensée éternelle, diaprés comme le papillon de Psyché. D'âme en âme, de métamorphose en métamorphose, ils sont venus de la sorte jusqu'à nous et renaîtront ainsi aux siècles des siècles, tant que l'homme — comme nous le disions au début de cet essai — ne vivra pas de pain seulement.

Ce nous est honneur et plaisir d'écrire ces lignes introductives en un pays dont la Souveraine, princesse de grâce et princesse de lettres, verra son nom mêlé aux légendes éternelles, comme celui de la reine Berthe. Mais au lieu de dire : « Au temps où Berthe filait », on dira : « Au temps où chantait Carmen Sylva ».

L. Bachelin.

Bucarest, novembre 1893.

I

BEL-ENFANT DE LA LARME

Le texte roumain de ce conte, recueilli en Moldavie par Eminesco, et publié d'abord dans les *Convorbiri*, a été réuni, après la mort du poète, à ses œuvres en prose.

PRÉFACE

Bel-Enfant de la Larme, disons-le d'emblée, est formé d'une agglomération de mythes solaires. Cela saute aux yeux : *Fêt-Frumos*, le héros principal, éternellement jeune et lumineux, c'est le soleil. Il rappelle Apollon par sa grâce, Héraclès par sa force et ses exploits. Comme eux, il est tour à tour pâtre, guerrier et esclave. Comme eux, il a pour ennemis les monstres des ténèbres, représentés successivement par la Mère des Forêts, par la Sorcière, par Génar. Les principaux combats singuliers qu'il livre contre eux ont conservé très exactement, dans certains détails descriptifs, dans diverses remarques incidentes, le souvenir des phénomènes météorologiques qui accompagnent l'orage, le lever du jour et le coucher du soleil.

Si ces particularités ne suffisaient pas à nous révéler qui est Fêt-Frumos, l'arme qu'il porte nous l'apprendrait. Cette *masse* qu'il lance « à une journée de marche » et qui trace dans le ciel « un arc éblouis-

sant », ne peut être que le soleil, assimilé encore à un « faucon d'acier », volant d'un essor magnifique de l'Orient à l'Occident. L'attribut du dieu a été pris ici pour le héros lui-même, ainsi qu'il arrive souvent.

Mais ce n'est pas tout. Fêt-Frumos est aussi le prince Charmant des contes roumains. Il aime *Iliane*, jeunesse de l'année et printemps de la vie, personnification de l'aurore et du crépuscule, en qui se résument toutes les grâces du jour et des saisons. Envisagée de la sorte, elle est une sœur puînée de Pénélope, une petite cousine de « Berthe aux Longs Piés ». Éternelle filandière comme elles, elle tisse « avec des rayons de lune » la robe étoilée des nuits ; mais au lieu de défaire pendant le jour l'ouvrage de la veille, comme son aînée de la Grèce antique, elle laisse tomber simplement sa « quenouille d'argent » à l'approche du soleil. Longtemps elle pleure l'absence du bien-aimé, entourée de « fleurs de souci » et de feuilles desséchées, dans un jardin désert. Elle dort là d'un sommeil de mort ; même ses « larmes glacées » ne peuvent plus couler. Mais l'hiver passe, Fêt-Frumos revient ; alors elle ressuscite et « les muguets printaniers » remplacent autour d'elle les tristes végétations automnales.

Pour *Génar*, il représente la nue orageuse, avec son cheval qui court « comme l'ouragan », avec son chien à sept têtes qui aboie « comme le tonnerre ». Ce mâtin est, à ne pas s'y méprendre, parent des Cerbères légendaires qui, avant d'être ravalés au simple rôle

de concierges des enfers, étaient bel et bien, eux aussi, des nuages et des démons de la tempête, postés à l'horizon, aux portes du ciel. Quant à la *forêt* qu'habite Génar, elle est connue : c'est l'impénétrable forêt vierge des nuages, celle que traverse le prince Charmant pour aller rejoindre « la Belle au Bois dormant ». Celle-ci est représentée par la *fille de Génar*, une réplique d'Iliane, moins éclatante; de même la *Servante de la Sorcière :* l'une et l'autre ne sont que des symboles du matin et du soir. Elles s'évanouissent dans les bras de Fêt-Frumos qui les enlève, — telle l'aurore devant le jour ou le crépuscule au sein de la nuit. Elles rappellent Daphné qui meurt sous l'étreinte d'Apollon, et Eurydice qui, ravie par Orphée, est forcée de rentrer bientôt dans les demeures de Pluton, comme la fille de Génar dans « le château de son père ».

Restent encore à expliquer quelques épisodes secondaires.

D'abord la *domesticité de Fêt-Frumos* chez la Sorcière. Cette « année de trois jours » qu'il passe là, représente les mois de l'hiver, pendant lesquels le soleil est sans éclat et sans force, asservi et enchaîné. Comme Apollon gardait les cavales d'Admète, notre héros garde « les juments noires et brillantes » de la Sorcière. Tous ces troupeaux désignent, tantôt les nuages lumineux, tantôt les rayons du soleil... Hélios a sept troupeaux composés de cinquante génisses, ce

qui fait autant de têtes de bétail qu'il y avait de jours à l'année des Grecs. Chaque matin, elles sortent de leur étable sombre pour cheminer à travers les pâturages célestes; et, chaque soir, elles rentrent dans leur caverne nocturne. Eh bien, les sept juments de notre conte, « captives dans une cave sombre », ne sont, elles aussi, que les rayons du soleil. Fêt-Frumos les fait paître « la nuit », alors qu'il est pris d'un « invincible sommeil ». Il les retrouve au matin, sortant de « la forêt des nuages » ou du « sein de la mer », à l'horizon. C'est le soleil levant. Lui-même monte alors son cheval « nourri de braises et d'étincelles ».

A la servitude de Fêt-Frumos chez la Sorcière se rattache tout naturellement sa mort, si étonnante au premier abord. Encore une aventure particulière à tous les personnages solaires. Vaincu par le vent d'hiver, il est « jeté dans les nuées » et « retombe sous forme de poussière au milieu du désert », d'où il ne reviendra qu'à « la saison des muguets ». Cela rappelle l'exil d'Apollon chez les Hyperboréens ou d'Héraclès en Asie. Puis, comme son congénère l'oiseau de feu, le Phénix immortel, qui brûle toujours et ne se consume jamais, notre héros « ressuscite de ses cendres ».

Ces quelques remarques suffiront, croyons-nous, à dégager de ce conte le noyau mythologique primitif et universel. De ce noyau, apporté des Indes et acclimaté dans le pays roumain, a jailli, comme un arbuste

fleuri, le charmant roman de Fêt-Frumos et d'Iliane, si riche de poésie et de grâce.

Passons maintenant aux éléments nouveaux qui sont venus se greffer sur les anciens et les transformer. A mesure que l'imagination populaire a perdu de vue la fable originelle pour en faire un conte, elle a tâché de motiver et d'expliquer toutes les aventures étranges des personnages mythologiques. De là les intentions prêtées aux divers héros, de là l'addition de personnages nouveaux. C'est ainsi que le souvenir de la domination romaine, de Trajan surtout, souvenir qui a si puissamment saisi l'imagination des Roumains, surgit aussi dans notre conte, comme dans la plupart des contes roumains; on y trouve, en effet, des empereurs même parmi les bêtes : tels « l'empereur des moucherons » et « l'impératrice des écrevisses ».

Le christianisme aussi s'y est introduit avec ses idées et ses coutumes, et y occupe une large place. Dans *Bel-Enfant de la Larme,* nous voyons Jésus lui-même entrer, avec son auréole sainte, dans le vieux mythe solaire; et l'épisode où il apparaît avec saint Pierre est d'une grâce sublime. Il opère là, sur son passage, un de ces prodiges charmants, comme on en lit dans la *Légende dorée.* S'il n'a pas, ce miracle, la persuasive et touchante gravité des miracles canoniques; s'il s'adresse moins au cœur et à la conscience que ces derniers, il parle en revanche davantage au sentiment et à l'imagination par sa poésie féerique,

et il ne leur est pas inférieur en beauté. C'est, du reste, avec un tact infini que l'imagination populaire a fait intervenir le Christ pour expliquer et motiver la métamorphose la plus compliquée qu'il y ait dans notre conte, le miracle des miracles, une résurrection. Lui seul pouvait l'accomplir; tandis que, pour les simples changements à vue, la sorcellerie et le grimoire traditionnels suffisaient.

Parmi les traces les plus remarquables que le moyen âge a laissées dans ce conte, l'institution des *Frères de Croix* doit être spécialement notée. Il s'agit d'une de ces fraternités héroïques jurées sur l'Évangile avec effusion réciproque et mélange de sang, d'un de ces liens mystiques qui unissaient jadis des chevaliers, souvent de nationalités différentes, — par exemple Duguesclin et son compagon d'armes, le chevalier anglais.

Inutile d'ajouter que, pour tout ce qui concerne mœurs, coutumes, langage, notre conte est d'une indéniable couleur locale.

CONTE

Aux anciens jours — quand les hommes n'étaient pas tels qu'ils sont aujourd'hui et que le Seigneur foulait encore de ses pieds sacrés les solitudes muettes de ce monde (1) — aux anciens jours vivait un vieil empereur, sombre

(1) Ce conte est si noble de tenue, qu'on a peine à croire qu'il soit du tout au tout d'origine populaire. Aussi aurait-il besoin, plus que n'importe quel autre de ce recueil, d'être authentifié par des passages parallèles empruntés à d'autres contes. De là ces quelques notes. Pour le début, comparez le conte espagnol *Là où un homme peut dîner, deux peuvent dîner*, dans les *Contes populaires* de Xavier Marmier, Paris, 1885 : « Au temps où le Christ parcourait l'Espagne avec ses apôtres, un soir, loin de la ville et du village, il découvrit dans une plaine aride une solitaire maisonnette. C'était la demeure d'un pauvre vieux charbonnier nommé Antonio. Saint Pierre, fatigué d'une longue marche, dit à Notre Seigneur : « Voulez-vous que nous demandions dans cette cabane asile pour la nuit? — Volontiers, répond le Seigneur ».

comme la nuit d'hiver, avec une épouse aimable et jeune comme la lumière de l'aube.

Depuis cinquante ans, il guerroyait contre son voisin. Ce voisin venait de mourir, léguant à son fils un héritage de haine et de vengeance. Et l'empereur à la barbe de neige, las d'un demi-siècle de luttes, semblait un vieux lion aux dents émoussées, aux griffes usées à la curée. Il n'avait jamais déridé son front soucieux, ni répondu, fût-ce par un sourire, aux chansonnettes naïves d'un enfant, aux doux propos de sa jeune épouse, ou aux gaillards récits de ses compagnons de tente, de ceux-là même qui avaient blanchi sous ses ordres.

Or il sentait déjà, le vieil empereur, son sang se glacer dans ses veines, et toujours il ne voyait personne autour de lui à qui remettre sa masse de commandement. Aussi sortait-il triste de sa couche, que le ciel avait dorée mais point bénie, et triste encore il enfourchait son cheval de guerre pour charger à la tête de ses braves.

L'impératrice, cependant, seule dans le grand palais vide, se consumait de long ennui. Ses cheveux, blonds comme l'or pur, tombaient

en désordre sur l'inféconde blancheur de son sein; des larmes muettes s'égrenaient sur ses joues pâlies; et ses fins sourcils tendaient un arc de douleur sur l'azur de ses yeux noyés de tristesse.

Quittant son chevet désert, elle franchit un jour le seuil de la salle voûtée où trônait, au-dessous d'une lampe perpétuelle, l'image vêtue d'argent de la Mère des Douleurs, et se laissa choir sur les degrés de pierre qui montaient vers l'icone sacré.

Tout à coup, par l'effet de l'imploration de l'impératrice abîmée, les paupières de la froide image se mouillèrent et une larme perla au bord de l'œil noir de la Mère de Dieu.

L'orante se releva, approcha sa lèvre pieuse et but cette larme de miracle.

Et, de ce moment, elle fut grosse.

*
* *

Un mois, deux mois, neuf mois s'écoulèrent, et l'impératrice mit au monde un enfant blanc

comme l'écume du lait, aux cheveux blonds comme un rayon de lune.

Pour la première fois, l'empereur sourit; des fontaines de vin coulèrent sur les places publiques; des rumeurs de fête ébranlèrent les dômes du ciel, et le soleil s'attarda trois jours à son midi pour regarder les danses et les cavalcades.

La mère baptisa son fils *Fêt-Frumos din Lacrima* (Bel-Enfant de la Larme). Il grandit comme le sapin des bois, gagnant par chaque lunaison autant que d'autres en une année. Bientôt il demanda une masse de fer, qu'il lança jusqu'aux étoiles et qui se vint briser comme verre sur son petit doigt tendu. Alors il réclama la grande masse d'armes de son père : il l'envoya tournoyer jusqu'aux palais de la lune et la reçut de nouveau sur son petit doigt : cette fois la masse résista.

Le lendemain, Fêt-Frumos prit congé de ses parents pour passer sur les terres du jeune empereur voisin, l'ennemi de sa race. Il se vêtit en berger, d'une chemise de soie écrue, tramée des pleurs de sa mère; il se coiffa d'un chapeau

fleuri, bordé de cordons rouges et de perles ravies au cou des princesses; il glissa dans sa ceinture un galoubet pour les rondes et une flûte pour les chansons d'amour; et quand le soleil dépassa les toits de la hauteur de deux lances, il se mit en voyage sur le grand chemin du monde.

Il allait, jouant de ses pipeaux, et, pour marquer les étapes, il jetait sa masse, celle que son petit doigt n'avait pu briser, si haut qu'elle dépassait les nuées, si loin qu'elle retombait devant lui à une journée de marche.

Les pics et les vallées épiaient sa chanson, les sources émues se troublaient, les ruisseaux dressaient leurs ondelettes pour mieux ouïr, et les aigles, juchés sur les mornes glacés, demandaient à l'écho de la montagne le ressouvenir du dolent refrain.

Tandis que fascinée, la nature entière contemplait l'impérial berger, les yeux noirs des jeunes filles se voilaient d'amoureuse rosée; les pastours qui le voyaient passer, appuyés sur leur houlette noueuse, se sentaient au cœur un frisson de bravoure et de ravissement.

Mais laissant derrière lui gars et pucelettes, Fêt-Frumos marchait toujours; il marchait, chantant ses joies et ses espoirs, tandis que dans l'air, comme une étoile vagabonde ou comme un faucon d'acier, sa masse d'armes décrivait son arc éblouissant.

*
* *

A la troisième vesprée, la masse, en retombant, s'en vint heurter une porte de bronze, qui résonna avec un long grondement sourd.

L'huis fut brisé ; le téméraire entra.

Entre deux crêts dentelés comme une mâchoire de louve, la lune montait, argentant le cristal d'un lac au fond sablé d'or. Sur une île d'émeraudes enchâssée de myrthes touffus, se dressait un haut château de marbre, blanc comme l'aile d'un cygne, et dont les murailles, plus polies qu'un miroir, réfléchissaient la forêt et la plaine, le lac et ses rivages.

Une barque dorée attendait près de la porte d'airain, sur les eaux endormies, et les fenêtres

du palais versaient de mélodieux accords dans la grande nuit sereine.

Fêt-Frumos saisit les avirons et silla comme un martin-pêcheur jusqu'aux degrés d'albâtre du château.

Il y pénétra.

Des candélabres de vingt coudées tordaient leurs milles branches sous les portiques et dans les escaliers. La grand'salle était supportée par des colonnes d'or; une table de santal occupait le centre, couverte d'une nappe de borandjick (1) et d'assiettes taillées dans une seule perle. Des boyards, revêtus de pelisses de zibeline, siégeaient sur des divans de Perse, tous joyeux comme les jours de jeunesse, beaux comme les soirs de fiançailles. Un d'entre eux avait le front diadèmé d'escarboucles, celui-là beau comme la pleine lune d'une nuit d'été; — mais Fêt-Frumos était le plus beau de tous.

— Gracieux accueil te soit fait, gentil seigneur! dit l'empereur. J'ai entendu louer la vaillance

(1) Étoffe de soie crêpée imitée des tissus de Brousse. En Roumanie, on en fait surtout des voiles et des foulards.

de Fêt-Frumos, mais oncques ne le vis (1).

Alors Fêt-Frumos :

— Tu me sembles riche de pouvoir et de vœux accomplis; mais peut-être ne le seras-tu pas longtemps, car je suis venu te défier en combat singulier et venger mon père de tes outrages.

— Je n'ai jamais outragé ton père; j'ai guerroyé contre lui en loyal ennemi. Mais toi, je ne te combattrai pas; je préfère appeler les *laoutars* (2) et dire aux échansons de remplir les coupes. Jurons-nous plutôt éternelle alliance, soyons Frères de Croix!

Alors les deux princes s'embrassèrent aux acclamations des boyards; ils burent et s'adressèrent des questions.

(1) Le jeune empereur, tant dans le texte courant que dans la tradition orale, parle le dialecte moldave, riche en racines slaves, qui lui donnent un cachet d'archaïsme que le traducteur a essayé de conserver, en recourant discrètement, lui-même, à la langue du seizième siècle. Pour chacun des autres personnages, d'ailleurs, — pour Génar notamment, au parler si rond, si bonhomme, — il a observé des procédés de style analogues.

(2) Ménétriers roumains, dont les instruments caractéristiques, outre le violon et la contrebasse, sont la flûte de Pan et la *cobza*, sorte de grosse mandoline.

— Que crains-tu le plus au monde? dit le grand empereur à Fêt-Frumos.

— Je ne crains que le Seigneur Dieu. Et toi?

— Moi je crains le Seigneur Dieu et la Mère des Forêts, une vieille femme d'une laideur monstrueuse, qui parcourt mes domaines sur l'aile de la tempête. Partout où elle passe, l'herbe ne verdit plus, les villages sont brûlés, les bourgs rasés. J'ai, pour la vaincre, levé dix armées hérissées de fer; seul j'ai survécu à dix défaites. Lors, pour que mon empire ne soit mué en un vaste cimetière, j'ai composé avec elle, et lui ai concédé la dîme de tous les nouveau-nés de mes peuples. C'est ce soir, qu'elle viendra réclamer ce tribut.

Au premier coup de minuit, les visages des convives s'assombrirent, car, à la dernière vibrée, la Mère des Forêts, goule insatiable aux noires ailes d'orage, avec ses cheveux de joncs pourris, sa face cave comme une falaise, allait apparaître (1).

(1) La Mère des Forêts est assimilable aux dragonnes, qui, dans bien des contes, jouent le même rôle, et la description extérieure du personnage concorde : « Et cette dragonne avait la

— Ahô-hô-hô-hô-hô!

Déjà grondait son hululement rauque; déjà flambaient ses yeux, tels que des brûlots, sur l'entrebaillement de sa bouche d'ogresse.

Fêt-Frumos marcha à sa rencontre.

Dès qu'elle fut proche, il la saisit de toute sa force et la jeta dans un énorme mortier de pierre, dont il ferma l'ouverture d'une meule géante, scellée de sept chaînes de fer. Dedans, la vieille sifflait et écumait de rage, mais en vain.

Puis Fêt-Frumos reprit son siège au haut bout de la table.

Tout à coup, à la clarté de la lune, on vit les eaux du lac se fendre et se dresser en deux hautes parois. Quel était ce prodige? La Mère des Forêts, ne pouvant rompre son cachot, escampait avec le mortier et creusait ainsi la nappe fluide. Elle allait toujours, roulant à travers les futaies et laissant après elle, parmi les arbres

face toute labourée de rides, la bouche béante, la chevelure sauvage et les yeux caves. Ses lèvres sèches exhalaient une odeur infecte ». (*Stan Bolovan,* conte roumain publié par Slavici.)

broyés, une ornière béante. Bientôt elle disparut dans les cavernes de l'ombre (1).

*
* *

Quittant alors le festin, Fêt-Frumos prit sa masse sur l'épaule et suivit, par monts et par vaux, la ravine frayée par le mortier, jusqu'à ce qu'il arriva, au point du jour, devant un palais de jaspe, perdu au milieu d'un jardin de fleurs inconnues, aux parfums étranges. Et ces fleurs se paraient de tout l'arc-en-ciel, bleues, rouges et blanches. Des mouches d'or y voltigeaient, comme une pluie d'étincelles, dans la lumière radieuse du matin.

Entre deux grandes cuves, devant la porte, filait une belle jeune fille, au vêtement blanc comme le givre ensoleillé. Ses lourdes tresses

(1) « A minuit juste, quand le jour et la nuit font trêve pour un moment, las de la lutte, Stan pressentit qu'il allait se trouver en face d'une chose inouïe, d'une aventure qui ne se peut raconter. Ce fut terrible comme l'approche d'un dragon et c'était comme si le monstre se frayait à coups de pierres un chemin à travers la haute futaie ». (*Stan Bolovan,* conte roumain publié par Slavici.)

d'un blond de miel caressaient son pied nu ; une couronne de muguets ceignait son front lisse, d'où semblait jaillir une source de rayons. Ses doigts délicats tournaient un fuseau d'or, et de sa quenouille d'argent naissait un fil si délié qu'on l'eût pris plutôt pour un rayon de lune.

Aux pas légers du jeune homme, la fileuse leva ses yeux, bleus comme l'eau des lacs.

— Sois le bienvenu, Fêt-Frumos, gazouilla-t-elle avec un tendre sourire. Il y a si longtemps que tu passes dans mes songes! Tandis que mes doigts tordaient la laine, mes pensées te suivaient. Je veux te faire un vêtement de la toison de mes ouailles, le tisser de charmes et de sortilèges, afin qu'en le portant, tu penses à moi et m'aimes d'amour. Laisse-moi de mon fil te tisser une tunique; de mes jours, une vie de bonheur!

Comme elle regardait Fêt-Frumos, le fuseau glissa de sa main et la quenouille tomba par terre. Elle se leva, confuse de son aveu, les bras abandonnés, les paupières basses.

Fêt-Frumos approcha, et, dans une douce étreinte, il lui murmura à l'oreille :

— Chère, ô chère, tu es belle! Qui donc es-tu?

— Qui je suis?... Je suis Iliane, la fille de la Mère des Forêts, répondit-elle en soupirant. M'aimeras-tu, maintenant que tu sais qui je suis?

Elle lui prit la tête entre les deux mains, et d'un long regard, anxieuse, plongea dans son âme.

— Que m'importe ta mère, puisque je t'aime! dit Bel-Enfant de la Larme.

— Alors, fuyons ! s'écria-t-elle en se nouant étroitement à son bien-aimé; car si ma mère te trouvait là, elle te tuerait; et, toi mort, je mourrais aussi.

— Sois sans crainte, répliqua le jeune homme, en se dégageant de ses bras. Mais où donc est ta mère?

— Depuis ta venue, elle se débat dans le mortier où tu l'as enfermée, et ses dents rongent les chaînes de fer.

— Je veux la voir! déclara Fêt-Frumos, en faisant un pas du côté où se trouvait la vieille.

— Fêt-Frumos, attends encore un peu. Je veux te dire ce qu'il faut faire pour vaincre ma mère... Tu vois ces deux grandes cuves. L'une contient de l'eau de puits, l'autre de l'eau de force. Quand ma mère combat un ennemi et se sent faiblir : « Trève! lui dit-elle, buvons un coup! » Mais elle boit de l'eau de force, tandis que son adversaire ne boit que de l'eau de puits. Change les cuves de place ; alors, pendant la lutte, c'est toi qui boiras de l'eau de force, et elle, de l'eau de puits (1).

(1) Cette « eau de force » ou eau de vie est bien connue des traditionnistes. Elle est, dans le folklore aryen, un souvenir encore vivace de la boisson des dieux, du *sóma* des Hindous, de l'*ambroisie* des Grecs et du *meth* des Germains. Si l'on veut bien pousser l'analyse jusqu'au bout (voir Franz Linnig, *Deutsche Mythenmärchen*, page 116-130), on verra qu'il s'agit en définitive de la pluie fécondante, retenue dans les nuages par une nymphe ou un dragon, et qui n'en sort qu'avec la foudre, sous les coups de l'éclair. Dans l'épisode qui nous occupe ici, la description indique assez qu'il est aussi question d'un orage. On se rappelle la source d'eau vive abritée par le frêne Ygdrasil et dans laquelle une jeune fille va puiser chaque matin pour en arroser l'arbre du monde, qui sans cette rosée périrait. Dans une multitude de contes populaires, cette même eau vivifiante réapparait sous forme de source, de puits, de ruisseau, et opère des miracles : elle fortifie les faibles, rajeunit les vieux, ranime les morts, transfigure les bêtes enchantées en hommes (voir les

Sans tarder, Fêt-Frumos transporta les cuves, puis il courut derrière la maison.

— Hé ! la vieille, que fais-tu?

A ces mots, la Mère des Forêts, d'un suprême effort, fit voler en éclats sa geole de roc et de fer, et se dressa hors du mortier avec un élan si furieux, que son corps long et maigre atteignit les nuages.

— Heureuse rencontre! grinça-t-elle, en se rapetissant peu à peu. Maintenant, à la lutte! Nous verrons bien, cette fois, qui de nous deux réduira l'autre!

— Soit! répondit Fêt-Frumos.

Aussitôt, la vieille l'empoigne par la ceinture, l'élève au-dessus des nuées et le précipite sur le sol, où il enfonce jusqu'aux chevilles.

A son tour, Fêt-Frumos se rue contre son

contes de Grimm, nos 87, 120, 179 de l'édition Hermann Grimm). La pluie ou la rosée bienfaisante, telle est l'eau de force qui, issue des nuages, a été localisée ensuite sur terre, et c'est dans les sources où elle coule que les héros solaires, qu'ils s'appellent Achille, Siegfried ou Fêt-Frumos, puisent, en se baignant ou en se désaltérant, la vigueur qui les rend invulnérables et vainqueurs.

ennemie, la brandit au plus haut des airs et l'enterre jusqu'aux genoux.

Elle se dégage, harassée.

— Trève ! dit-elle. Buvons un coup !

Ils suspendirent le combat pour reprendre haleine. La Mère des Forêts, leurrée, but de l'eau de puits, et Fêt-Frumos, de l'eau de force; sur-le-champ, un flot de vie coula dans ses veines épuisées.

Et, d'un bras rafermi, il saisit la vieille, la plante comme un pieu dans le sol, l'y ensevelit jusqu'à la gorge, et, levant sa masse, d'un coup asséné sur le crâne, il le fait voler en éclats.

Aussitôt le ciel se charge de vapeurs; un vent glacé hurle dans l'étendue morne, déracinant les chênes centenaires. Des serpents de feu déchirent la robe noire des nuages, les eaux semblent aboyer, et le tonnerre gronde au loin, comme un tocsin d'épouvante...

Soudain, au milieu des épaisses ténèbres, Fêt-Frumos voit surgir une ombre argentée; c'est Iliane, pâle, les cheveux défaits, qui lui tend les bras. Il court à elle et la presse sur sa poitrine. A demi-morte de terreur, elle se

laisse aller et cache ses mains glacées au sein du jeune homme. Pour la raminer, il lui baise doucement les paupières. A travers les abimes des nuées, la lune glisse un rayon couleur de rouille, et Fêt-Frumos aperçoit deux étoiles bleues qui brillent d'un éclat limpide, les yeux de sa bien-aimée.

Puis il se prend à fuir à travers la tempête, avec son fardeau d'amour entre les bras. — La blonde fiancée avait penché le front et semblait dormir.

Quant il est arrivé près du jardin de l'empereur, son Frère de Croix, il la dépose dans la barque, comme en un berceau, et traverse le lac. Sur l'autre bord, il arrache giroflée, serpolet et marjolaine, et lui façonne, près de la grève, une molle couche, où elle s'endort comme l'oiseau des nids.

*
* *

Le soleil, à son lever, leur sourit avec amour. Humide de rosée, la robe d'Iliane modelait les chastes contours de son sein ; mais son visage

d'une pâleur de cierge, ses petites mains jointes sur sa poitrine, ses cheveux épars emmêlés d'herbes, ses paupières closes cernées d'ombre, la faisaient semblable à une morte.

Fêt-Frumos para de fleurs de mai ce front charmant et pur; puis, après un vague prélude sur son galoubet le plus doux, il chanta, assis aux pieds d'Iliane, des aubades et des cantiques d'épousailles.

Aux champs d'azur du ciel, le soleil marchait, semeur de rayons; et les fleurs aux parfums ravivés, enveloppaient toujours d'invincible sommeil les yeux de la jeune fille, tandis que les accents langoureux de la flûte berçaient ses rêves de fiancée.

Quand le soleil eut fait la moitié de sa course, Fêt-Frumos écouta le souffle de la dormeuse, pur et calme. Il se pencha doucement sur son front, qu'il effleura de ses lèvres, légères comme le vol d'une abeille. Alors elle ouvrit ses yeux éblouis, où flottaient les songes du matin; encore ensommeillée, elle tendit vers son amant ses bras blancs comme du lait et lui dit avec un bienheureux sourire :

— C'est toi !

— Comment ne serait-ce pas moi !

Ils pleuraient de bonheur.

Et tandis que la vierge rêveuse le caressait ingénument :

— Ame de ma mère (1), lève-toi ! dit Fêt-Frumos.

Elle tressa sa chevelure, et tous deux, enlacés, suivirent à pas lents les allées de myrthes, vers les blanches demeures de l'île enchantée.

Alors Fêt-Frumos, menant Iliane à son Frère de Croix :

— Voici ma fiancée.

L'empereur sourit. Puis, comme oppressé par un intime chagrin, il entraîna son compagnon dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte sur le lac. Là, il soupira, et ses yeux, penchés sur l'eau limpide, y laissèrent tomber des larmes muettes. A cet instant, un cygne solitaire voguait, son aile d'argent gonflée, et plongeait dans l'onde frémissante son col becqué de corail.

(1) Locution roumaine pour exprimer la chose qui vous est la plus chère au monde.

— Frère, tu pleures, dit Fêt-Frumos. Et pourquoi ?

— Tu m'as délivré de mon ennemie, la Mère des Forêts, et je ne payerais pas de tous mes trésors l'étendue de ton bienfait ; et pourtant j'ai encore un bon office à te demander. Jeune comme tu me vois, je devrais aimer la vie, comme ce cygne amoureux de l'onde où il s'ébat. Hélas ! il n'en est rien. Une gentille princesse, aux yeux pleins de ciel, blanche comme l'écume du torrent, m'a pris le cœur. C'est la fille de Génar, le fort des forts, le noir chasseur qui sonne du cor dans les halliers impénétrés. Aussi belle est la fille, aussi farouche est le père. Vains furent mes efforts pour la ravir de son château. Le tenterais-tu pour moi ?

Malgré le désir qu'avait Fêt-Frumos de se délecter en amour, la Fraternité de Croix qu'il avait consentie lui était plus chère encore que sa fiancée.

— Empereur, puisque tel est ton vouloir et que je suis ton Frère de Croix, je partirai.

Au moment des adieux, Iliane lui chuchota à l'oreille :

— N'oublie pas un instant, Fêt-Frumos, que mes yeux pleureront comme des fontaines, tant que durera ton absence.

Il la regarda avec mignardise, tâcha de la consoler; puis se déliant de son étreinte, il sauta en selle et partit.

Il traversa des bois déserts, gravit des monts aux cimes neigeuses; et le soir, la lune, pâle comme la face d'une morte, lui montra des sommets déchiquetés, où les volcans allumaient leurs fanaux, tels que des lanternes fumeuses pendues à la voûte du ciel.

Au point du jour, Fêt-Frumos avisa que la chaîne de montagnes où il s'était engagé allait se perdre au sein d'une mer d'émeraude, dont les vagues pressées verdissaient plus loin que le regard, jusqu'aux barrières de l'azur.

Dominant le flot, se haussait un roc abrupt, au chef couronné par une forteresse dont les blanches parois semblaient recouvertes de boucliers d'argent.

A l'une des fenêtres, à travers un réseau de verdure, Fêt-Frumos aperçut la tête d'une

jeune fille, au visage rêveur comme une nuit d'automne. C'était la fille de Génar.

Elle courut ouvrir les portes du château, qu'elle habitait seule, comme la fée de cette solitude.

— Salut à ta Seigneurie! dit-elle à son hôte. Cette nuit, il m'a semblé que je conversais avec une étoile, et l'étoile me disait que tu viendrais à moi, envoyé par un puissant empereur qui m'aime.

Dans la salle basse, un mâtin à sept têtes gardait le foyer. Quand une seule tête aboyait, on l'entendait à une journée de marche; mais quand les sept têtes aboyaient à la fois, on les entendait à sept journées de marche.

Or Génar, s'oubliant aux sauvages curées, battait la campagne, loin du château.

Fêt-Frumos prit la jeune fille dans ses bras, piqua des deux et l'emporta au galop vers la grève déserte.

*
* *

Génar, homme de haute et robuste taille,

était donc monté sur sa bête favorite, un cheval sans pareil, qui avait deux âmes (1). Ils poursuivaient un daim, à une journée de marche, quand brusquement le cheval s'arrêta, ayant ouï le mâtin du château qui donnait de la voix, aboyant d'une seule tête ; et le coursier, les oreilles droites, les naseaux frémissants, répondit à ce cri d'alarme par un hennissement qui sonna dans les bois profonds comme l'appel du cor.

— Quelle mouche te pique ? N'es-tu pas content? demanda le chasseur au cheval ensorcelé.

— Hum ! C'est pour toi, maître, que je ne suis pas content. Fêt-Frumos a ravi ta fille.

— Tout beau ! Faut-il se presser pour les joindre ?

— Bah ! nous les rattraperons.

Génar s'affermit sur les étriers et vola comme l'effroi à la poursuite des fugitifs. Il les atteignit bientôt. Mais Fêt-Frumos, gêné par son fardeau, ne pouvait opposer grande résistance ; car

(1) D'après la croyance populaire, certains animaux auraient plusieurs âmes ; le chat, qui a « la vie dure », en aurait sept.

Génar, lui aussi, était baptisé et tenait sa force de Dieu, et non des esprits de l'enfer.

— Fêt-Frumos, dit le noir chasseur, tu es un beau jeune homme; c'est pourquoi j'ai pitié de toi. Pour cette fois-ci je te fais grâce, mais n'y reviens plus!

Puis il emporta sa fille et disparut soudain, comme s'il eut cessé d'exister.

Mais Fêt-Frumos pensait à son Frère de Croix, qu'il avait vu pleurant d'amoureux ennui. Sans peur, il revint sur ses pas, et, pendant que Génar forçait un sanglier à deux journées de marche, il trouva derechef la jeune fille seule, mais cette fois pâle et désolée, — plus belle encore dans sa tristesse.

Fêt-Frumos déroba nuitamment deux chevaux à l'écurie du château et ils s'évadèrent sans bruit. Ils chevauchaient, comme les rayons de lune sur les vagues bondissantes; ils fuyaient sous la froide étoile, comme s'envolent deux songes heureux, tandis que, dans le lointain, hurlaient sans trève les sept gueules du mâtin vigilant.

Tout à coup, malgré leurs efforts pour avan-

cer, ils se sentirent, comme dans les cauchemars, cloués sur place, rivés au sol. Un nuage de poussière les enveloppa : c'était Génar, monté sur son cheval dont le sabot broyait des étincelles, les crins au vent, la bouche écumante.

Roulant des yeux furieux, sans proférer un mot, il saisit Fêt-Frumos de ses poings noueux, le lança aux confins du ciel, dans les nues orageuses, puis disparut avec sa fille comme naguère.

Fêt-Frumos, consumé par la foudre, retomba en une poignée de cendres dans le sable aride du désert. De ce peu de poussière naquit une source d'eau vive qui coulait sur un lit de diamants. Des arbres aux épais feuillages l'enverdirent d'une ombre délicieuse et fraîche.

Si quelqu'un avait pu deviner le langage plaintif de cette source, ce passant eut compris que le flot mélancolique murmurait, comme une éternelle complainte, le ressouvenir d'Iliane, le désir de la blonde fiancée de Fêt-Frumos.

Mais qui pourra jamais surprendre le secret d'une source qui pleure aux solitudes ?

*
* *

En ce temps-là, le Seigneur était encore sur la terre.

Un jour, on vit deux hommes qui marchaient dans le désert. La face de l'un et sa vêture resplendissaient comme la lumière du soleil ; l'autre, plus humble, ne paraissait que l'ombre du premier : c'étaient le Seigneur et saint Pierre.

Arrivés au bord du ruisseau, ils y rafraîchirent leurs pieds brûlés par les sables sans fin ; et Jésus, se penchant sur la source limpide, but de l'eau ; il baigna sa face sainte et glorieuse et lava ses mains qui accomplirent tant de miracles.

Puis tous deux s'assirent à l'ombre. Le Seigneur pensait à son Père qui est aux cieux ; saint Pierre prêtait l'oreille à la source plaintive.

Quand ils se levèrent pour continuer leur route, l'apôtre dit au maître :

— Maître, fais que cette source redevienne ce qu'elle a été.

— Amen, dit le Seigneur, en élevant sa droite bénissante.

Après quoi ils s'éloignèrent, sans plus regarder derrière eux.

Comme par enchantement, source, ruisseau, arbres, tout s'évanouit. Fêt-Frumos, réveillé de son long sommeil, jeta, surpris, les yeux autour de lui. Dans le lointain, il aperçut, marchant sur les vagues de la mer qui s'inclinaient sur son passage, l'image charnelle du Messie né de la vierge Marie; et derrière le Sauveur, saint Pierre qui, poussé par sa nature mortelle, se prit à regarder du côté de Fêt-Frumos.

Celui-ci resta, les yeux fixés sur eux, jusqu'à ce que l'apôtre eut complètement disparu. Seule la face éblouissante du Seigneur restait encore visible à l'horizon, projetant sur la mer un sillage de lumière, comme si le soleil se couchait dans les eaux vespérales.

Fêt-Frumos comprit le miracle de sa résurrection et tomba à genoux pour adorer.

*
* *

Ensuite il songea qu'il avait promis d'enlever la fille de Génar ; or, la promesse d'un brave ne ment pas. Vers le soir, pour la troisième fois, il reprit la route du château-fort, dont la tour gigantesque se profilait au septentrion.

Il passa le fossé. La fille de Génar pleurait ; mais dès qu'elle vit Fêt-Frumos et qu'elle sut le miracle de sa résurrection, son visage se rasséréna.

— Pour m'enlever, dit-elle, il te faudrait un cheval semblable à celui de mon père, un cheval à deux âmes.

— Oui, mais où le prendre?

— Dès ce soir je m'informerai, afin que tu puisses en avoir un. En attendant, pour te cacher à tous les regards, je m'en vais te changer en fleur.

La jeune fille récita à voix basse une formule magique, et, au moment où elle le baisait au front, Fêt-Frumos se trouva mué en une fleur

rouge, rouge comme une cerise mûre. Elle plaça cette fleur sur la fenêtre, parmi des pots de verveine et de basilic, et éveilla de ses chansons joyeuses les échos endormis du château paternel.

A cet instant, Génar entra.

— Pourquoi si gaie, fillette? demanda-t-il.

— Parce que Fêt-Frumos n'est plus là pour m'ennuyer, répondit-elle avec une moue espiègle.

Ils soupèrent.

— Dis, papa, interrogea la fille, d'où as-tu donc ce grand cheval que tu montes à la chasse?

— Que t'importe? fit-il en fronçant le sourcil.

— Mon Dieu, pure curiosité, puisqu'il n'y a plus de Fêt-Frumos.

— Oh! si ça t'amuse, voici. — Et tout en parlant, il jetait des os aux sept têtes du mâtin, qui se les disputaient. — Loin d'ici, près de la mer, habite une vieille femme qui a sept juments. Elle ne garde qu'une année, une année de trois jours, ceux qui sont chargés de les panser; si elle est satisfaite du service, elle les rémunère en leur laissant choisir un poulain de son

écurie ; sinon, elle les tue et plante leur tête au bout d'un pieu. Mais la rusée a soin, quand elle règle ses comptes, de retirer les âmes de tous les poulains de l'écurie, pour les loger en bloc dans le corps d'un vieux cheval qu'elle tient en réserve ; de telle sorte, le choix fait, le serviteur fidèle se trouve nanti d'une bête sans âme, pire que la dernière rosse. La grande affaire, tu l'as compris, bichette, c'est de...

A ce moment, le mâtin grogna de mécontentement. Génar se mordit la langue, craignant d'avoir trop parlé.

Il prononça trois mots mystérieux, et la jeune fille regarda longuement son père dans les yeux, — comme, au réveil, on cherche à ressaisir les lambeaux d'un rêve fugace. Elle avait tout oublié. Mais, sur la fenêtre, la fleur veillait à travers ses branchettes feuillues, comme une rouge étoile à travers les déchirures des nuages.

*
* *

Le lendemain, à l'aube, Génar repartit pour la chasse.

La jeune fille baisa la fleur de pourpre, en murmurant une formule magique et Fêt-Frumos réapparut tout à coup devant elle.

— Sais-tu quelque chose? demanda-t-il.

— Non, dit-elle, portant la main à son front, j'ai tout oublié.

— Eh bien, moi, j'ai tout entendu et tout retenu. Je pars; nous nous reverrons bientôt. Dieu te garde, ma fille!

Il sauta en selle et se perdit dans le désert.

A l'heure où le soleil tue l'ombre dans les champs, le jeune homme avisa un moucheron qui se débattait dans le sable torride (1).

(1) Le trait des trois objets, bêtes ou plantes qui se font secourables, après que le héros leur a rendu service, est très fréquent dans tous les contes :

« En passant par une forêt, il vit un amas de broussailles auxquelles des bergers avaient mis le feu. Près de ces broussailles était un nid de fourmis qui allait être consumé par les flammes.

« Sauve-nous! crièrent les fourmis; sauve nos œufs, qui vont périr! »

Stephen descendit de cheval, et, avec des mottes de terre humides, éteignit le feu, brisa les broussailles.

« Merci! dirent les fourmis. Nous nous souviendrons de toi, et, dans quelques jours peut-être, nous te rendrons service ». (X. Marmier, *passim. Les Cheveux d'or,* conte bohême.)

— Fêt-Frumos, dit le moustique, porte-moi à l'orée de la forêt prochaine! Je te revaudrai cela. Je suis l'empereur des moucherons.

Fêt-Frumos le porta à la lisière du bois qu'il devait franchir.

En s'éloignant du couvert, il déboucha près de la mer, sur une plage désolée, et vit une écrevisse tellement brûlée par le soleil, qu'elle n'avait plus la force de remuer.

— Fêt-Frumos, dit-elle, jette-moi dans la mer! Je te revaudrai cela. Je suis l'impératrice des écrevisses.

Fêt-Frumos la jeta dans la mer, et poursuivit sa route.

A l'heure où l'ombre monte des vallées, il se trouva devant une hutte (1) au toit formé de crottin desséché. Autour, sept longs pieux aigus étaient fichés en terre. Six de ces pieux étaient coiffés d'une tête humaine; le septième, attendant la sienne, s'inclinait sans cesse au souffle du soir, criant :

(1) Littéralement un *bordei*, chaumière creusée en terre, habituellement recouverte de roseaux. Habitation des Tziganes.

— Ma tête! ma tête (1)!

Au seuil de la hutte, une affreuse sorcière, toute ridée, prenait le frais, étendue sur un *cojoc* (2) en guenille. Une servante, jeune et belle, peignait la tignasse grise de la vieille.

— Bonsoir, la mère! dit Fêt-Frumos. Je suis heureux de te trouver en bonne santé.

— Qu'est-ce qui t'amène? Que me veux-tu? répondit la sorcière en se levant. Viens-tu paître mes juments?

— Oui.

— Elles ne vont au pré que la nuit. Voilà, tu peux sur l'heure les y conduire. Toi, la fille, donne à manger à ce garçon de ce ragoût que j'ai cuisiné, et expédie-le.

(1) «... Il l'épousera quand douze prétendants seront encore morts pour elle. A chaque prétendant on impose trois conditions. S'il ne peut les remplir, on lui coupe la tête. Voyez, voilà déjà onze têtes rangées sur le portail du palais. Il faut que vous tentiez l'épreuve avec un bon espoir. Dieu est plus puissant que le diable.

Jean frappe à la porte du palais.

« Que voulez-vous? demanda le gardien. — Je veux épouser la fille du roi. — Voyez-vous ces têtes? — Oui. — La vôtre y sera bientôt jointe. — Soit. — Entrez, puisque je ne puis vous empêcher de faire une folie ». (X. Marmier, *passim. Jean et Jacques*, conte islandais).

(2) Sorte de veste de peau d'agneau.

A côté de la hutte, il y avait une cave. Fêt-Frumos l'ouvrit. Il y trouva sept juments, noires comme un vol de corbeaux et qui ne connaissaient pas la lumière du soleil. Elles hennissaient et piaffaient d'impatience.

A jeun depuis le matin, Fêt-Frumos dévora d'abord le souper de la vieille ; puis, montant l'une des juments, il les mena au vert, dans la nuit obscure et fraîche. Mais peu à peu, il sentit qu'un sommeil de plomb engourdissait tous ses membres; ses yeux se fermèrent et il tomba comme un cadavre sur l'herbe de la prairie.

Il se réveilla à la pointe du jour, mais de juments, nulle trace. Il voyait déjà sa tête au bout du septième pieu, quand il aperçut tout à coup, détalant de la forêt voisine, les juments pourchassées par un essaim de moustiques. Puis une petite voix vint lui bourdonner à l'oreille :

— Tu m'as rendu service. Nous sommes quittes.

C'était l'empereur des moucherons.

Quand il revint à la chaumière, la vieille entra en fureur ; elle se mit à casser tout ce qui

lui tombait sous la main et à battre sa pauvre esclave.

— Voyons, voyons; qu'as-tu donc, la mère? demanda Fêt-Frumos.

— Rien, bougonna-t-elle, je n'ai rien contre toi; au contraire, je suis très satisfaite de ton travail.

Puis descendant dans le souterrain qui servait d'écurie, elle commença à rosser ses cavales, en leur criant :

— Tas de carcans! Puisse la Mère de Dieu vous frapper! Puisse la croix vous blesser, la mort vous engloutir, afin que je ne vous revoie plus! Que ne vous êtes-vous mieux cachées!

Le même soir, le beau valet repartit avec les juments. Derechef, accablé d'une insurmontable lassitude, il se laissa choir par terre et dormit jusqu'au jour.

De juments, pas plus que la veille. Désespéré, il allait abandonner la partie, quand il les vit, toutes les sept, s'élever du sein de la mer, poursuivies par une armée d'écrevisses.

— Tu m'as sauvé la vie, murmura une voix grêle. Nous sommes quittes.

C'était l'impératrice des écrevisses.

Fêt-Frumos reconduisit ses bêtes à l'écurie, et comme la veille, son retour provoqua une scène de fureur.

Mais, pendant le jour, la gentille servante vint le trouver et lui dit en cachette, en lui prenant la main :

— Je sais que tu es Fêt-Frumos. Ne touche pas au souper de la vieille, car elle y mêle de l'herbe de sommeil. C'est moi qui te ferai à manger.

La fille donc lui prépara son repas, et, le soir, en allant au pré, loin de s'engourdir, il se sentit la tête plus légère. A minuit, il ramena les juments et rentra dans la hutte.

Quelques charbons couvaient sous la cendre de l'âtre. A leur lueur, il aperçut la sorcière qui gisait inerte sur son grabat... Il la crut morte et se mit à la secouer. Peine inutile. Alors il réveilla la jeune esclave qui dormait sur le four.

— Viens voir, s'exclama-t-il, la vieille est morte !

— Celle-là, morte, dit-elle en hochant la tête ;

plût à Dieu! Elle a bien l'air d'un cadavre, car il est minuit, l'heure où un sommeil de pierre pèse sur son corps roidi; mais, pendant ce temps, qui sait ce que perpètre son âme, par quelles voies maléficieuses elle rôde! Jusqu'au chant du coq, elle s'en va boire le sang des agonisants, ou dessécher le cœur des malheureux.

— Au fait, peu importe; je pars demain.

— Hé oui, mon frère; ton épreuve est accomplie. Mais, quand tu partiras, prends-moi avec toi; je promets de t'être utile. Je te préserverai de bien des dangers; je t'aiderai à éviter les pièges que ne manquera pas de te tendre la vieille.

Ce disant, elle tira d'un coffre vermoulu une brosse de chiendent, une pierre à aiguiser et un mouchoir bleu.

Au matin, l'année de trois jours étant écoulée, la sorcière devait rendre la liberté à Fêt-Frumos et lui donner le cheval promis. Pendant le déjeûner, elle se faufila à l'écurie, pour retirer leur âme aux sept juments noires. Elle plaça les sept âmes dans le corps d'une haridelle fourbue, qui n'avait que la peau et les

os ; après quoi, sur l'invitation de la vieille, Fêt-Frumos put se lever de table et aller choisir sa monture.

Les juments sans âme étaient donc d'un noir étincelant ; tandis que la maigre haridelle, couchée dans un coin, sur un tas de fumier, ne payait pas autrement de mine.

— Mon choix est fait, dit Fêt-Frumos en la désignant.

— Comment ! fit la sorcière, c'est donc pour cette vilaine rosse que tu m'aurais servie ! Va, ne te gêne pas, mon garçon ; prends plutôt une de mes belles juments. Elle sera bien à toi.

— Non, répliqua Fêt-Frumos, je préfère ce cheval-là.

La vieille claqua des dents, les membres secoués comme si elle allait tomber du haut-mal ; puis, reprenant son sang-froid, elle se mordit les lèvres, pour retenir le venin qui bouillonnait dans sa gorge.

— Eh bien, prends-le ! grinça-t-elle enfin.

*
* *

Fêt-Frumos sauta sur le cheval, sa masse fidèle sur l'épaule. En un clin d'œil, il eut le désert derrière lui; il volait comme la pensée, soulevant des trombes de sable.

La servante fugitive l'attendait à la lisière d'un bois. Il la prit en croupe et poursuivit sa course échevelée. Dans l'azur, une froide clarté tombait des étoiles, cousues comme des paillettes d'or au voile de la nuit.

— Aïe! je sens quelque chose qui me brûle! dit tout à coup la jeune fille.

Fêt-Frumos tourna la tête.

Dans un tourbillon accouru du ponant, il vit, immobiles, terribles, deux yeux de braise dont les rayons perçaient les molles épaules de la servante.

— Jette la brosse de chiendent! fit-elle.

Fêt-Frumos jeta la brosse. A l'instant même, une forêt ténébreuse, où sifflait la bise, où erraient les loups, se dressa derrière eux, arrêtant le tourbillon.

— Hop! hop! dit Fêt-Frumos à son cheval, qui fendit l'air comme un démon fouetté par un exorcisme.

La face blanche et tranquille de la lune traversait les nuages gris : telle une conscience sereine traverse les rêves troublés et arides de la vie.

Fêt-Frumos galopait, galopait toujours, dévorant l'espace.

— Aïe! aïe! mes épaules brûlent encore! dit la jeune fille avec un râle d'angoisse, comme si elle avait longtemps étouffé sa plainte.

Fêt-Frumos regarda derrière lui.

Il vit un hibou monstrueux et funèbre, dont les yeux rouges fulguraient comme deux éclairs au front d'un nuage.

— Jette la pierre à aiguiser! dit la pauvre servante.

Dès que le cavalier eut jeté la pierre, une muraille à pic, massive, dont le faîte escaladait la nue, se dressa tout à coup entre eux et le hibou, comme un géant pétrifié.

Si rapide était la fuite, qu'il leur semblait être précipités des esplanades du ciel dans un abîme sans fond.

— Aïe! aïe! aïe! mes épaules brûlent toujours!

La vieille s'était frayé un passage. Transformée en une vapeur dévorante, elle avait percé le mur d'outre en outre; et deux jets de cette vapeur ardaient de leur cuisante morsure la tendre chair de la fugitive.

— Jette le mouchoir bleu! dit-elle.

Fêt-Frumos jeta le mouchoir, et soudain, derrière eux, s'épandit une nappe d'eau, limpide et profonde, qui réfléchissait, comme dans un miroir, les étoiles d'or et la lune d'argent. La vapeur s'y était fondue en gouttelettes.

Dans l'espace nocturne retentit une suprême malédiction. C'était la sorcière qui planait maintenant avec des ailes de cuivre, au plus haut de l'azur.

Quand la vieille fut au-dessus du lac, Fêt-Frumos lança sa masse, qui lui brisa les ailes: elle tomba comme un lingot de plomb, poussant dans sa chute douze cris, qui sonnèrent l'heure de minuit. La lune se voila la face derrière un nuage, et la damnée, prise de l'in-

vincible torpeur qui l'alourdissait alors, sombra à pic dans le gouffre.

— Sauvée! dit la jeune fille.

— Sauvé! dit le cheval aux sept âmes... Maître, ajouta-t-il, je sens remuer le sable sous mes pieds. Les squelettes ensevelis par les tourbillons du désert vont se lever bientôt, pour aller, dans la lune, à leur banquet de spectres. Il est dangereux de voyager maintenant; l'air glacé et empoisonné qu'exhalent tant de corps morts pourrait te tuer. Couchez-vous plutôt ici, l'un et l'autre. En attendant, j'irai trouver ma mère, et, pour redevenir jeune et brillant, je m'abreuverai encore à sa mamelle de feu.

Le beau cavalier ôta le frein et la selle; puis il étendit son caftan sur la terre nue. Mais, chose étrange, les yeux de la jeune fille s'enfoncèrent tout à coup, son visage maigrit, les violettes de la mort ombrèrent l'incarnat de ses joues, sa main pendit inerte et froide.

— Qu'as-tu donc? interrogea Fêt-Frumos.

— Je n'ai rien, répondit-elle d'une voix éteinte.

*
* *

A peine assoupi, Fèt-Frumos, couché non loin de l'esclave, perçut une soudaine clarté à travers ses paupières dormantes. Il crut voir la lune, dont l'orbe grandissait, grandissait toujours, se rapprocher de lui, jusqu'à ce qu'elle parut comme une Jérusalem céleste suspendue dans le ciel, couronnée de tours d'ivoire, peuplée de palais aux façades de marbre, dont les mille fenêtres s'allumaient de roses lueurs. Une voie magnifique, pavée d'argent, sablée de poudre de soleil, la reliait à la terre.

Des quatre vents du désert surgissaient de longues files de fantômes, aux chefs desséchés, drapés d'amples manteaux tissés de fil d'argent, au travers desquels perçaient leurs ossements blanchis. Leurs fronts étaient ceints de rayons et de pointes dorées. On les voyait avancer processionnellement, dans la plaine dénudée, en caravanes sans fin, puis suivre la voie magnifique qui allait se perdre dans les palais de marbre de la cité lunaire, au bruit d'une harmonie étrange

comme celle qui chante dans les songes (1).

Alors il sembla à Fêt-Frumos que la jeune esclave qui reposait à ses côtés, se levait aussi, lentement; que son enveloppe charnelle se dis-

(1) Cette procession nocturne, d'une poésie si fantastique, est une image de la voûte étoilée du lever et de la marche des astres dans le ciel. On sait que les étoiles sont considérées un peu partout ou comme les âmes des défunts, ou comme les demeures qu'ils habitent. C'est là une vieille superstition populaire. Chez beaucoup de peuples, elle s'est développée au point que la voûte constellée a été conçue comme une assemblée nocturne et comme une procession des âmes défuntes sorties de leurs tombes. Tantôt cette fantaisie a pris un caractère mystique et religieux (comme c'est le cas dans notre conte), tantôt elle a tourné au macabre, mêlée alors au sabbat et aux divinités orageuses du folklore. Mais la participation des vivants à ces apparitions des morts était tenue pour sacrilège, et celui qui s'en rendait coupable se voyait enlevé dans le cortège funèbre, comme par exemple la servante mentionnée ci-dessus.

Cette assemblée fantomatique affecte du reste diverses formes; ou bien les revenants défilent en procession, ou bien ils assistent à une messe (ou à un prêche) dans une grande église tout étoilée de cierges; parfois ils siègent dans de vieilles ruines en tribunal des âmes, à moins qu'ils ne se réunissent dans de grands banquets, où ils jouent et boivent. Souvent aussi ils dansent sur les cimetières des sarabandes effrénées, dans lesquelles ils entraînent les vivants indiscrets à baller avec eux toute la nuit. C'est un symbole des apparentes rondes que les astres exécutent sans fin autour de la terre, — une ronde toute mythologique, qui n'a rien de commun avec la *Danse macabre*, illustrée par les grands peintres Manuel, Holbein et autres. Pour plus de détails voir Henne am Rhyn : *Die deutsche Volkssage*, p. 584 et suivantes.

sipait comme un brouillard aérien, et qu'il ne restait plus d'elle qu'un squelette couvert d'une mante d'argent. Elle se mêla enfin au chimérique cortège, pour retourner dans le monde des spectres, d'où elle était venue, évoquée par les enchantements de la magicienne.

Puis, les yeux de Fêt-Frumos se troublèrent; le mirage disparut.

*
* *

Quand il s'éveilla le lendemain, au milieu du jour, après un long sommeil, sa douce compagne n'était plus là. Mais, près de lui, son cheval, devenu tel qu'un alérion, hennissait de joie, ivre de soleil et de ciel bleu.

Fêt-Frumos bondit sur la croupe de jais et partit comme l'aquilon vers les créneaux de Génar. Quand il toucha leur ombre dentelée, sa course n'avait pas duré le peu que dure un songe heureux.

Cette fois-ci, le noir chasseur poursuivait un ours à sept journées de marche.

Fêt-Frumos enleva sur le pommeau de la selle

la fille de Génar, la radieuse fiancée de son Frère de Croix, qui l'entoura de ses bras de neige et mit la tête dans son vaillant giron. Pendant leur galop effréné, le sable de la plaine fuyait derrière eux comme l'écume d'un torrent. Et là-bas, là-bas, dans le château abandonné, les sept têtes du mâtin vigilant les poursuivaient de leur appel furieux.

Or il advint ceci.

Perdu au fond des forêts, Génar entendit hennir son cheval.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

— Oh! rien, sinon que Fêt-Frumos ravit ta fille, répondit le cheval ensorcelé.

— Pourrons-nous l'atteindre? dit le chasseur, stupéfait d'apprendre que Fêt-Frumos était encore de ce monde.

— Heu! Il n'y a pas grand espoir; car il monte un de mes frères qui a sept âmes, tandis que moi, je n'en ai que deux.

Génar mit l'éperon aux flancs de l'animal, qui partit comme l'éclair.

Bientôt, apercevant Fêt-Frumos dans le lointain, le chasseur dit à son coursier :

— Conseille donc à ton frère de désarçonner son cavalier et de venir ici. Je lui promets de le nourrir de gingembre et de petit-lait (1).

Le cheval de Génar hennit fortement et rapporta ces paroles à son frère.

Mais celui-ci, indigné, les redit à son maître.

Alors Fêt-Frumos :

— Attends un peu! Engage plutôt le cheval de Génar à le jeter d'une ruade dans les nuages, et moi, je lui promets de le nourrir de braises et d'étincelles.

Ayant entendu cette invite, le coursier, d'ailleurs fatigué de chasser sans répit daims, sangliers et ours, lança son maître dans les nuages, qui se transformèrent en un palais magnifique.

(1) Trait analogue :

... « Après dîner, le roi monta à cheval pour faire une promenade et ordonna à Stephen de le suivre.

Au milieu d'une grande plaine, tout à coup le cheval de Stephen fit un bond et dit à son compagnon :

« Ah! comme je me sens léger et comme je sauterais là-bas sur ces collines! — Et moi aussi, réplique le cheval du roi, je sauterais volontiers; mais je porte un vieillard qui pourrait tomber et se casser le col si je faisais un mouvement un peu brusque. — Qu'il tombe! A la place d'un vieux maître tu en auras un jeune ». (X. Marmier, *passim*, *Les Cheveux d'or*, conte bohême).

Au centre luisaient deux prunelles, telles que deux diamants noirs : c'était les yeux de Génar exilé au séjour de la foudre.

Fêt-Frumos plaça la jeune fille sur la monture de feu son père, et, après une journée de marche, ils virent fumer les toits de la grande cité impériale.

*
* *

Tout le monde croyait Fêt-Frumos mort; son Frère de Croix était triste. Aussi, dès que se répandit le bruit de son retour, ce fut une liesse universelle : hommes, femmes, enfants se portèrent au devant de lui, en habits de fête, avec des cris de joie.

Pendant ce temps, qu'était devenue Iliane?

Cloîtrée, dès le départ de son amant, dans un jardin entouré de murs élevés, elle s'était couchée, avec une pierre pour chevet, sur un lit de cailloux. Tout éplorée, elle avait à sa portée une ampoule d'or, pour recueillir ses larmes.

Dans ce jardin aux parterres nombreux, que personne n'arrosait, poussa, entre les cailloux

brûlés par le soleil, une moisson de fleurs aux pétales jaunes, d'un éclat éteint comme l'œil trouble des morts. C'étaient des fleurs de souci.

Iliane, les yeux toujours noyés, devint aveugle ; néanmoins, il lui semblait encore voir, au fond de l'urne qu'elle avait remplie de larmes, l'image du bien-aimé. Puis ses yeux, sources taries, cessèrent de pleurer. A la voir telle, avec sa face blême scellée par une muette douleur, avec ses blonds cheveux épandus sur son corps rigide, comme les franges d'un manteau impérial, on l'eut prise pour une statue de marbre sur un tombeau.

Mais dès que la recluse sut le retour de Fêt-Frumos, une joie sans nom se peignit sur son visage. Elle prit son urne, versa dans le creux de sa main quelques gouttes de la rosée d'amertume, et en aspergea les plantes. Et les feuilles flétries reverdirent, et les fleurs jaunes de souci se muèrent en clochettes blanches au doux parfum. Depuis ce baptême de larmes, elles prirent le nom de *lacrymaires* (1).

(1) En roumain *lacrimioare*, petites larmes; c'est le nom du muguet.

L'aveugle parcourut à tâtons les allées du jardin et cueillit une poignée de ces muguets.

A ce moment Fêt-Frumos entrait.

Iliane se jeta à son cou :

— C'est toi !

— Comment ne serait-ce pas moi (1) !

Mais ivre de bonheur, elle ne put que diriger vers lui ses prunelles éteintes, avec lesquelles elle aurait voulu boire son âme. Puis, le prenant par la main, elle lui montra le reliquaire de ses longues douleurs.

Comme un lis candide, la lune s'épanouissait aux champs profonds du ciel. Fêt-Frumos baigna sa face dans les larmes de sa fiancée ; puis, se jetant sur les épaules le manteau qu'elle lui avait tissé de charmes et de sortilèges, il se coucha sur le lit de muguets. La vierge ingénue se mit à ses côtés.

Elle eut un songe dans lequel il lui sembla que Marie, Reine des vierges, détachait de l'azur deux étoiles et les lui fixait au front.

Le lendemain, à son réveil, elle y voyait.

(1) Véritable *leitmotiv*. Voir page 27.

Le troisième jour, on célébra les noces de l'empereur avec la fille de Génar.

Celles de Fêt-Frumos étaient préparées pour le quatrième.

*
* *

Une gerbe de rayons vint enseigner aux *laoutars* comment chantent les anges dans le ciel, à la consécration d'un saint; un flot de vapeurs exhalées des cavernes vint leur dire comment chantent les éternelles filandières, quand elles trament une vie de bonheur. Aussi cobzas, violons, chalumeaux firent-ils une musique comme jamais on n'en ouït au monde.

Le lis vert, la rose noire, la violette rouge, le lilas orangé, l'œillet bleu, toutes les fleurs les plus rares s'assemblèrent et tinrent conseil, — ayant leur parfum pour langage, — afin de décider quelle robe elles offriraient à la fiancée. La résolution prise, on confia le secret à certain papillon bleu tout semé de poussière dorée.

Le papillon décrivit mille cercles capricieux autour du visage d'Iliane endormie, et lui mon-

tra, dans un rêve limpide et net comme un miroir, sa toilette d'épousée.

Iliane sourit, se voyant si belle.

Le fiancé revêtit sa tunique tissée de rayons de lune, avec un manteau couleur du temps; il ceintura ses reins de perles et de diamants d'un éclat fabuleux.

La noce fut sans pareille, avec grandes réjouissances. On y courut de cent lieues à la ronde. Le père et la mère de Fêt-Frumos y étaient aussi, couronne en tête et sceptre en main.

Et les deux époux vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Enfin, s'il est vrai que pour Fêt-Frumos le temps n'existe pas, Bel-Enfant de la Larme, le héros de tant d'aventures, doit être encore de ce monde.

II

LA FÉE DES FÉES

Ce conte a été traduit d'après la version publiée dans le recueil d'Ispiresco, nº XX des *Légendes et Contes des Roumains*, Bucarest, 1882.

PRÉFACE

Les Douze Filles de l'Empereur, le conte dont M. Brun présente ici une traduction française très scrupuleuse, ressemble à s'y méprendre au conte germanique recueilli par les frères Grimm, sous le titre : *Les Chaussures frippées.* La concordance des deux versions est telle, que le conte allemand pourrait, aux détails près, passer pour la traduction, à peine écourtée, du conte roumain. Il n'est pas probable néanmoins que cette frappante similitude résulte d'emprunts réciproques; elle ne provient réellement que d'une tradition commune. La seule différence qu'il y ait entre les deux récits, c'est que, dans la guerrière Allemagne, le prince Soleil apparaît sous les traits d'un pauvre soldat, tandis que, chez les Roumains agricoles, il est travesti en pâtre et en aide-jardinier.

Il nous reste maintenant à interpréter le conte des *Douze Filles de l'Empereur,* en le réduisant à ses éléments mythologiques, à décomposer ce qu'une longue tradition a combiné. Les personnages fabuleux étant des agents naturels, et les épisodes des phénomènes, le problème consistera donc à démasquer les

uns, qui se trahissent toujours par quelque trait, et à déterminer le sens des autres par l'étude comparative.

Le *vieil empereur,* qui figure au début de tant de contes et qui est de tous les pays, c'est le ciel répandu partout, théâtre universel du spectacle mythique aux cent actes divers.

Les *douze filles* de ce céleste empire sont des divinités crépusculaires, aurores du soir ou du matin, qui naissent et meurent successivement, — comparables à la princesse qu'épouse le prince Charmant, à Daphné qu'enlève Apollon, à Déjanire qu'Héraclès supplicie dans les plis rougeoyants de la tunique de Nessus.

L'*aide-jardinier,* qui, d'abord valet de ferme, puis manœuvre, se révèle enfin empereur, échangeant la bêche contre le sceptre, la *caciula* contre la couronne, n'est autre que le soleil, dont la disparition pendant la nuit, la débilité pendant l'hiver, est comparée ici, comme dans d'innombrables mythes, à un état de servitude et d'esclavage. C'est ainsi — pour nous borner à des exemples familiers — qu'Apollon est condamné à garder les troupeaux d'Admète, Héraclès à veiller sur ceux de Laomédon, à moins qu'il ne soit tenu à filer aux pieds d'Omphale. Cette étrange conception est censée expliquer les alternances de force et de faiblesse du soleil, comme père du jour et des saisons. En hiver et de nuit, il apparaît momentanément éprouvé, vaincu par les puissances ténébreuses; il voit sa liberté entravée, et, au lieu de commander, il obéit.

Mais, après un délai déterminé, — « quand le charme sera rompu », selon la phrase consacrée, — il reprendra son rôle glorieux et triomphant.

En attendant sa réhabilitation, aussi fatale que son humiliation, il mènera paître les vaches solaires aux champs du ciel, il errera par les bois enchantés, il dormira sous l'arbre aux fruits d'or, l'arbre paradisiaque que hantent les fées de sa destinée. Cette domesticité du héros, avili pour un temps, finit généralement après trois ou après douze épreuves, victorieusement subies par lui : tels les travaux d'Héraclès et de tous les dieux de lumière, tueurs de monstres noctures, pourfendeurs de nuages et ravisseurs de jeunes filles. Avec les siècles et le progrès moral, l'intrigue romanesque s'est raffinée et a remplacé de plus en plus, dans les fables, les âpres combats contre les forces brutales; au rapt et à l'inceste mythique se sont substituées de pacifiques épousailles. Dans notre conte, les trois épreuves traditionnelles sont réduites à une seule expérience; mais elle sera trois fois répétée et le héros devra l'accomplir en trois jours, de sorte que le nombre sacramentel ne fait pas défaut malgré tout.

L'aide-jardinier accompagnera donc les douze filles de l'empereur dans leurs escapades nocturnes, lorsqu'elles s'en iront du palais du jour au palais de la nuit, et il découvrira ce qu'elles font. De ce moment, il se révèle comme un personnage merveilleux, promis

à de grandes destinées, possédant le pouvoir — particulier à tous les dieux solaires — de se rendre invisible, faculté sans laquelle il n'arriverait à rien.

Quant à cet étrange voyage qu'il exécute nuitamment avec tant de succès, il est bien connu en mythologie; il a son pareil, plus grandiosement développé sans doute, dans les aventures d'Orphée allant quérir Eurydice aux enfers, de Jason équipant le vaisseau Argo pour ramener Médée et la toison d'or. Et voilà pourquoi *Fêt-Frumos*, qui n'est qu'un Orphée campagnard, doit, pour réussir en sa tentative, l'accomplir, comme son frère grec, sans broncher ni se retourner, — encore une de ces prescriptions typiques qui atteste que le personnage n'est pas réel, mais qui trahit l'agent naturel qu'il est, régi par des lois immuables; rien de surprenant à cela, puisqu'il représente le soleil, l'astre rivé à une route déterminée, dont il ne saurait dévier.

Un mot encore au sujet des *fils de princes, d'empereurs et de voiévodes*, qui se sont perdus à tenter la même aventure que lui. Ils forment, nul ne s'y trompera, le pendant masculin des épouses de Barbe-Bleue. Comme elles, ils disparaissent dans la nuit — l'île, la demeure ou la chambre mystérieuse bien connue de toutes les fables; — mais, crépuscules défunts, ils ressusciteront aussi, tant ils sont apparentés à Fêt-Frumos, quand celui-ci, bien que le dernier venu, triomphera.

De la *forêt enchantée* que les princesses traversent, pas grand'chose à dire non plus. On devine tout de suite qu'elle figure le ciel nocturne : d'argent quand les étoiles y brillent, d'or quand l'aube y point, de diamants et d'escarboucles quand le soleil se lève. Et voilà pourquoi, le conte finissant par le mariage d'un prince Charmant avec une Aurore, la dernière branche que cueillera le fiancé mythique sera celle de diamants et d'escarboucles. Si jamais l'*oiseau-mage*, — autre forme du phénix solaire, — n'a pénétré dans la forêt merveilleuse, c'est que jamais le soleil ne pénétra dans la nuit étoilée, puisqu'elle s'évanouit à son approche.

Remarquons à ce propos que le Soleil et l'Aurore sont en général envisagés comme s'éveillant réciproquement, de même que le Soleil et le Printemps ; — celui-ci est d'ailleurs très souvent assimilé à l'aurore de l'année, d'où il résulte que le mythe de la journée est indifféremment appliqué aussi au mythe de l'année, le poème des heures au poème des saisons : c'est sans doute aussi le cas dans notre conte. Dans les pays du Nord, dans les climats extrêmes de la zone continentale, où le contraste entre l'hiver et l'été est plus sensible que dans le Midi, la terre prend l'aspect d'une princesse abandonnée, privée de vie ; mais le prince Charmant, qui vient la réveiller en ramenant le printemps, se souvenant qu'il est dieu solaire, aura soin de revêtir une première fois l'habit couleur de

bronze, ensuite l'habit couleur d'argent, et enfin l'habit couleur d'or, costumes enchantés qui correspondent au ciel roux du soir (ou de l'automne), argenté de la nuit (ou de l'hiver), radieux de l'aube (ou du printemps).

Le roman mythique de l'Aurore, qui est la troisième ou, comme dans notre conte, la douzième des princesses, figure très fréquemment et sous plusieurs formes dans le folklore. Presque dans toutes les versions, l'héroïne est nantie de sœurs aînées jalouses ou d'une belle-mère acariâtre, qui engagent à qui mieux mieux la jeune fille à renoncer à son galant, mais n'y parviennent pas, celui-ci fût-il mué en valet, en idiot, en nain, en monstre, en diable, ou même en animal — comme c'est le cas dans *la Belle et la Bête*.

Reste à envisager le *mariage final*. J'en ai déjà indiqué le sens mythique. Dans l'affabulation des contes, il est aussi un moyen littéraire; il sert à clore — parfois très inopinément — un chapelet de mythes enfilés à la queue-leu-leu, et qui, sans cette conclusion, pourraient s'augmenter indéfiniment. Il arrive cependant aussi, mais beaucoup plus rarement, que le récit se termine non par noces et festins, mais par la mort du personnage principal, — manière d'achever moins gaie sans doute, mais tout aussi naturelle : la mort et l'amour étant la fin et le but de toute vie.

CONTE

Il y avait une fois un jeune garçon, qui était très pauvre, très pauvre; ses parents ne lui avaient pas laissé un sou à leur mort, et il gagnait sa vie en s'engageant, de-ci de-là, comme valet de ferme. Mais c'était un valet si gentil, si propret, que tous les garçons du village lui portaient envie; les autres domestiques surtout l'avaient pris en grippe et le traitaient par-dessous la jambe. Lui ne s'en souciait mie et vaquait tranquillement à sa besogne. Et quand ils s'assemblaient, le soir, pour bavarder, déblatérant le vert et le sec, il feignait de ne rien entendre à leurs propos et faisait la bête à plaisir; c'est pourquoi ses compagnons l'avaient surnommé « Bouche-bée ».

En revanche, tous les maîtres chez lesquels il servait étaient contents de lui et se le disputaient à l'envi. Pour les filles du village, elles en rêvaient, de ce beau garçon, et quand il venait à passer, elles se poussaient du coude et chuchotaient, le lorgnant du coin de l'œil ou par-dessous leurs sourcils.

Et la vérité, c'est qu'elles avaient bien de quoi regarder, tant il avait belle tournure, gracieux minois et taille svelte, et des cheveux plus noirs que plumes de corbeau, plus brillants que fils de soie. Et ils ondulaient, ces cheveux, de sa jolie tête ronde, en longues boucles qui flottaient et s'éparpillaient à la moindre brise, souples comme une fine crinière, sur sa nuque aussi blanche que neige. J'oubliais sa moustache, une moustache si menue, si délicate, qu'elle duvetait à peine sa lèvre d'une ombre légère. Et avec ça des yeux, — oh! des yeux qui avaient donné le mal d'amour à toutes les filles.

Allait-il à l'abreuvoir aux vaches, c'était à qui lui parlerait la première, le provoquerait, l'agacerait. Lui n'y prenait pas garde; il se

donnait l'air de ne pas comprendre ce qu'on lui voulait. Elles, au contraire, piquées au vif de son indifférence, avaient changé, pour l'émoustiller, son surnom de Bouche-bée en celui de Fêt-Frumos, ni plus ni moins, le Fêt-Frumos du village. Le fait est que c'était ça trait pour trait.

Donc, ne regardant ni à droite ni à gauche, poussant le bétail devant lui, il le conduisait chaque jour au pré; et son troupeau prospérait mieux que celui de tout autre. Comment il s'y prenait, ma foi! je n'en sais rien; toujours est-il que les vaches qu'il menait paître engraissaient à vue d'œil, et elles étaient plus belles que celles des autres pâtres, et elles donnaient aussi plus de lait, — sans doute parce qu'il savait les coins où l'herbe, plus drue, avait le meilleur goût. Bref, c'était un sorcier : partout où il posait le pied, la joie éclatait; même les herbes s'égayaient à sa venue. Évidemment il était né sous une bonne étoile et promis à de grands destins; mais il ne s'en doutait pas et n'en tirait point vanité, ignorant tout ce que le temps lui réservait. Docile et modeste, et tel

que Dieu l'avait fait, il était tout à sa tâche, sans se mêler, ni en bien, ni en mal surtout, des affaires d'autrui. C'est justement pour cela que ses camarades lui en voulaient.

*
* *

Or, un jour de printemps que notre gars était plus fatigué que de coutume d'avoir couru après ses vaches, il vint à s'asseoir à l'ombre d'un arbre aussi vieux que le monde et très touffu, et s'y endormit. Il est vrai qu'il avait très bien choisi son coin, un coin fait à souhait pour y sommeiller. Imaginez-vous une douce vallée, tout émaillée de fleurs et de fleurettes, si souriantes qu'elles vous invitaient à les regarder. Un peu plus loin, au pied d'une gracieuse colline, un ruisselet sortait en un jet cristallin d'un tronc de bois creux; et il serpentait, ce ruisselet jaseur, et se frayait çà et là, parmi les herbes pressées, les fleurs penchées, son petit chemin luisant au soleil, en murmurant sans trêve une assoupissante chanson. Quant à l'arbre où

Fêt-Frumos s'était mis à l'abri, il était si grand que ses rameaux disputaient dans le ciel la place aux nuées. Au milieu des branches, des milliers d'oiselets voletaient, chantant, se becquetant, bâtissant des nids. Rien qu'à entendre leur menu gazouillis, on se sentait, même les plus indifférents, le cœur tout attendri. Remarquez, au reste, que notre beau garçon n'était pas tant que ça la bouche-bée qu'on le disait, et c'est bien à tort que les autres l'avaient affublé de ce sobriquet.

Il n'eut pas plutôt penché la tête, que le sommeil le prit; mais au bout de peu de temps, — le temps de vous le conter, — il sauta sur ses pieds et fut debout. Oh! quel joli rêve il avait fait!... si joli qu'il s'en était réveillé net. Il avait rêvé d'une fée, d'une fée qui l'avait visité, belle, plus belle non seulement que toutes les fées de la terre, mais que toutes les fées du ciel. Et que lui avait-elle ordonné, cette fée? Vous en serez aussi surpris que lui : elle lui avait ordonné d'aller chez l'empereur du pays pour y faire fortune.

Fêt-Frumos n'en pouvait croire ni ses yeux,

ni ses oreilles; et quand il fut bien réveillé, il se mit à réfléchir à perte de vue sur le sens de ce rêve. Que pouvait bien signifier ce rêve? — Cette idée ne lui sortait pas de la tête; toute la journée, il y pensa et la roula dans son esprit : ce fut en vain. Il avait beau chercher, il ne trouvait rien ; car il ne pouvait concevoir encore que sa bonne étoile lui eût fait un signe.

Mais le lendemain, comme il allait au pâturage avec son bétail, par le plus court, selon son habitude, il fut invinciblement attiré par un je ne sais quoi à l'écart du chemin, et s'en revint à l'ombre du grand arbre.

De nouveau il se coucha au pied du tronc : le sommeil le reprit, et de nouveau il fit le même rêve.

Réveillé en sursaut, cela lui parut de plus en plus singulier. Et toute la journée encore, il n'en finit pas d'y penser.

Le troisième jour, il s'arrangea bel et bien pour aller vers l'arbre aux songes d'or. Et comme la veille, et comme l'avant-veille, il s'étendit à l'ombre et fit de même le même rêve.

Seulement cette fois la fée, irritée de sa résistance, le menaça de toutes les pestes et de toutes les morts, s'il n'obéissait pas.

Pour le coup il se leva, et, sans tergiverser, ramena ses vaches à l'étable et se présenta devant son maître.

— Notre maître, j'ai envie d'aller chercher fortune par le monde ; j'ai servi assez longtemps, sans que rien m'assure un meilleur sort. Soyez bon, et réglez-moi mon compte.

— Mais, mon garçon, pourquoi veux-tu nous quitter? Tes gages ne te suffisent-ils pas? N'as-tu pas assez à manger et à boire? Reste chez nous, ça vaudra mieux. Je te trouverai une bonne fille du village, avec une petite dot; on t'aidera à t'établir, et tu vivras au petit bonheur, comme tous les voisins. Crois-moi, ne vagabonde pas sans but par le monde; tu n'arriverais qu'à faire pitié aux gens.

— Pour content de vous, notre maître, je l'ai toujours été, répondit le valet, et, grâce à Dieu, j'ai aussi toujours mangé à ma faim et bu à ma soif; mais, que voulez-vous, c'est une idée comme ça qui m'est venue de courir le monde,

et pour tout l'or de la terre je ne resterais pas un jour de plus.

— Alors, qu'à cela ne tienne, dit le maître.

Et voyant qu'il était impossible de le garder, il lui compta ce qu'il lui devait.

Fêt-Frumos empocha ses gages sou par sou et s'en fut.

*
* *

Il quitta donc le village, qu'il laissa loin derrière lui, et s'en alla tout droit à la cour impériale, où il entra comme manœuvre au jardin de l'empereur. Le maître jardinier fut même tout heureux de le prendre à son service, le voyant si bien tourné et si propret, — car le pauvre homme s'était déjà exposé maintes fois aux goguenardises des filles de l'empereur, parce qu'il engageait toujours des manants aussi lourdauds et aussi laids que possible

Pour net et avenant, il l'était par-dessus tout, le nouveau venu; mais ses habits étaient de trame grossière, comme ceux d'un vacher. Alors

le maître jardinier lui fit prendre un bain et le renippa de pied en cap de linge fin, — tout un costume, chemise et culotte brodées et pailletées, ainsi qu'il convient à un serviteur du jardin impérial. Et comme le gars était bien fait, les beaux vêtements lui seyaient à merveille.

A part quelques menus soins à donner aux plates-bandes, sa besogne consistait principalement à composer tous les jours douze petits bouquets et à les présenter chaque matin aux douze filles de l'empereur, au moment où elles sortaient du palais pour prendre l'air au jardin.

Or, il y avait un mystère dans la vie de ces douze princesses; on racontait qu'elles ne se marieraient pas, avant qu'il survînt quelqu'un qui saurait rompre un charme sous l'emprise duquel elles étaient, et se faire aimer de l'une d'elles.

Elles tenaient des ourdisseuses de leur destin (1) une incroyable passion pour la danse, et

(1) *Ursitoare,* les filandières, dans lesquelles il n'est pas difficile de reconnaître les Parques antiques et les Fées de nos contes modernes. Chacune de ces trois vieilles fait au nouveau-né un don, heureux ou funeste, qui décidera essentiellement de son avenir.

toutes les nuits c'était du délire; elles s'en donnaient tant et si bien que, chaque fois, elles mettaient en pièces leurs mules de satin blanc. Mais personne ne savait où elles allaient baller de la sorte. L'empereur, cependant, finit par trouver que ses filles lui coûtaient les yeux de la tête en souliers de soie, et il songea avec inquiétude aux cœurs de glace qu'elles devaient avoir, pour qu'aucun des prétendants accourus jusqu'alors n'ait réussi à leur plaire.

Aussi fit-il publier partout, sur ses terres et dans les pays lointains, que l'homme qui lui révélerait ce que faisaient les princesses pour déchirer ainsi une paire de babouches chaque nuit, serait le bienvenu et pourrait choisir pour femme celle des douze qui lui plairait le mieux.

Tout ce qu'il savait, lui, le vieil empereur, c'est que, dès le coucher du soleil, il les enfermait dans une salle de son palais, derrière neuf portes de fer à neuf serrures chacune. Mais, le lendemain, les chaussures étaient en capilotade, et, malgré tous les espionnages, on ne pouvait apprendre à quelles folies s'étaient livrées les

douze princesses, pour qu'il en fût ainsi. Personne jusqu'à présent ne les avait vues sortir de leur chambre, trop bien verrouillée et cadenassée d'ailleurs pour que cela fût possible.

Il était écrit sans doute que toute leur vie se passerait de la sorte, — et qu'y faire, si c'était écrit!

Aussitôt la résolution de l'empereur connue, les épouseurs d'affluer comme l'eau sous le pont, en une suite interminable : fils d'empereurs, fils de voiévodes, fils de grands boyards, et jusqu'à des fils de petits boyards. Et à tour de rôle, à mesure qu'il en arrivait un, il faisait le guet, du soir au matin, à la porte neuf fois verrouillée des douze princesses.

L'empereur ne fermait pas l'œil de la nuit, tant il espérait, à l'aube, recevoir une bonne nouvelle. Mais nenni; tout ce qu'il apprenait, c'est que le prétendant mis de garde la veille ne se retrouvait plus le lendemain matin. Nul ne le revoyait; disparu — je ne sais où — sans laisser de traces! Et jusqu'à présent onze jouvenceaux y avaient déjà passé l'un après l'autre.

Alors ceux qui restaient furent pris d'une telle peur, qu'ils refusèrent de faire le guet, préférant renoncer à ces filles, mortelles à tant de leurs compagnons. Aussi s'en retournèrent-ils en maugréant à la maison, laissant les satanées princessses à la garde de Dieu et ne voulant pas, après tout, risquer leur vie pour un cœur de femme. L'empereur lui-même tremblait d'effroi à la pensée de ces onze jeunes gens disparus à épier ses filles, et jamais, au grand jamais, il n'oserait plus imposer à un prétendant de pareilles conditions. Il continua donc à acheter, tous les jours, douze paires de mules de satin blanc; mais de plus en plus il appréhendait de voir vieillir ses filles à la maison et s'éteindre sa race. Déjà il les voyait natter leurs cheveux blanchis, sans s'être jamais coiffées du voile pailleté d'or des mariées (1).

(1) En Roumanie, la jeune fille porte ses cheveux en nattes pendantes; la femme mariée les cache sous un voile, qui lui est posé, le lendemain des noces, par les matrones du village.

*
* *

Fêt-Frumos accomplissait très bien son office : les jeunes princesses étaient très contentes des fleurs qu'il leur cueillait, et le maître jardinier très satisfait de son travail. Quand il tendait les bouquets aux filles de l'empereur, il ne levait même pas les yeux sur elles; mais quand c'était le tour de la cadette, je ne sais pourquoi il devenait rouge comme un coquelicot, et son cœur battait à se rompre. La jeune fille le remarqua fort bien, mais elle se dit que ce garçon était modeste : c'est de timidité qu'il rougissait ainsi en l'approchant.

Et c'était hier, et c'était aujourd'hui, et ce serait demain et tous les autres jours la même histoire.

Lui, cependant, ne se montait pas la tête, sachant bien qu'il est telles roses qui ne sont point pour le nez d'un aide-jardinier. Mais comment résister à notre cœur, quand le cœur nous pousse!... Et il aurait bien voulu, lui aussi, être

de faction pendant une nuit, malgré tout ce qu'il savait des malheureux qui avaient veillé précédemment.

Certain jour, la cadette des princesses commit la faute de confier à ses sœurs que le petit jardinier devenait plus rouge qu'une pivoine, quand il se présentait devant elle, les fleurs en main. La bavarde eut surtout le tort d'ajouter qu'elle le trouvait aussi gentil qu'un petit-maître.

Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer une belle algarade de la sœur aînée, — un chapelet de reproches et de railleries. Comment pouvait-elle seulement prononcer si douces paroles à l'adresse d'un valet? N'était-ce pas le signe que son âme égarée tombait à la roture?

Quant au pauvre garçon, son cœur lui disait nettement d'aller droit à l'empereur et de lui demander à faire à son tour la sentinelle perdue; mais il se rendait si bien compte de l'humilité de son origine et de l'outrecuidance de ses prétentions, qu'il hésita beaucoup. Ce n'est pas précisément qu'il fût effrayé par la mystérieuse disparition de tant de jouvenceaux; mais

il craignait de perdre sa place. A trop sucer au meilleur fruit, on ne gagne que lèvres enflées, se disait-il; et, chassé du palais, où retrouverait-il jamais les filles de l'empereur? C'est qu'il avait beau se tenir sur la réserve, depuis qu'il leur offrait chaque matin des bouquets, leur jeunesse et leur beauté, et surtout le tendre regard de la cadette, l'avaient touché si profondément, qu'il n'aurait pu vivre sans effleurer chaque matin de ses rudes doigts leurs doigts menus, à la peau douce comme édredon. Le jour et la nuit, cette pensée, qu'il courait la chance ou d'être renvoyé pour toujours, ou — qui sait? — de devenir le fiancé de la jeune princesse, ne lui laissait ni trêve, ni repos. Et plus il y songeait, plus sa peine grandissait, au point que si ce tourment devait durer encore, il en mourrait bien sûr.

Or, une nuit qu'il s'était endormi, rongé d'amour et d'angoisse, soupirant de corps et d'âme après le bonheur désiré, la fée du val fleuri lui apparut de nouveau, la fée de l'arbre aux songes d'or, et elle lui dit :

— Tu iras à l'angle du jardin, vers le le-

vant; tu y trouveras deux plants de laurier, l'un rose, l'autre cerise. A côté, il y aura une bêche d'or, un arrosoir d'or et une serviette de soie. Déracine ces petits lauriers et replante-les dans de beaux vases; puis tu les soigneras comme la prunelle de tes yeux. Avec la bêche d'or tu les bêcheras, avec l'arrosoir d'or tu les arroseras, avec la serviette de soie tu les essuieras; et quand ils auront atteint hauteur d'homme, tout ce que tu souhaiteras, ils te l'accorderont.

Puis, comme un éclair, la fée disparut, avant même que l'aide-jardinier ait eu le temps de la remercier.

Tout ébaubi, encore soûl de sommeil, sans même se frotter les yeux, Fêt-Frumos courut à l'angle du jardin et demeura bouche-bée de joie en y trouvant ce que la fée lui avait promis. Alors il s'essuya les yeux et se tâta, croyant rêver encore. Mais non, il n'était point dupe d'un songe; les lauriers qu'il voyait étaient bien de vrais lauriers, l'un rose, l'autre cerise. Aussitôt il se mit à l'œuvre, et fit ce que la fée lui avait commandé.

Et de ce jour, il les garda d'un œil jaloux, bêchant avec sa bêche d'or, arrosant avec l'arrosoir d'or, essuyant doucement avec la serviette de soie; enfin il les soigna comme la prunelle de ses yeux, obéissant en tous points aux ordres de la fée. Et les lauriers poussaient comme par enchantement; en peu de temps, ils furent grands et forts à miracle — jamais on n'en avait vu de si beaux, — enfin ils atteignirent hauteur d'homme. Fêt-Frumos alors s'enhardit et s'adressa d'abord au laurier cerise, en répétant la formule que la fée lui avait enseignée :

Laurier, laurier, d'or te bêchai;
Laurier, laurier, d'or t'arrosai;
Laurier, laurier, de soie t'essuyai...
Accorde-moi le don précieux
De disparaître à tous les yeux,
Quand je le veux!

Il n'eut pas plûtot achevé, qu'il surgit au bout d'une branche un bourgeon merveilleux, qui, sous ses yeux, se mit à pousser si vite, si vite, qu'en moins de rien il en jaillit une fleur, une fleur si belle que nul n'aurait pu la voir sans la désirer. Il tendit la main pour la cueillir,

rompit la tige et la fourra dans sa chemise, contre son cœur, — toujours selon les instructions de la fée.

*
* *

Le soir, quand les princesses entrèrent dans leur chambre aux neuf portes neuf fois cadenassées, Fêt-Frumos se faufila à pas de loup derrière elles, les voyant bien sans être vu, puisqu'il avait le pouvoir de se rendre invisible. Et voici les secrets qu'il surprit.

Au lieu de se déshabiller et de se coucher tranquillement, elles se peignèrent et se vêtirent de robes splendides, comme pour se rendre à une fête. Il en demeura tout étonné et se décida à les suivre, curieux de savoir par où elles sortiraient, où elles iraient, ce qu'elles feraient.

— Êtes-vous prêtes? interrogea tout à coup l'aînée.

— Oui, répondirent les autres.

Alors elle frappa du pied le plancher, qui se fendit subitement en deux. Elles descendirent

par cette ouverture et s'en allèrent très loin, très loin, jusqu'à un grand jardin entouré d'un mur d'airain. Au moment d'entrer, l'aînée frappa de nouveau du pied, et les portes de bronze s'ouvrirent à deux battants.

Elles pénétrèrent dans ce jardin mystérieux, et le beau garçon à leur suite. Il les serrait même de si près, que maladroitement il marcha sur la traîne de la plus jeune. — qu'il ne lâchait pas d'une semelle, on le conçoit. La pauvrette se retourna vivement, mais ne vit personne. Alors, effrayée, elle appela ses compagnes :

— Mes sœurs, on m'a suivie ; j'ai peur !... Je ne me trompe pas ; bien sûr, quelqu'un a mis le pied sur ma robe !

Et toutes de regarder de droite et de gauche ; mais elles non plus n'aperçurent personne. L'aînée alors rassura la cadette :

— Ne sois pas si poltronne, petite sœur !..... Qui nous suivrait jusqu'ici ?..... Et comment cela se pourrait-il, puisque l'oiseau-mage lui-même ne saurait pénétrer dans ce jardin !..... Quelque ronce aura accroché ta robe, étourdie que tu es !

Sur ce la marche continua, et elles traversèrent

d'abord une forêt aux feuilles d'argent, puis une autre aux feuilles d'or, puis une autre encore aux feuilles de diamants et d'escarboucles, qui brillaient à vous aveugler. Enfin elles arrivèrent à un grand lac. Au milieu de ce lac dormait une petite île, et au milieu de cette île montait un palais comme jamais le jeune homme n'en avait vu. Qu'était le palais de l'empereur auprès de celui-ci, si rayonnant qu'on ne pouvait le fixer plus que le soleil à son midi, si magiquement construit qu'y monter faisait l'effet d'en descendre, et en descendre d'y monter!

Douze nacelles, avec autant de rameurs qui semblaient sortir d'un bain d'or, attendaient les princesses au rivage. Elles s'embarquèrent aussitôt, chacune dans sa nacelle, et partirent, voguant par rang d'âge, à la queue-leu-leu, comme les hérons quand ils migrent. Seul, le batelet de la jeune perdait sa distance et restait en arrière; et le rameur s'étonnait de le sentir deux fois plus lourd que de coutume, — car il ne voyait pas Fêt-Frumos qui y était monté, — et de toutes ses forces il tirait sur les avirons pour rejoindre ses compagnons, mais

en vain; il aborda fort en retard sur la rive opposée.

Du palais sortait une musique merveilleuse, que l'on ne pouvait entendre sans se mettre à danser bon gré mal gré. Rapides comme l'éclair, les jeunes filles se précipitairent à l'envi dans la salle de fête, et dès le pas de la porte, les voilà lancées à qui mieux mieux.

Mais avec qui dansaient-elles? Avec tous les jeunes gens, fils d'empereurs, de voiévodes ou de boyards, qui les avaient veillées. Voilà les cavaliers avec qui elles tournoyaient, balançaient, trépignaient; et c'étaient des rondes sans fin, comme on n'en danse nulle part. Elles s'en donnèrent tant et si bien, que leurs petites mules furent bientôt crevées.

L'aide-jardinier, qui, toujours invisible, les voyait toujours, allait de surprise en surprise. N'en croyant pas ses yeux, il contemplait ce palais étrange. La salle de danse était si longue, si large, si haute, qu'on distinguait à peine les murs. Elle était toute plaquée d'or, toute étoilée de pierres précieuses, qui scintillaient, rouges, bleues, vertes, jaunes, aux reflets de

torches sans nombre, dont les panaches de flammes s'agitaient à hauteur d'homme, en leurs massifs candélabres d'or. Et tout cela éblouissait, braisoyait, miroitait à vous aveugler, sur les parois d'or enrichies de lacis de saphir, de festons de perles, de feuillages d'émeraude, de guirlandes de rubis, d'arabesques de diamant.

Fêt-Frumos voulut s'asseoir dans un coin pour se rassasier à l'aise de toutes ces magnificences inconnues, qu'il n'aurait même jamais rêvées. Mais impossible! — lui aussi ne pouvait tenir en place et bondissait d'un bout de la salle à l'autre. Il avait beau résister, pas moyen d'échapper à l'entraînement de cette musique ensorcelée. Dès qu'elle jouait, il fallait sauter; il n'est pas jusqu'aux luminaires, aux tables, aux divans, qui ne fussent emportés dans le branle-bas général. Mais qui aurait pu imaginer pareille musique! C'étaient des harmonies inouïes : violons, cobzas, tympanons, chalumeaux, trompettes, cymbales et tambourins, tous les instruments trouvables et introuvables jouaient avec un ensemble à damer le pion aux

meilleurs *laoutars* de la terre. Et les chants éclataient, plus extraordinaires encore. Et c'étaient des danses effrénées, menées avec une verve étourdissante (1)!

Quant aux douze filles de l'empereur, elles s'en donnèrent ainsi jusqu'au petit jour; car soudain, à ce moment, la musique se tut. Alors surgit du sol une table chargée de toutes les délicatesses possibles et impossibles au monde.

(1) Ces danses populaires sont très nombreuses. Il y a d'abord la *hora* que nous avons expliquée page 75.

Puis la *batuta*, qui n'est rien moins qu'un cancan assez accentué, sur une mesure rapide à deux temps, et comportant des appels du pied, des flexions des genoux, des torsions de tout le corps, mais presque sur place.

Ensuite la *kindia*, ou danse du soir (en roumain *kindia* signifie crépuscule); elle rappelle beaucoup la farandole. De même le *briou*, ou danse de la ceinture, — avec cette différence que, pour la première, les danseurs enlacent leurs bras par-dessus l'épaule de chacun des voisins, tandis que, pour la seconde, ils forment la chaîne en se tenant par la ceinture.

Quant au *piparushul*, dont le nom très significatif veut dire poivre, c'est une sauterie échevelée, accompagnée de cris sauvages et de gestes licencieux; les hommes seuls y participent.

Il existe encore d'autres danses roumaines, telles que le *biru greu* (l'impôt lourd) et la *ratza* (le canard), qui imite les mouvements peu gracieux de ce palmipède.

Les couples y prirent tous place, et burent, et mangèrent, et s'éjouirent à cœur joie. Des nègres en livrées étonnantes, servaient les convives. Pour le coup, Fêt-Frumos avait pu s'asseoir aussi dans un coin, et l'eau lui venait à la bouche à voir ce festin.

Le repas fini, les princesses se disposèrent à rentrer comme elles étaient venues. Le pauvre garçon, toujours invisible, s'attacha à elles comme le diable au moine. Mais en traversant la forêt aux feuilles d'argent, il lui prit fantaisie de rompre une brindille en passant. Aussitôt un frémissement parcourut toute la ramure; les arbres se balancèrent de haut en bas, de long en large, comme courroucés et animés d'une colère vengeresse. Cependant aucune feuille ne tomba; aucune même ne remua sur sa tige, ainsi qu'il arrive, à la moindre brise, aux feuilles des autres arbres.

Les jeunes filles sursautèrent au grondement de cette tempête sans exemple. Qu'était-ce que cette rumeur parmi les arbres? Mais l'aînée les rassura :

— Que voulez-vous que ce soit? C'est le

petit oiseau qui a son nid dans le dôme de l'église, près de notre palais, qui nous aura suivies. Lui seul pourrait à la rigueur arriver jusqu'ici. Il aura voleté par les branches et en aura frôlé une de son aile...

Et aussi insoucieuses que devant, les douze princesses poursuivirent leur route. De nouveau le parquet s'entr'ouvrit et elles rentrèrent dans la chambre où leur père les tenait sous verroux.

*
* *

Le lendemain, lorsqu'il offrit leur bouquet aux jeunes filles, le garçon-jardinier glissa artificieusement la branchette cueillie au bois enchanté, parmi les fleurs de la cadette. Celle-ci s'étonna fort de la trouvaille et regarda le valet d'un œil de pitié, ne pouvant s'imaginer par quel détour cette brindille d'argent était venue dans son bouquet.

Le second soir, les choses se passèrent absolument comme la veille. Toujours invisible,

l'amoureux suivit les princesses. Seulement, au retour, il cassa cette fois une ramille de la forêt d'or, et la dissimula, le matin, dans le bouquet de la plus jeune.

Ce fut pour la fillette un nouveau sujet d'étonnement. A la vue de ce feuillage d'or parmi les fleurs accoutumées, elle se sentit le cœur comme brûlé au fer rouge. Intriguée par ce mystère, elle épia l'occasion de le pénétrer. Dans l'après-midi, elle voulut sortir, et sous prétexte d'aller prendre l'air, elle descendit au jardin et rencontra Fêt-Frumos.

Elle l'arrêta et lui demanda innocemment :

— Où prends-tu donc les jolies branchettes d'or et d'argent que tu caches dans mes fleurs?

Votre Altesse le sait aussi bien que moi...

— Alors tu nous as suivies? Tu sais où nous allons la nuit?

— Je vous baise les mains, princesse, c'est peut-être vrai...

— Et comment as-tu pu nous suivre sans que... sans qu'aucune de mes sœurs ne t'ait vu?

Et par ces mots, elle semblait se mettre de connivence avec lui.

— A la dérobée, fit-il d'un air malicieux.

— Tiens, voici ma bourse, dit la jeune fille; mais chut! pas un mot de nos escapades nocturnes!

— Mon silence n'est pas à vendre, princesse!

— Ah! c'est ainsi? Eh bien, si j'apprends que tu aies bavardé, je te ferai couper la tête!

Mais ces dures paroles, c'est des lèvres et non du cœur qu'elle les prononça, car il lui semblait que ce valet devenait de jour en jour plus gracieux.

La troisième nuit, il les accompagna encore, toujours inaperçu. Cette fois, ce fut une ramille de la forêt d'escarboucles et de diamants qu'il rompit. Et de nouveau, la forêt de gronder sourdement, les princesses de s'épeurer, et l'aînée de rassurer les cadettes. Mais à l'ouïe de la rumeur, je ne sais pourquoi une secrète joie envahit l'âme de la plus jeune.

Le jour suivant, quand elle découvrit dans son bouquet la branche de diamants, elle jeta au valet, à la dérobée, un long, long regard, et elle le trouva vraiment si courtois, qu'elle ne sut pas voir en quoi il pourrait bien différer des fils d'empereurs et de voiévodes.

Le jeune homme, lui aussi, s'enhardit cette fois et coula à la princesse les plus beaux yeux doux du monde. Et sous ce regard, elle se troubla très fort; mais il fit semblant de ne pas comprendre et s'en retourna à son ouvrage. Au même instant, les grandes sœurs qui l'avaient surprise causant au petit jardinier, survinrent, se moquèrent d'elle et feignirent de la mépriser.

Toute confuse, la pauvrette ne souffla mot, cachant son dépit.

Mais elle ne revenait toujours pas de son étonnement, et il y avait de quoi. Comment ce valet avait-il pu les suivre au palais enchanté? A force d'y songer, elle en vint à croire qu'il ne pouvait être un homme comme les autres, puisqu'il avait découvert des choses que les sorciers eux-mêmes ignorent. Et puis, pour tout dire, son air fier, son visage avenant, ses traits réguliers démontraient à l'évidence qu'il n'était pas un simple pousse-râteau. Ajoutez que toute sa personne possédait le charme du « viens-à-moi ».

Quand les douze princesses furent rentrées

dans leur chambre, la sœur cadette leur apprit de quoi il retournait : l'aide-jardinier savait tout ce qu'elles faisaient la nuit. Alors elles se concertèrent et décidèrent sans longs débats de le perdre, cœur et tête, comme les onze autres jeunes gens; et aussitôt elles avisèrent aux moyens à prendre. Mais Fêt-Frumos s'était faufilé en cachette dans la chambre et assista ainsi au complot. C'est comme si le malin (1) lui eût soufflé à l'oreille qu'elles allaient tramer quelque chose à ses dépens.

Sachant donc ce qui lui pendait au nez, il courut vers les lauriers enchantés et demanda cette fois conseil au laurier rose :

Laurier, laurier, d'or te bêchai;
Laurier, laurier, d'or t'arrosai;
Laurier, laurier, de soie t'essuyai...
Donne-moi l'esprit et le cœur
Et les biens d'un fils d'empereur!

Comme à l'appel précédent, il naquit un bou-

(1) Littéralement « comme si le hérisson... » Hérisson (*ariciu*) désigne ici Satan, cet animal étant considéré, en Roumanie, comme une incarnation du diable. C'est un euphémisme superstitieux, comme en français, le malin, l'impur. Voir la préface de *Stan l'Échaudé*.

ton, d'où s'épanouit une fleur splendide. Fêt-Frumos ne l'eut pas plutôt cueillie et cachée dans son sein, que sa peau brûlée par le soleil devint blanche et fine comme celle d'un petit enfant. Et il sentit manifestement qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire dans sa cervelle, mais sans comprendre pourquoi ni comment : le fait est que jamais jusqu'alors il n'avait raisonné si bien. Son esprit s'était aiguisé, et du même coup il se vit vêtu comme un fils d'empereur ou de voiévode.

Ainsi transformé, il alla vers l'empereur et sollicita à son tour la faveur de veiller les douze princesses pendant une nuit. L'empereur eut pitié de sa jeunesse et lui conseilla très franchement de n'en rien faire, puisque, selon toute apparence, il n'en reviendrait pas plus que les autres. Mais impossible de le décourager. Fêt-Frumos insista avec tant d'à-propos, que le souverain lui octroya la permission demandée, ne se doutant pas qu'il avait affaire au valet de son jardinier, tant ce petit rustaud faisait bonne figure. Et quand l'empereur le présenta à ses filles, elles-mêmes s'y trompèrent. Seule

la cadette, au cœur féru de lui, le reconnut et se prit à défaillir d'amour. Quant à Fêt-Frumos, il savait tout ce qui allait advenir.

*
* *

La nuit venue, les douze filles de l'empereur partirent donc pour la danse, avec le nouveau prétendant. Or la première condition de réussite pour lui, c'était de ne pas tomber en chemin ; aussi prit-il bien soin de ne pas trébucher, — il s'en gara comme du chaudron à *mamaliga* (1). Ils arrivèrent sans accroc au palais enchanté. On dansa jusqu'à l'aube, puis on se mit à table, comme par le passé. A lui aussi, on lui présenta la coupe magique, où ses prédécesseurs avaient bu le philtre qui leur avait ôté le sens et le jugement.

Alors Fêt-Frumos, qui était prévenu, tourna vers sa bien-aimée des yeux pleins de larmes,

(1) Bouillie de farine de maïs, qui constitue la base de la nourriture des paysans. Cette expression proverbiale équivaut à « se garder de quelque chose comme de mettre la main au feu ».

mais tout brillants de l'amour qui le consumait, et d'une voix tendre il lui demanda grâce :

— Veux-tu que je succombe, moi aussi, et pour l'amour de toi? Est-ce donc un cœur de glace que le tien?

— Non, mon cœur n'est plus de glace; au feu du tien il a fondu!... Ne bois pas, je t'en conjure; je préfère être jardinière avec toi, qu'impératrice sans toi! »

A ces mots, Fêt-Frumos, éperdu de joie, jeta le breuvage par-dessus son épaule; et s'agenouillant devant elle :

— Ne craignez rien, princesse, car vous ne serez jamais, jamais jardinière!

Aussitôt ces paroles prononcées, le charme fut rompu. Le palais ensorcelé s'évanouit, comme s'il n'avait jamais existé; ils se retrouvèrent tous dans le palais même de l'empereur, les douze princesses, Fêt-Frumos et les autres prétendants.

Et quand l'empereur les vit encore en chair et en os, il resta muet de stupeur, les deux mains plongées dans sa longue barbe. Mais l'aide-jardinier lui découvrit bientôt le fin mot

de l'histoire. Après quoi l'empereur lui donna la plus jeune et la plus jolie de ses filles, à lui qui était devenu le plus charmant et le plus gracieux des princes; puis les autres princesses se présentèrent une à une, chacune avec le galant de son choix, tous fils d'empereurs, de voiévodes et de grands boyards. L'empereur consentit à ces mariages et monta une maison à chaque couple.

Il y eut grande fête jusqu'à cent lieues à la ronde, et si grande liesse, que mille bouches au lieu de la mienne seule ne suffiraient pas à le raconter.

Mais, avant de se marier, la jeune fiancée demanda à son fiancé de lui révéler par quels moyens il pénétrait ainsi le secret des choses, et dans quel lieu il avait pratiqué les enchantements dont elles avaient toutes subi l'effet. Il commit l'imprudence de complaire à ce désir. La princesse alors, pour ne point avoir un mari supérieur à elle, mais bien un époux faillible et faible comme tous les autres hommes, s'empressa de couper les lauriers merveilleux et de les jeter au feu.

Là-dessus seulement ils se marièrent, et ils furent heureux toute leur vie, — heureux, comme on peut l'être dans ce monde incertain, — jusqu'à ce qu'ils s'éteignirent tous deux à l'extrême vieillesse.

IV

STAN L'ÉCHAUDÉ

Traduit en partie d'après une version manuscrite, en partie d'après celle qu'a recueillie Creanga, dans ses *Povestes* (Jassy, 1890), p. 139.

PRÉFACE

Ce conte roumain offrira aux lecteurs un exemple curieux de l'évolution des mythes : le type du conte fabuleux en voie de se transformer en conte burlesque, de tomber du pays bleu dans le comique de la vie, du mode fantastique au mode réel. Cela est si vrai qu'il suffirait d'élaguer de *Stan l'Échaudé* encore quelques éléments où le merveilleux a persisté malgré tout, pour en faire une page du *Décaméron* ou des *Contes de la reine de Navarre*. Et tel qu'il est, il nous ramène en sa rustique drôlerie à la source vive d'où ont jailli les nouvelles et les fabliaux du moyen âge, aux friches vierges où les poètes florilèges ont cueilli les premières semences de la nouvelle et du roman arrivés de nos jours à si triomphante fortune.

Sans nous attacher — les pièces nous manquant d'ailleurs pour cela — à établir la généalogie histo-

rique de ce conte, comme Benfey l'a fait pour la plupart de nos fables et M. Gaston Pâris plus récemment pour le *Petit-Poucet* et *Candide*, nous voudrions cependant signaler les traits d'origine mythique qu'il renferme et par lesquels il se documente issu de la grande tradition indo-germanique.

Disons d'abord que l'histoire d'un homme qui contracte un pacte avec le diable ou lui vend son âme, remonte à une très haute antiquité et figure dans une foule de légendes et de contes. C'est à cette vieille tradition qu'a été puisée aussi la première idée de Faust et de Méphistophélès; mais il va sans dire que ce drame métaphysique d'un démon qui promet tout, associé à un Prométhée qui aspire à tout, n'a pas été créé d'une seule pièce; sorti du folklore d'où il a émergé sous la forme de jeu de marionnettes puis de mystère, il a fallu des siècles et la collaboration des plus rares génies, — de Marlow à Gœthe, l'un complétant le concept de l'autre, — pour en faire peu à peu le *Faust* que nous connaissons et qui n'est, dans l'histoire des œuvres poétiques que le suprême épanouissement d'une idée d'abord très fruste et très rudimentaire. Toujours vivace dans les traditions orales de plusieurs peuples, nous la retrouvons, obscure et inconsciente encore, jusque dans les contes populaires, notamment dans le nôtre.

Mais si humble qu'y soit la part du démon, nous devons pour expliquer le rôle qu'il joue, esquisser en

quelques traits l'*histoire du diable* (1), aussi curieuse, comme on sait, et plus compliquée encore que celle de Dieu.

Notons d'abord qu'il y a diable et diable, comme il y a fagot et fagot : d'une part, le Satan judéo-chrétien, l'ennemi juré de Dieu, sorte d'incarnation suprême du mal, perfectionné à plaisir par les théologiens; d'autre part, le diable des bonnes gens, personnage purement mythique dont nous prenons si souvent le nom en vain et qui est pour les trois quarts d'origine païenne; enfin il y a encore le diable des capucins (qui est le même, chose curieuse, que celui des mangeurs de prêtres), bâtard hybride des deux précédents, sorte de farceur sinistre aussi effrayant pour les bonnes femmes que le diable ecclésiastique, et aussi souvent dupe, même des bonnes femmes, que le diable populaire (2).

De ces trois catégories, c'est la deuxième surtout qui relève du folklore. Mais il est impossible de s'y arrêter sans faire quelque incursion dans les deux autres, car la démonologie populaire est le produit superstitieux d'une telle idiosyncrasie d'influences et

(1) Voir G. Rosskoff. *Histoire du diable*, 1869 (2 vol. en allemand).

(2) Voir Rabelais, Livre IV, chap. 46, 47. *Comment le petit diable fut trompé par un laboureur de Papefiguière* et *Comment le diable fut trompé par une vieille de Papefiguière*. Ces deux récits sont évidemment d'origine populaire, puisque les frères Grimm (voir le conte 189) et Mühlenhoff en ont recueilli diverses versions en Allemagne.

d'idées, qu'il n'est pas de diable qui ne soit pétri aussi, si païen fût-il, de traits empruntés aux démons canoniques.

Qu'on nous permette de prendre pour point de départ de cette notice une observation de Max Müller : « Les nations aryennes, dit l'éminent mythologue, ne connaissaient pas le diable proprement dit. Pluton, quoique d'un caractère sombre, était un personnage fort respectable, et Loki, l'Héphœstos germanique, n'était pas non plus un ennemi irréconciliable. Hêl, la Proserpine de l'Edda, a vu de meilleurs jours avant de désigner l'enfer ». Il en est de même pour la Mort, cette apparition squelettique, si souvent associée au diable dans les croyances populaires. Ne figure-t-elle pas à côté de lui, avec la faux fatale, non seulement dans la *Danse des morts,* mais jusque sur les fresques murales des églises roumaines? Eh bien! dans l'antiquité, la Mort aussi, représentée plutôt sous l'image d'un génie endormi, la torche renversée, n'avait rien de macabre ni de mystique. C'est grâce à l'Église, que les ironies du destin ont pris ce caractère diabolique.

La notion d'un ennemi premier-né de Dieu et des hommes, d'un ange déchu à qui le Ciel dans sa sagesse aurait permis, pour un temps, d'exercer sa puissance sur l'univers, était aussi étrangère au paganisme de nos ancêtres que son nom l'est à leur langue. C'est à l'Orient chaldéo-hébraïque que le christianisme a emprunté cette conception aussi abstraite que celle

du Dieu monothéiste lui-même, et si elle a jeté de profondes racines dans les esprits, si elle a envahi et transformé d'anciennes superstitions, ce n'est pas sans peine; il a fallu toute l'autorité de l'Église pour l'imposer à tant de peuples divers, tous foncièrement polythéistes et panthéistes et partant fort peu disposés à la recevoir. C'est sans doute là la raison pour laquelle le diable n'a pas été pris fort au sérieux, et la meilleure preuve qu'il en est ainsi, c'est la bonne humeur avec laquelle il est traité dans le folklore. Ce n'est pas avec le Satan officiel qu'on eût pris de pareilles libertés; vis-à-vis de celui-là, on fut plus réservé et les croyants du moins le redoutaient tant, qu'ils n'osaient pas même prononcer son nom, crainte de l'évoquer; témoins les euphémismes employés encore aujourd'hui pour le désigner : *dianstre, diacro, l'autre, le malin, l'ancien, la mauvaise bête, l'oiseau* (de malheur), *le bouc, le hérisson,* etc.

Étranger au génie aryen, en général, le diable est cependant une de ses inventions, grâce aux Perses qui, un jour, seuls parmi les tribus indo-germaniques, se sont avisés de transposer au moral (1) sous la forme

(1) Le souvenir de la lutte originelle entre la lumière et les ténèbres s'est conservé partout dans le folklore et dans le langage, sous la forme de l'antithèse du blanc et du noir, l'un attribué aux dieux de lumière, l'autre aux dieux de l'ombre. On se souvient que dans les sacrifices gréco-romains, les victimes étaient blanches pour les divinités célestes, noires pour les divinités infernales, ce qui a aussi été reporté sur le diable, auquel on immolait au moyen

métaphysique d'un conflit entre le principe du bien et le principe du mal, la lutte sans issue du jour et de la nuit, de la lumière et des ténèbres, qui remplit toute la mythologie indo-européenne. Chez eux s'est développé et fixé ce dualisme philosophique d'Ormuz et d'Arihman qui, hostiles à jamais et égaux en puissance, se partagent, selon le Zend-Avesta, le monde des choses et des âmes. Et c'est à eux que les Hébreux l'ont emprunté d'abord (1), non sans toutefois l'accommoder à leurs idées monothéistes. Et voilà pourquoi, voulant bien d'une part reconnaître en Satan un rival de Jéhovah, ils en ont fait d'autre part un fils révolté du Dieu unique qui, selon leur philosophie, est l'auteur de tout bien et de tout mal, puisque nous le voyons par la *Bible,* ici endurcir le cœur de Pharaon, là permettre l'esprit de mensonge parmi les prophètes d'Achab. La légende même du paradis terrestre, dont M. Michel Bréal (2) a étudié la généalogie avec tant de compétence, est d'un caractère fabuleux très marqué, avec le serpent qui parle et l'arbre de vie cosmique. Bien que déjà moralisée dans le récit de la *Genèse,* elle ne laisse en rien prévoir encore à quelle démonologie développée

âge un bouc noir. Chez les Slaves *Tschernibog,* le dieu noir, est l'ennemi de *Bjelbog,* le dieu blanc. Nous disons encore : c'est une vengeance noire, c'est ma bête noire.

(1) Cox, *Aryen Mythology* (vol. II, chap. 10).

(2) Michel Bréal, *Mélanges de Mythologie et de Linguistique,* p. 113 et suivantes.

elle donnera lieu. Ce n'est que plus tard, en effet, après la captivité de Babylone, que le dualisme rigoureux des Parsis l'emporta aussi chez les Juifs; alors surgirent catégoriquement opposées deux hiérarchies, l'une céleste, avec Dieu pour chef, l'autre infernale, avec le diable à sa tête.

Survint le christianisme qui, loin d'abolir la loi, l'accomplit en la répandant. Mais les apôtres et les missionnaires de la nouvelle foi trouvèrent, parmi les gentils, des croyances et des superstitions si bien ancrées dans les cerveaux, qu'ils ne purent songer à les détruire du jour au lendemain. La notion du diable, qu'ils propagèrent avec autant de zèle que celle de Dieu, fut, il est vrai, adoptée, mais se déforma aussitôt, dans ce milieu païen incapable de la concevoir. Les nouveaux convertis virent dans le prince du mal une divinité néfaste, rien de plus. Satan et ses suppôts furent assimilés dans leur esprit aux puissances funestes personnifiées, dans la tradition antique, par des monstres et des géants. Mais, non seulement ils attribuèrent aux divinités malfaisantes et ténébreuses d'autrefois ce qu'on leur rapportait du diable, ils en dotèrent même les dieux de lumière, sur la foi des Pères de l'Église qui leur avaient enseigné que les soi-disants faux dieux n'étaient qu'autant de démons déguisés. Il faut dire que ce procédé de polémiser était vieux, puisqu'on le trouve déjà dans l'*Ancien Testament*, où Belzébuth, le dieu phénicien, passe

d'abord pour un faux dieu, puis pour le diable en personne.

Impuissante à extirper des âmes d'antiques croyances invétérées, l'Église trouva du reste avantage à ne pas les déclarer nulles et non avenues, parce qu'en leur laissant un nimbe de mystère et de terreur, même en les représentant comme pécheresses, elle maintenait parmi les gentils une certaine atmosphère de crédulité, éminemment propice à la propagande religieuse. Les prédicateurs chrétiens sentirent fort bien que leur propre thaumaturgie trouverait plus de crédit, si celle des païens n'était pas sapée. L'antique foi au surnaturel ne devait pas être détruite, mais tournée vers un autre objet. Aussi, loin de traiter les miracles païens de chimères, eurent-ils soin de les taxer d'impostures diaboliques.

Les dieux d'autrefois furent donc transformés en démons; alors l'Église leur donna pour chef le Satan sémitique, l'archange déchu, que les théologiens prirent soin de douer, à l'égal de Dieu avec lequel il lutte, et de la toute ubiquité et de la toute science. Ce développement particulier de la démonologie chrétienne, pendant les premiers siècles de notre ère, fut encore favorisé par la situation même du christianisme dans le monde gréco-romain en pleine décadence. Aux yeux des élus, en effet, qui combattaient contre les païens, l'image de Satan devait paraître d'autant plus menaçante à l'horizon ecclésiastique,

que les fidèles luttaient en petit nombre contre une immense majorité (1).

Avec la conversion des tribus barbares sur les confins de l'empire romain, « chrestiennés » à coups d'épée, à preuve les massacres de Charlemagne, le diable canonique ne gagna pas beaucoup de terrain, car ces tribus — celtes, germaniques ou slaves — dont nul rhéteur et nul sophiste n'avait délié les intelligences naïves et frustes, eurent encore plus de peine que les peuples méditerranéens à concevoir un esprit malin démolisseur de l'œuvre de Dieu. Le clergé eut beau répandre les doctrines terribles d'Augustin et de Fulgence, ce fut sans succès; il rencontra partout la résistance passive d'hommes dont la religion était à la fois trop peu formaliste pour les accepter et trop panthéiste pour ne pas les absorber. Réfractaires à une abstraction pareille à celle du diable iranien dogmatisé par le *Talmud* et quintessencié par les conciles, ils se contentèrent, comme les gens du peuple dans le monde gréco-romain, de diaboliser quelques-unes de leurs divinités traditionnelles, en leur prêtant toutes sortes de fraudes, de ruses et de sortilèges. De là, chez les nations européennes — de la mer Noire à l'Océan et de la Baltique à la Méditerranée, — les formes diverses sous lesquelles le diable apparaît : tantôt c'est un géant servi par une foule de nains;

(1) Aussi est-ce alors que se développa la croyance à l'Antechrist, qui occupe tant de place dans l'Apocalypse.

tantôt c'est un ogre ou un dragon effroyable; parfois c'est une sorte de Protée qui se fera, comme c'est le cas dans notre conte, tour à tour grand ou petit, homme ou bête; ici il fera songer, avec ses cornes, ses pieds de bouc, sa longue queue, au Pan des anciens; là boiteux (1), noir des fumées de son antre ou de l'enfer, il rappellera les grands forgerons légendaires, Héphœstos et Loki; à moins que, prompt comme la tempête, il ne suggère l'idée du chasseur sauvage chevauchant l'ouragan à travers la forêt mythique; aussi divers de forme que d'origine, il laissera derrière lui, selon les cas, des traces de feu, une odeur de soufre, les empreintes d'un pied fourchu ou d'un sabot de cheval. Par la métamorphose de divinités féminines en diables, il se forma même des diablesses, ce qui est absolument étranger à la tradition judéo-chrétienne, qui ne connaît, en fait de démons, que des mâles; ainsi naquirent la femme du diable, sa grand'mère, Frau Holle, nombre de sorcières et de «babe» sataniques; bref, chaque peuple s'est façonné le diable et son état-major à l'image de sa propre mythologie. Mais toute cette génération d'êtres diaboliques n'a pas empêché le Satan des théologiens de se conquérir une influence à part sur les esprits. Il sera donc important,

(1) Le Diable boiteux, rendu célèbre en France par Lesage et en Allemagne par le Méphistophélès de Gœthe, figure dans les contes populaires de plusieurs nations; apparenté aux sorcières, il entre et sort comme elles par les cheminées des maisons.

dans l'étude du folklore, de bien démêler à quelle sorte de diable l'on a affaire dans chaque cas donné.

Chez la plupart des tribus indo-germaniques, le peuple parle tour à tour du diable au singulier et des diables au pluriel. C'est aussi le cas chez les Roumains. Le premier, bien qu'il soit représenté, le plus souvent, aux portes mêmes des *bissériques*, sous la torme ou d'un dragon ou du Pan aux pieds de bouc issu de la tradition antique, est, à n'en pas douter, le Satan judéo-chrétien. Quant aux diables qui sont légion, ils proviennent évidemment du paganisme et ne sont, en définitive, que d'anciens dieux quelque peu frottés de satanisme hébraïque.

C'est à ces génies diabolisés que nous avons affaire avant tout dans les contes populaires; le rôle qu'ils y jouent en témoigne assez et il suffit de gratter un peu l'enveloppe satanesque pour découvrir, sous le masque d'emprunt, un dieu solaire ou une déesse de la végétation, un génie du vent ou de la nuit, bref, telle ou telle divinité d'autrefois. C'est notamment le cas dans le conte roumain que nous allons analyser.

Kirica (1) est évidemment un frère de *Roman le Merveilleux* et de *Pacala,* le magicien espiègle du folklore roumain. Comme eux, il est un peu sorcier et met volontiers ses talents, pour un temps déterminé,

(1) Peut-être un diminutif et une parodie du mot *kyros*, seigneur, prononcé à la grecque.

au service d'un maître; il diffère d'eux cependant sur ce point qu'étant un suppôt de l'enfer, il n'épousera pas, pour prix de ses peines, une princesse Aurore; il se distingue aussi du Méphistophélès satanique en ce qu'il ne réclame pas de son associé la cession de son âme et le reniement de sa foi. A ce trait déjà, on peut reconnaître qu'il s'agit d'un génie domestique mué en diable; car s'abstenir de tout pacte impie est précisément le propre de ces diables-là. Bien que déchu, Kirica n'est qu'un ancien dieu crépusculaire, aussi moissonnera-t-il en une nuit le champ des étoiles, sans y laisser traîner une seule glane. Compagnon du soleil qui s'endort au soir à l'horizon, il le retrouvera, au réveil, au bout du même champ céleste.

Dans d'autres versions du même mythe, le diable partage le gain acquis avec son associé; ici il le lui abandonne tout entier; quoi qu'il en soit, il l'enrichit comme un nain serviable, comme un Elfe moissonneur qu'il est. Il se pourrait aussi que le maître et le valet ne fissent qu'un; le premier qui sommeille la nuit, serait le soleil du soir; le second qui opère la récolte mythique, le soleil du matin.

Quoi qu'il en soit, *Stan* n'est autre qu'un Fêt-Frumos, un prince Charmant enchanté, qui n'accomplit pas sa métamorphose complète de valet infime en empereur (1), mais qui tient encore des héros solaires, par

(1) Voir la préface du *Roman le Merveilleux*.

sa destinée qui le conduit de la pauvreté à la richesse, de la servitude à l'indépendance.

Un trait fort ancien chez Stan, c'est qu'il abandonne une part de son repas au premier passant venu. Grâce aux fêtes et aux pratiques religieuses auxquelles ils étaient étroitement unis, certains sacrifices aux anciens dieux ont subsisté très longtemps parmi le peuple, bien que la signification s'en soit perdue ou ait été modifiée avec le temps. C'est ainsi que, dans plusieurs provinces d'Allemagne, on dresse une gerbe d'épis sur le champ après la récolte, réminiscence obscure du sacrifice d'actions de grâce à Wuotan pour la moisson. En Roumanie, l'habitude de la *pomana*, qui consiste à déposer des gâteaux sacrés sur les tombes, est certainement un souvenir du culte ancien aux mânes. Avec le temps, ce rite adopté par l'Église orthodoxe, s'est transformé, et le tribut voué au repos des âmes peut être donné aux pauvres, de sorte que faire une *pomana* est devenu synonyme de faire une aumône. C'est à ce titre-là — à preuve la bénédiction qu'il en espère — que le personnage de notre conte laisse sur place les restes de son déjeuner.

Pour la *femme de Stan,* bien que fort dépourvue de signes fabuleux caractéristiques — à part la côte de diable qu'elle a de trop — c'est une Aurore. On le devine encore à ce trait indéniable qu'elle est la *troisième fiancée*, c'est-à-dire, — moins l'indication de la parenté, — la troisième sœur de la trinité mythique

bien connue. J'ajoute qu'elle accomplit même, à l'éga de ses pareilles, l'inévitable voyage du palais du jour au palais de la nuit. Mais, tandis qu'il est tout à fait merveilleux dans d'autres contes, il est ici tellement dépouillé de l'élément fantastique, qu'il n'est presque plus reconnaissable dans la toute banale visite que la femme de Stan va faire chez son père.

Si maintenant Kirica est convoqué par *Skaraoski* (1), avec les autres diabloteaux ses frères, à rendre compte du mal qu'il aura perpétré pendant la journée, c'est là encore un trait assez fréquent dans la tradition indo-européenne. En Grèce, cette assemblée devant le juge infernal a lieu le soir, le plus souvent sous un figuier, à moins que ce ne soit au palais même du diable. C'est un innocent pandémonium, qui n'a rien de commun avec les sabbats du moyen âge et fait plutôt songer à quelque parodie ou du conseil des Olympiens ou des comparutions des défunts devant Pluton.

Quant à la côte du diable que Kirica veut extirper à la femme de Stan pour en faire une épouse parfaite, elle doit être d'origine mythologique. Saint Grégoire a prêché « que la femme cache en elle-même le venin du serpent et la malignité de Satan », ce qui est assurément bien plus qu'une simple côte de diable. Quoi

(1) C'est à M. le professeur Hasdeu, l'éminent lexicographe roumain, le Littré de son pays, que je dois l'explication de ce mot, épithète de Judas Iscariote en slave liturgique et servant parfois chez le peuple à désigner Satan. La forme a été naturellement slavisée et d'Ischariot on a fait Skaraoski.

qu'il en soit, je ne saurais dire à quelle stratification idéologique cet osselet fossile remonte. Je ne pense pas qu'il faille le rattacher à la fameuse côte d'Adam, dont Jéhovah a formé Ève. Il se pourrait que nous fussions là en face d'un mythe étymologique, à supposer que d'une façon quelconque le terme médiéval de *membrum diabolis* y ait donné lieu.

Reste le dernier épisode qui trahit bien de quelle essence mythique sont tous les personnages de notre conte. Si Kirica finit par enlever, sous prétexte d'en repaver l'enfer, la vieille *baba* ténébreuse, il ne peut être, en effet, qu'un ancien dieu solaire, médiateur d'hymen auroral; car il est impossible de ne pas envisager cette mégère entremetteuse « qu'on transporte dans un sac », comme une proche parente de la femme ou de la grand'mère du diable, si souvent assimilée, dans le folklore, à la nuit ou à la nuée orageuse. De là, sans recourir à d'autres preuves d'identité, la locution proverbiale employée chez plusieurs peuples : « c'est le diable qui bat sa femme (ou sa grand'mère) », ou « on enterre les sorcières au bout du monde », pour marquer qu'un nuage crève sous les coups du soleil.

Si par cette petite étude je n'ai pas réussi à établir la filière ancestrale de *Stan l'Échaudé*, j'espère au moins avoir montré que ce conte renferme assez d'éléments fabuleux pour remonter à une très haute antiquité.

CONTE

Il était une fois un homme entre deux âges, qu'on appelait Stan (1). N'ayant jamais connu ni père ni mère, il avait vécu dès son enfance au milieu d'étrangers, sans le moindre parent qui lui vînt en aide.

Après avoir longtemps couru le monde, gagnant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, il était devenu, dans un grand et beau village, le fermier d'un boyard, et ayant servi avec fidélité jusqu'à l'âge de trente ans environ, il avait épargné sou par sou quelque argent. Alors il s'acheta un chariot avec une paire de bouvillons, une petite vache laitière et une douzaine d'agnelets.

(1) Diminutif de *Stefan*, Étienne.

Il ne tarda pas non plus à se bâtir une maisonnette pour ses vieux jours, — car depuis quelque temps déjà il avait quitté son maître et travaillait pour son propre compte.

Et cela allait bien, on peut le dire, attendu qu'il était laborieux en diable. Toutefois il lui pesait d'être toujours seul, seulet, n'ayant qui laisser à la maison pour soigner le petit bétail et le ménage. Mais que faire, on ne peut pas tout avoir; et puis, qui sait, peut-être plus tard Dieu lui en donnerait-il davantage.

Quoi qu'il en soit, les jours de fête surtout, n'ayant rien à faire, l'ennui le prenait plus que jamais; aussi lui vint-il à l'esprit de se marier. Mais, en y songeant, il se rappelait toutes les misères qu'avaient endurées et celui-ci et celui-là de par leur femme, et alors l'envie lui en passait. De cette sorte, il renvoyait son projet tantôt de l'automne à l'été, tantôt du printemps à l'hiver, et de saison en saison le temps s'écoulait et Stan restait toujours célibataire. Mais vous savez ce qu'on dit : jusqu'à vingt ans, l'homme se marie; de vingt à vingt-cinq, ce sont les autres; de vingt-cinq à trente, c'est

une *baba* (1); et au-dessus de trente, c'est le diable qui s'en mêle.

Or, c'est justement ce qui arriva à notre homme, et voici comment.

Un jour qu'il s'était levé de bon matin et qu'il avait serré du fromage et de la *mamaliga* (2) dans sa besace, il mit le joug aux bœufs et partit, à la grâce de Dieu, pour la forêt, d'où il voulait ramener un chariot de bois. Après qu'il l'eut bien chargé, il mangea un morceau, et, une fois rassasié, laissa sur place les reliefs de son repas, une boule de *mamaliga* au fromage, en se disant que peut-être quelque affamé, passant par là, la trouverait et en remercierait le Ciel.

Il s'était à peine remis en route pour la maison, qu'un orage épouvantable se leva, comme si la colère de Dieu éclatait.

On était précisément dans la canicule du dia-

(1) Au pluriel *babe*. Nom qu'on donne, à la campagne, aux vieilles femmes, qui jouent volontiers, en Roumanie comme ailleurs, le rôle d'entremetteuses matrimoniales.

(2) La boule (*botz*) de *mamaliga*, dont il sera question plus loin, est pétrie de fromage et de cette bouillie de maïs qui forme la base de la nourriture du paysan.

ble, et c'était le jour même de Skaraoski, où l'empereur des diables avait donné l'ordre à tous les diablotins, ses sujets, de regarder de tous leurs yeux où ils pourraient bien fourrer leur petite queue entre les hommes (1). Aussi tous les méfaits qu'ils perpétrèrent, ce jour-là, nul ne saurait les dire! L'un pourtant de ces diablotins s'était piètrement acquitté de sa tâche; il rôdait par la forêt, n'osant se représenter devant son maître. Comme il errait tout penaud à l'aventure, il tomba sur la piste de notre gars, et, mourant de faim, il avala d'une bouchée les restes de son déjeuner. Puis, n'ayant plus que faire, il retourna chez son maître, l'oreille basse et la queue entre les jambes, et attendit que son tour vînt de rendre compte des prouesses accomplies depuis le matin.

— Eh bien, ça a-t-il bien marché pour toi

(1) C'est-à-dire mettre la brouille entre les hommes, populaire. Ceux qui *tirent le diable par la queue* savent ce que c'est qu'avoir affaire avec ce néfaste appendice. En Hongrie, un dragon de malheur poursuit les hommes, et quand on a du guignon, on dit : « Sur toutes mes chances le diable met sa queue ». L'*Apocalypse* (Chap. XI, 4) parle d'un diable qui, d'un seul coup de queue, balaie du ciel le tiers des étoiles.

aussi, mon garçon? interrogea Skaraoski.

— Ma foi, Monseigneur, pardonnez-moi, il n'est venu qu'un seul chrétien, aujourd'hui, dans la forêt où j'ai fait ma battue, et je n'ai vu que les traces de ses pas. Bien heureux encore d'avoir trouvé sur sa piste une boule de *mamaliga* pour assouvir ma faim!

— Tout diable que tu es, tu n'es guère malin! Ne sais-tu pas ce que l'homme a dit, en abandonnant sa boule de *mamaliga?*

— Mon Dieu, non, je l'ignore, Monseigneur.

— Ah! tu l'ignores; c'est donc moi qui te l'apprendrai. Eh bien, voici ce qu'il a dit, l'homme : Que celui qui mangera ce reste en remercie le Ciel!... Est-ce là ce que tu as fait?

— Pour ça, non, Monseigneur!

— C'est ainsi? Alors tu peux t'en rapporter à moi; je trouverai remède à ta bêtise. Sans plus tarder, tu vas repartir et tu serviras cet homme-là, pendant trois années de suite, avec fidélité; tu lui obéiras, quoi qu'il te commande. Tu ne concluras pas marché d'argent avec lui, mais au bout de ton terme, tu demanderas la permission d'emporter de la maison ce que tu

voudras. A toi de voir que cette chose-là soit justement celle qui est nécessaire pour réparer le plancher de l'enfer, qui commence à pourrir sur les bords. Ainsi va-t-en, et nous verrons si l'esprit te viendra de réclamer ce qui convient.

— On y va, on y va, Monseigneur!

Puis il courut, courut, jusqu'au fin fond de l'enfer, pour voir ce qui pouvait bien y manquer; ensuite il se rendit chez Stan le célibataire.

Dès qu'il fut proche de la maison, il se transforma en un petit garçon de huit à neuf ans. Stan était sur le seuil de sa demeure, et voyant les chiens se jeter sur le pauvre bambin, qui de peur avait grimpé au poteau de la porte (1), il lui cria :

— Qu'est-ce qui t'amène ici, mon garçon? Que me veux-tu?

— Rien, mon petit père, si ce n'est que je cherche à me placer... Oh! une toute petite place!

(1) Il s'agit de la porte qui ferme la clôture de la cour autour de la maison. Ces clôtures sont en planches ou en clayonnage, avec des portes grossièrement sculptées, qui jouent autour de deux poteaux surélevés.

— S'il en est ainsi, j'ai presque envie de te prendre à mon service, bien que ta frimousse ne me revienne pas trop. Comment t'appelles-tu et que demanderais-tu de gages par an?

— Moi, je ne me place pas pour un an seulement. Si vous voulez de moi, prenez-moi pour trois ans, afin que j'aie le temps d'apprendre quelque chose jusqu'au jour où je sortirai de chez vous. Vous me donnerez gîte, table et habit, et quand mes trois années seront finies, vous me laisserez emporter à mon choix une chose quelconque de chez vous.

— Drôle d'idée! Mais s'il te prenait fantaisie d'emporter aussi mon âme?

— N'ayez peur, je ne vous demanderai rien qui vous fasse besoin!

— Eh bien, tope! à condition que tu sois laborieux et fidèle.

*
* *

Qu'advint-il de tout cela, c'est que les affaires de Stan prospérèrent à merveille, grâce à ce

petit valet, si bien qu'après deux ans notre célibataire était un des gros bonnets du village.

Un jour, le jeune garçon se mit en tête de pousser son maître au mariage, et de fil en aiguille il parvint à l'entortiller. Stan cependant restait encore hésitant. Tantôt c'était oui, tantôt c'était non, jusqu'à ce que finalement il se fût à peu près décidé, — non sans crainte toutefois de n'avoir pas assez d'argent pour satisfaire à tous les caprices de sa femme.

— C'est là ce qui vous tourmente, maître? fit le petit valet. Quant à cela vous pouvez vous en rapporter à moi. Je vous ferai gagner plus d'argent que vous n'en avez jamais rêvé. Voyez-vous ces champs de blé?

— Oui.

— Eh bien, allez de ce pas chez le propriétaire; engagez-vous à lui livrer jusqu'à demain tout son blé en meules, et s'il vous demande à quel prix, dites-lui que vous voulez pour tout salaire autant de gerbes que vous pourrez en emporter sur votre dos, vous et votre petit valet.

— Mais, Dieu me damne! comment prendrais-je sur moi, à moins d'être fou, de tenir pareille

gageure, et rien que pour la charge de blé de deux hommes?

— Écoutez-moi, maître, et, pour l'amour de Dieu! vous ne le regretterez pas.

Hésitant s'il irait ou s'il n'irait pas, Stan finit par aller, et, arrivé chez le boyard, s'engagea en deux mots à lui livrer, le lendemain matin, son blé tout moissonné, ne réclamant pour toute récompense que deux charges de blé en gerbe. Le boyard ne dit pas non, croyant avoir affaire à quelque sot, et le marché fut conclu.

Stan, il est vrai, commençait à douter de son bon sens et il retourna à la maison tout pensif; mais le petit valet finit par le rassurer, et dès le soir ils partirent, s'imaginant que le jour les surprendrait encore à la besogne. Arrivé aux champs, Stan, fatigué, s'étendit pour faire un somme; mais le petit valet, qui s'appelait Kirica — ce que j'ai oublié de vous dire, — ne fit ni une ni deux; il rassembla le ban et l'arrière-ban des diablotins ses confrères, et, au petit jour, le tour était joué, le blé moissonné, lié en gerbe et mis en meule.

Lorsque Stan s'éveilla, il n'en put croire ses

yeux; en toute hâte, il se signa de pied en cap, craignant d'être le jouet de quelque sorcellerie.

A quoi bon en dire davantage. Le fait est que le boyard, accouru pour voir ce qu'il en était de ses guérets, manqua mourir d'épouvante, lorsqu'il vit le champ sans une glane, et, debout sous un arbre, Stan se donnant l'air satisfait d'un bon ouvrier qui a bien mérité son salaire.

— Prends vite ce qui te revient et va-t-en au diable, d'où tu sors, car je ne croyais pas avoir affaire au diable en personne! dit le boyard.

— Dieu préserve, Monseigneur! On a travaillé du mieux qu'on a pu; j'en jure par la sainte image qui est au chevet de mon lit!

— Après tout, c'est ton affaire et non la mienne. Enlève donc ta part et me laisse en paix! »

Or pendant que le boyard rentrait chez lui, le diablotin de garçon au service de Stan vous déploya la corde qu'il avait roulée autour de ses reins, usa de tout son pouvoir pour lier une des plus grosses meules, puis il s'achemina vers la maison avec cette montagne sur le dos.

Le boyard, encore assez près pour être témoin

de cet exploit, craignant qu'il ne lui restât presque plus rien si Stan allait en emporter autant, revint à grandes enjambées, jeta à celui-ci en argent blanc le prix de sa peine et décampa comme s'il avait eu l'enfer à ses trousses. Quant à Stan le célibataire, il rentra à la maison, la joie au cœur et les poches pleines.

— Eh bien, ne vous l'avais-je pas dit, maître? Me croirez-vous, oui ou non, à l'avenir? interrogea Kirica. Tout ce que je regrette, moi, c'est d'arriver dans quelques jours au bout de mon service et de vous laisser seul. A propos, petit père, vous mariez-vous une bonne fois? Il serait temps de vous décider!

— Pourquoi pas, mon garçon; mais que sais-je, moi? Passe encore si je trouvais une bonne femme!

— Savez-vous quoi? Laissez-moi vous la choisir; je vous donnerai une petite poulette de femme comme il n'y en a guère; je vous les dresse comme des pouliches, et, sans me vanter, je sais leur petit cœur sur le bout du doigt.

— Puisqu'ainsi va, Kirica, qu'il en soit comme tu voudras! Ce n'est pas toutefois que je n'aie

aussi envie de dire, comme le boyard, que tu as le diable au corps!

— Je suis ce que je suis. Mais voici mon idée : dimanche prochain, nous irons au village, à la *hora;* moi, je resterai à l'écart avec les vieux, mais vous, vous entrerez dans la ronde à côté de la fille qui vous plaira le mieux; moi alors, je m'approcherai, je la regarderai sous le nez et je vous dirai ce qu'il en est d'elle.

Peu importe ce qu'ils dirent encore après cela. Le fait est que le dimanche venu, Stan et Kirica allèrent à la *hora*, et Stan, comme il était décidé, prit la main de la fille qui lui semblait la plus jolie. Kirica cependant rôdait par là autour, et, pas plutôt la danse finie, il dit à son maître :

— Eh bien, d'après ce que je vois, votre choix est fait. Si toutefois vous m'en croyez, vous ne prendrez pas celle-là, car toute modeste et chiche de risette qu'elle paraisse, elle a bel et bien trois côtes de diable en elle, — d'autant que la meilleure en a toujours au moins une! Ne vous décidez donc pas avant que nous ayons trouvé une femme de cette espèce-là; après quoi nous verrons ce qu'il vous reste à faire.

Stan regretta bien un peu la jolie fille, mais déjà accoutumé à écouter Kirica, il suivit son conseil.

Le dimanche d'après, Stan s'attifa galamment et se rendit à la *hora,* dans un nouveau village. Il s'accrocha dans la danse à côté d'une autre fille, qui lui avait d'emblée tapé dans l'œil. Kirica, pour sa part, ne perdait pas le couple de vue, et aussitôt qu'il put tirer à l'écart son maître, il lui dit :

— D'après ce que je vois, vous voilà encore féru de celle-ci?

— Peut-être bien, Kirica.

— Mais que je vous dise, maître, elle ne ferait pas non plus votre affaire. Vous la trouvez tout miel et tout sucre; mais moi, je lui sais deux côtes de diable. Patientez encore un peu, comme je vous l'ai déjà dit.

— En fin de compte, Kirica, je ne puis croire qu'au jour d'aujourd'hui tu puisses m'en découvrir une qui ait la sainte croix dans le cœur, comme tu la voudrais; et, à tant faire les dégoûtés, nous finirons par rester le bec dans l'eau.

— A Dieu ne plaise, maître! mais, je vous en

donne ma parole, je sais fort bien ce que je fais.

Stan se soumit encore aux conseils de Kirica; mais de ce jour il négligea ses affaires, perdit l'appétit et ne dormit plus que d'un œil.

Enfin le troisième dimanche arriva, et ils allèrent dans un autre village encore, où derechef Stan entra dans la ronde à côté d'un amour de fille, qui avait dans sa tête des yeux vifs, dont elle jouait comme un petit serpent. C'était d'ailleurs toujours sur des yeux de cette sorte qu'il tombait. Pour Kirica, connaissant à fond son homme et sachant lire dans les cœurs, Dieu sait ce qu'il allait trouver à redire encore cette fois. En attendant, le cœur de Stan et le cœur de la pucelle battaient à qui mieux mieux.

Aussitôt que Stan fut sorti de la danse, Kirica le prit à part et lui demanda :

— Pour lors, maître, que vous en semble?

— Ce qu'il m'en semble, mon garçon! Eh bien, j'ai tout bonnement envie de la boire à petites gorgées, tant j'en raffole! Et s'il me fallait encore renoncer à celle-là, je préférerais ne jamais me marier, car je me suis assez démené pour des prunes.

— Tout doux, tout doux, cher maître! Pour celle-là, elle est bonne à prendre, bien qu'elle ait aussi — il n'y a pas à dire — une côte de diable au corps; mais cette côte-là, nous la lui arracherons.

*
* *

Stan n'en pouvait plus de joie. Il s'accrocha à la jeune fille, comme le chardon à la laine des brebis; et n'y tenant plus d'impatience, il alla sans tarder chez les parents de la belle et la demanda pour femme. Ceux-ci furent ravis qu'il leur tombât du ciel un aussi bon gendre et lui donnèrent leur fille avec plaisir.

Le mariage se fit et Stan emmena sa femme à la maison, où ils vécurent comme deux tourtereaux.

Stan, heureux de son sort, dit un jour à son valet :

— Mon Dieu, Kirica, quelle bonne âme de femme j'ai, et comme tu as bien choisi!

— Pour bonne, elle l'est assez, maître; mais vous connaissez le dicton : Que celui qui est de-

bout prenne garde qu'il ne tombe!.. Attendez pour juger, et rappelez-vous ce que je vous ai dit : que celle-ci aussi n'est point dépourvue de sa petite côte de diable, qu'il conviendrait de lui ôter tout de suite, si vous désirez avoir une femme sans défaut et vivre en paix avec elle jusqu'au bout.

— Vraiment, Kirica, tu es trop difficile à satisfaire, toi! Tu en sais tant, que seul le diable doit te connaître à fond!

Une année ne s'était pas encore passée, que la femme de Stan lui fit un garçon. Environ trois mois après, le beau-père arriva, un matin, pour les inviter tous à la noce d'un fils aîné. Kirica, avec le flair d'un vrai diable qu'il était, prit Stan à part et lui dit :

— Maître, si vous m'en croyez, n'y allez pas; envoyez-y seulement votre femme avec l'enfant. Quant à vous, dites que, si vous trouvez un moment, vous les rejoindrez plus tard, sinon que la compagnie vous excuse. Pour le reste, je vous enseignerai, moi, ce qu'il y aura à faire.

Stan, toujours soumis à Kirica, obéit à ses conseils. Le beau-père, n'ayant plus rien à ré-

pondre, emmena la femme avec l'enfant et partit.

Le jour suivant, Kirica s'approcha de Stan et lui dit d'un air entendu :

— Maître, voici le temps venu d'enlever à votre femme sa côte de diable. Enfourchez votre bidet et allez à la noce. Mais écoutez bien ce que vous avez à y faire. Près de la maison de votre beau-père, il y a une hutte délabrée, dans laquelle demeure une vieille guenipe de *baba,* maligne comme le petit doigt du diable. Pas plutôt arrivé, descendez chez elle, et feignez d'être quelque étranger de passage. Puis faites-vous barque et pont (1) pour qu'elle persuade à votre femme de quitter la fête et qu'elle vous l'amène pour la nuit. Alors vous apprendrez à connaître jusqu'où va le pouvoir des *babe* et la fidélité des épouses!

— Qu'est-ce que tu me dis là, Kirica! Pour l'honnêteté de ma femme, il me semble que j'en mettrais la main au feu!

— Quant à cela, mon pauvre maître, mieux

(1) Faites le possible ou l'impossible. Locution populaire.

vaut garder votre main, qui pourrait vous faire faute.

— Mais elle me reconnaîtra tout de suite, ma femme, Kirica!

— Pas de danger, et vous pouvez y aller franc jeu bon argent, car j'y ai avisé et le diable en personne ne saurait vous reconnaître.

Stan, voulant en avoir le cœur net, obéit encore à Kirica. Il alla donc chez la *baba* et lui demanda de lui amener de la noce telle femme, quand la nuit serait venue.

— Ah ça, mon fils, observa l'entremetteuse en lui caressant le menton, me crois-tu capable d'un tel péché? Et puis, y as-tu bien songé, la femme que tu dis a un bon mari, beau et riche, et elle n'est pas de celles que tu penses.

Stan, se souvenant à propos des instructions de Kirica, tira alors sa gourde d'eau-de-vie de prunes et en fit boire quelques gorgées à la *baba*, puis lui donna une bourse remplie d'argent et vainquit de la sorte sa fausse résistance.

— Après tout, je sais bien ce que peine de cœur veut dire, fit-elle; mais je ne puis répondre du succès. A tout hasard j'essayerai, et si je

réussis, tant mieux; sinon, dis-toi bien que la besogne est parfois malaisée. Ce n'est pas de lever le lièvre qui est difficile, c'est de l'attraper. Enfin, essayons; nous avons cette chance pour nous que le mari n'est pas là.

Vers le soir donc, la vieille se faufila parmi les gens de la noce, et tirant à l'écart la femme de Stan, elle lui en dit tant et tant qu'elle finit par l'embobiner.

— Hélas! petite tante, je ne sais comment faire pour faire pour le mieux, dit la femme.

— Pour çà, tu peux t'en rapporter à moi, et surtout n'aie pas peur. Ce soir, quand tu seras rentrée à la maison, réveille ton petit, pince-le un brin, jusqu'à ce qu'il commence à crier comme un perdu. Alors ton père, qui n'aime pas cette musique-là, ne manquera pas de te dire de t'en aller au diable avec ton gueulard de mioche. Toi, tu ne te le feras pas dire deux fois, tu te sauveras bien vite chez moi, et ensuite...

La jeune femme fit point par point ce que la vieille lui avait enseigné, et vers le soir elle arriva avec le poupon dans les bras. Elle trouva

Stan et, sans le reconnaître, commença à bavarder de tout ce qui s'était passé à la noce.

Stan donna à boire aux deux femmes et les eut vite grisées à rouler sous la table. Il enleva ensuite son enfant du pétrin, où la vieille l'avait couché et, comme Kirica le lui avait ordonné, revint aussitôt bride abattue à la maison.

Kirica vint au-devant de lui et lui dit :

— Eh bien, maître, vous ai-je menti?

— Hélas! mon pauvre Kirica, je vois maintenant ce que ça vaut, les femmes! A partir d'aujourd'hui je ne vivrai plus une heure avec la mienne et pour une guigne je la donne au diable.

— Allons, calmez-vous, vous avez été échaudé, non brûlé (1). Votre femme est encore une des meilleures qu'il y ait. Je sais fort bien par où elle pèche, mais nous y mettrons bon ordre. Attendez seulement qu'elle rentre à la maison; alors nous lui enlèverons la petite côte de diable dont je vous ai parlé, et vous verrez quelle bonne pâte de femme ça fera.

(1) Cette phrase explique incidemment le titre du conte.

*
* *

Quand la femme de Stan et la *baba* eurent cuvé leur eau-de-vie, plus de galant, plus d'enfant, plus rien : tout avait disparu. Alors elles commencèrent à sangloter dans leur tablier et à se frapper la tête de désespoir.

— Hélas! malheureuse que je suis! s'écriait la vieille. Quel péché ai-je commis avec toi, pauvre femme! Du diable si je sais comment nous en sortirons!...

Et comme elle restait tout hébétée, le diable vint et lui tendit la perche.

— Bon, c'est ça! dit-elle en se ravisant. Il n'y a rien d'autre à faire que d'emmailloter ce chat dans des chiffons, le lier dans le pétrin et mettre le feu à la baraque. Quant à nous deux, nous nous sauverons, et quand les flammes sortiront par le toit, nous commencerons à crier « au feu! au feu! » jusqu'à ce que les hommes de la noce accourent; et quand la maison s'écroulera, ils trouveront le chat en cendres

dans les décombres et croiront que l'enfant a brûlé : de la sorte l'affaire sera arrangée.

— Bien pensé, petite tante. Vite à l'œuvre maintenant!

— Vite à l'œuvre, c'est facile à dire à toi; mais moi, que vais-je devenir, pauvre vieille sans abri!

— Je t'en donnerai un, petite tante, je t'en donnerai un; je te prends avec moi et tu vivras chez nous. Mon mari est bon comme le bon pain, et nous te garderons comme notre mère.

La vieille consentit, n'ayant pas le choix, et ainsi fut fait. La maison brûlait et elles criaient à tue-tête, se lamentaient à tremper la terre de leurs larmes :

— Malheur! malheur à nous! notre petit enfant qui brûle!

Les hommes de la noce ne firent qu'un bond jusque là; mais voyant qu'ils arrivaient trop tard pour porter secours, c'était à qui consolerait les deux pauvres femmes.

Le lendemain, le beau-père de Stan envoya un valet avec un chariot pour reconduire à la maison sa fille et la *baba*, non sans témoi-

gner tous ses regrets de ce terrible accident.

En route, la femme dit soudain à la vieille :

— Petite tante, fourre-toi dans ce sac, et quand nous arriverons, je dirai à mon mari que c'est de la toile que j'ai achetée pour lui faire des chemises. Tu resteras cachée comme ça seulement jusqu'à ce qu'un vilain coquin de valet s'en aille de chez nous; il n'y en aura pas pour longtemps, rassure-toi, puisque son contrat finit aujourd'hui même.

La vieille acquiesça et se mit dans le sac. Et sitôt que le chariot arriva à la maison, la femme entra d'abord pour apprendre à son mari ce qui s'était passé. Mais voilà qu'elle trouva la maison vide; alors, avec le valet qui les avait amenées, ils descendirent le sac comme ils purent et le déposèrent sur le poêle. Puis elle congédia le valet, en lui glissant un bakchich (1), pour qu'il s'en retournât chez son père avec le chariot.

Quelques instants après, Stan était de retour.

— Malheur! malheur à moi!... Ah! mon brave

(1) Le pourboire oriental, tel que le reçoit aussi bien un vizir qu'un portefaix.

mari, j'ai souffert mille morts!... commença-t-elle à se lamenter. Et notre pauvre petit enfant! notre pauvre chéri!

Et elle raconta l'aventure.

— C'est bon, c'est bon, femme! Ne te désole pas ainsi. Dieu l'a voulu... et puis, si nous vivons, nous en ferons bien encore un autre!

A ce moment, Kirica entra, lui aussi, mais armé d'un marteau, d'un ciseau et de tenailles. Dès que la femme l'aperçut, elle reprit ses doléances encore pour lui. Mais celui-ci, après l'avoir écoutée un instant :

— Avez-vous foi, maître, à ce qu'elle dit? Allez, n'en croyez plus sa bouche, car tout ce qui en sort n'est que mensonge! Nous ferions mieux de la dépecer proprement. Couchez-la par terre, que nous lui arrachions la côte en question!

Alors Stan l'empoigna par les tresses, la jeta sur l'aire et tint ferme, tandis que Kirica se mit à compter les côtes sur le flanc gauche : une, deux, trois!... et à la quatrième, il ficha le ciseau dessus, donna un bon coup de marteau, saisit la côte avec les tenailles et l'enleva adroitement. Puis il remit la peau en place, en faisant

je ne sais quelle simagrée, de sorte que la plaie guérit sur-le-champ.

Après cela, il dit à Stan :

— Maintenant, maître, vous avez une femme comme il faut; il suffit désormais que vous la teniez un peu en bride et que vous lui rogniez de temps en temps les griffes.

Puis il alla dans la chambre voisine et rapporta l'enfant. Lorsque la femme vit cet autre miracle, elle resta bouche-bée de confusion et s'évanouit de frayeur.

Pendant ce temps, Kirica baisa la main de Stan et lui dit :

— Eh bien, maître, savez-vous que justement aujourd'hui j'atteins le terme de mon engagement? Je vous souhaite donc bonne santé. Moi, je m'en retourne d'où je suis venu; apprenez toutefois, avant que je vous quitte, qu'un diable vous a servi trois années durant, et ce pour une boule de *mamaliga* laissée dans la clairière de la forêt et pour je ne sais quel morceau de vile pourriture qu'il me faut pour ressemeler le plancher de l'enfer.

Et ce disant, Kirica saisit sur le four le sac

avec la *baba* et disparut à tous les regards.

La femme alors se mit à crier comme une perdue :

— Stan, Stan, cours après lui! arrête-le!... La toile de la petite tante!... Avec quoi te feraije des chemises!...

Mais Stan avait un bien plus gros souci, chagriné qu'il était d'avoir perdu Kirica, cette perle de valet, et il ne savait où aller le trouver pour le remercier de tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui. Mais Kirica était loin, bien loin maintenant, rentré à jamais dans le sein de Skaraoski. Quant à la vieille guenipe de *baba*, elle gémissait écrasée sous le plancher de l'enfer : seul son chat la plaignait de l'autre monde, parce qu'elle l'avait bien dorloté.

Pour Stan il passa le reste de sa vie en paix avec sa femme et une nichée d'enfants, et quand quelqu'un lui racontait des aventures à faire dresser les cheveux sur la tête, il haussait les épaules et disait :

— Vaquez à vos affaires, bonnes gens! Balivernes que tout cela, auprès de mes aventures à moi, Stan qui l'a échappé belle!

V

ROMAN LE MERVEILLEUX

Traduit et abrégé d'après une version orale inédite.

PRÉFACE

C'est à la version roumaine du *Petit Poucet* que nous avons affaire ici, — une fable très ancienne dont il existe des variantes dans tous les pays indo-germaniques. — Il s'agit toujours d'un être faible et chétif qui, à coups de ruses et d'habileté, finit par arriver à la puissance et à la gloire. Chaque peuple s'est ingénié à raconter diversement cette lutte piquante du nain contre le géant, d'Ulysse contre Polyphème, où l'adresse triomphe de la gaucherie, l'esprit avisé de la force brutale.

Mais, dégagée de ses accessoires anecdotiques, réduite à ses éléments primitifs, la donnée de cette historiette — partout répandue, des Indes à la Grande-Bretagne, et partout enjolivée d'autres détails — tient dans une seule phrase, une image poétique très simple et fort claire : *Le petit* JOUR *a vaincu la* NUIT *monstrueuse.*

Voilà le mot de l'énigme, la clef non seulement de

notre conte dans son ensemble, mais de chacun des épisodes dont il se compose; voilà le germe originel, la métaphore génératrice dont procède tout ce cycle de mythes et de légendes, où le soleil est assimilé à un nain.

Qu'est-ce, en effet, que *Roman le Merveilleux*, sinon un dieu crépusculaire? Comme l'Hermès-Enfant des Grecs qui, à peine né (c'est-à-dire sitôt le soleil couché), et pas plus haut que la cheville (n'a-t-il pas sur les vases peints une sandale pour berceau), dérobe malicieusement à Apollon son troupeau de bœufs (les rayons solaires), les emmène « à reculons » jusqu'à Pylos (les portes du ciel), pour les lui restituer à l'aube; comme le Petit Poucet qui reconduit en cachette à la demeure paternelle ses frères perdus dans la forêt nocturne, Roman le Merveilleux, notre héros, allant et venant du palais de l'empereur à l'antre du zméou, ramène à son maître « la poule aux œufs d'or » et « le cheval moitié d'or fin avec des escarboucles et moitié d'argent fin ».

Ces deux animaux fabuleux sont trop connus dans le bestiaire aryen pour prêter à équivoque : la *poule* « qui, chaque jour, pond un œuf d'or », c'est la nuit aux ailes noires qui, chaque jour aussi, donne naissance au soleil. Cette singulière conception a du reste laissé des traces dans les mœurs, — s'il est vrai que l'antique coutume qui s'est conservée chez la plupart des peuples d'Europe, de manger à Pâques des œufs

teints avec les premières herbes des prés, ne soit autre chose qu'une célébration de l'œuf céleste, du soleil printanier qui fait éclore la vie, comme la poule ses poussins.

L'*étalon* a une signification toute semblable, car il est de même sang — on le devine — que les coursiers lumineux d'Indra et de Savitra, que les chevaux rapides d'Hélios, que les cavales brillantes d'Admète. Aussi bien porte-t-il parfois, dans les contes roumains, le nom caractéristique de Rayon-de-Soleil.

Quant au *zméou*, il rentre, à ne pas s'y méprendre, dans la nombreuse catégorie des hydres, des ogres, des dragons; il est le monstre des ténèbres ou des tempêtes, qui a médusé toutes les tribus aryennes, de l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours; il représente tour à tour la nuit pleine d'épouvante et de mystère, ou la nuée orageuse grosse de menaces. Hybride et fantastique, il figure, dans les traditions populaires des Roumains, sous des apparences multiples, tantôt homme, tantôt bête, ou moitié l'un, moitié l'autre. On se l'imagine généralement comme un géant velu, avec une queue recouverte d'écailles et des pieds de bouc. Grosse tête, mais de cervelle point; il a l'esprit lourd, la langue nouée, un appétit de Gargantua. Douze bœufs, douze fournées de pain et douze tonneaux de vin forment le menu ordinaire de ses repas. Mais la chair humaine est son régal de prédilection; il en est très friand et la flaire à de grandes distances,

grâce à la finesse de son odorat; il dit avec l'ogre du *Petit Poucet :* « Je sens la chair fraîche,... et il y a ici quelque homme terrestre, ou je ne m'y entends pas ». Il est toujours armé d'une massue magique et il la lance, chaque soir, au-devant de lui, pour annoncer son retour à la maison. Cette arme — le soleil sans doute, — après avoir enfoncé les portes du palais, et fait trois bonds autour de la table, qui se couvre de mets comme par enchantement, va se raccrocher d'elle-même à la paroi, de sorte que le zméou, quand il arrive, trouve toujours son souper servi. Repu, il se couche et dort jusqu'au matin; et, pendant le jour, il s'en va garder ses domaines, blotti dans quelque ruine déserte ou au fond de quelque forêt impénétrable.

Exiger de ces créations imaginaires qu'elles soient raisonnables, ce serait l'être fort peu soi-même. Les moindres rapports analogiques, — comme dans les métaphores du langage du reste — leur servent de prétexte. Rien ne paraît de prime abord plus opposé au jour que la nuit; cela n'empêche pas que le soleil puisse être représenté comme une arme brandie par le monstre nocturne et jetée au devant de lui à une grande distance, pour prévenir de sa venue prochaine. Effectivement, quand le soleil a enfoncé « les portes de l'horizon » au Couchant, la nuit arrive de l'Orient vespéral. Il peut même se faire que dieux de lumière et dieux de ténèbres se passent, ou se dérobent leurs

attributs, — comme le Petit Poucet enlève à l'Ogre endormi les bottes de sept lieues, qui, pareilles aux talonnières ailées d'Hermès, aux sandales dorées de Persée, aux pieds rapides d'Achille, symbolisent la vélocité de la lumière.

Outre le zméou, on rencontre encore, dans la littérature folkloriste du pays roumain, le *balaour*, une sorte de serpent ailé qui rampe et vole tour à tour et se rapproche du dragon, — tandis que son cousin-germain, le zméou, rappelle plutôt, par ses mœurs et par sa structure, l'ogre, le loup-garou, l'ours ou le géant mangeur d'hommes ou de petits enfants. Sa voracité n'est pas sans analogie avec celle d'Ouranos chez les Grecs et de Saturne chez les Romains, dévorant leur progéniture respective : l'un les soleils, au jour le jour; l'autre les moissons, d'année en année. Il est des contes roumains où l'on voit des zmei ouvrir une gueule si formidable, que « l'une des mâchoires touche le ciel et l'autre la terre ». On ne saurait mieux désigner le gouffre nocturne qui avale le soleil comme un pois chiche.

A l'égal de tous les dragons indo-germaniques, les zmei et les balaouri sont aussi gardiens de trésors, — tel Fafner dans le mythe germanique, ou de jeunes filles, — tel le Minotaure dans la fable grecque. De leurs douze têtes (les heures de la nuit), de leurs mille yeux (les étoiles du ciel), ils veillent sur « la clef d'or du paradis », sur « les inépuisables richesses de l'em-

pereur », — autant de métaphores pour désigner le soleil; ou bien ils sont les Argus vigilants et jaloux de quelque princesse pâle et rêveuse comme une amante, belle et triste comme une captive, — la lune solitaire. Telle, dans les légendes helléniques, la vagabonde et capricieuse Io, à tour de rôle vierge ou génisse.

Notons en passant que nombre de traits qui se rapportent à la lune, peuvent aussi s'appliquer à l'aurore, grâce à certaines analogies phénoméniques : toutes deux sortant de l'obscurité nocturne, toutes deux « produisant la rosée », toutes deux poursuivies ou abandonnées par le soleil.

Dans quelques mythes où il s'agit non de la journée, mais de l'année solaire, le monstre anéanti est assimilable à l'hiver vaincu par le printemps; la jeune fille captive, à la végétation prisonnière sous les frimas, — c'est Perséphone ravie et gardée par Pluton, le dieu souterrain, farouche et morne.

La signification de la poule aux œufs d'or, du cheval merveilleux et du zméou étant acquise, il nous reste à définir le personnage principal de notre conte, Roman le Merveilleux. Nous avons dit qu'il était frère du Petit Poucet. Voyons en quoi et comment.

Le début de l'histoire est presque partout le même. Des parents désirent vivement, pour une cause ou pour une autre, avoir un enfant, — ne fût-il même pas plus haut que le doigt. Incantation, prière, vœu ou miracle, par un moyen quelconque ils parviennent un

beau jour à obtenir un fils; mais ce fils n'est pas plus grand qu'un pois, qu'une fève, qu'un moineau, que le pouce. Ce trait a été parfois tellement idéalisé, qu'on a peine à le reconnaître. Qui pourrait, à première lecture, supposer que le Bel-Enfant né d'une larme de miracle, le *Fét-Frumos din Lacrima* roumain, est au fond identique à Tom Thumb, né d'un pois avalé. C'est pourtant le cas, et voilà comment, dans la mythogonie comme dans la nature, le papillon bleu de l'idéal s'échappe quelquefois de la chrysalide la plus informe.

Notre conte, il est vrai, ne nous apprend rien sur la naissance de Roman le Merveilleux, qui paraît avoir perdu son acte d'origine dans la tradition roumaine; mais il ne nous serait pas difficile de le lui restituer. Étant un personnage solaire, il ne peut être qu'un fils du ciel. Ses parents inconnus, son père ou sa mère, roi ou reine, empereur ou impératrice, artisans, paysans, pêcheurs ou bûcherons, représenteraient, — comme au début de tous les contes, — ou bien la voûte céleste, si le fond de la fable était météorologique, ou bien la terre, s'il s'agissait d'un phénomène de la vie du globe.

Qu'importe d'ailleurs, car à défaut des ancêtres de Roman le Merveilleux, nous connaissons ses frères, et nous savons qu'il en avait deux, lesquels forment avec lui une trinité mythique bien déterminée, aussi connue des traditionnistes que le groupe jumeau des Dios-

cures, Castor et Pollux. Les trois frères figurent, en effet, dans les fables indo-germaniques, les étapes météorologiques de la journée solaire, d'un crépuscule à l'autre. Il est tels contes où cette fraternité trinitaire s'est conservée et transparaît encore très clairement. Sans aller chercher des exemples bien loin, dans les *Védas* ou les légendes slaves, nous en trouvons dans les contes roumains eux-mêmes, ainsi dans le récit suivant que nous résumons en quelques mots :

Une veuve avait « trois fils », faisant « chaque jour œuvre de vaillance et d'éclat ». L'aîné s'appelait *Mintacreatza* (la menthe frisée); il rentrait toujours à la maison « vers le soir, à la nuit tombante », mangeait, se couchait et dormait. Le second s'appelait *Busuioc* (le basilic), rentrait toujours « à minuit », mangeait, se couchait et dormait. Le troisième enfin s'appelait *Sucna-murga* (robe-rousse, — encore une plante, sans doute la scabieuse) et ne rentrait chez sa mère que « vers le point du jour », mangeait, se couchait et dormait. Mais il avait à peine fermé les yeux, que déjà il se levait pour se remettre à l'ouvrage, en même temps que ses deux frères aînés. De la sorte, il devint bientôt, — quoique d'abord le plus faible, — le plus habile et le plus vigoureux des trois. Dormant peu et travaillant beaucoup, il se fit qu'en peu de temps il dépassa ses deux frères, aussi bien par l'ingéniosité de son esprit, que par la force de ses bras. Autant le second l'emportait sur le premier, grâce au surcroît

d'exercice, autant le dernier l'emportait sur le second, pour la même raison..... Mais ces trois frères portaient aussi des sobriquets : le premier avait été surnommé « le Fils *Soir* », sous prétexte qu'il était né le soir. Avec autant de raison, on avait appelé le second « le Fils *Minuit* » et le troisième « le Fils *Aube* » ; — quelques-uns prétendent, il est vrai, qu'on leur avait donné ces trois sobriquets, à cause de l'heure où chacun d'eux se couchait. Or il advint que le dernier se distinguant de plus en plus par ses hauts faits, reçut de l'empereur la mission d'aller, avec ses frères, à la conquête de « la clef d'or du paradis » et de « la lumière du soleil ». L'aîné refusa de prendre part à l'entreprise et fut laissé chez lui (le crépuscule du soir). Le second consentit bien à partir, mais sous réserve de n'avoir pas à accomplir de trop difficiles prouesses. Ils se mirent donc en route tous les deux et atteignirent d'abord « le champ du sommeil » (les premières heures de la nuit), où Busuioc faillit succomber de lassitude; puis « le champ des lamentations » (le moment le plus sombre et le plus frais de la nuit, quand tombe la rosée), où il faillit mourir de tristesse; enfin « le champ des fleurs » (le ciel matutinal), où il échappa, grâce à son cadet Sucna-murga, aux séductrices tentations des dernières étoiles. Ils arrivèrent ainsi à la frontière de l'empire du zméou. Là, Sucna-murga (le crépuscule du matin) abandonna son frère Busuioc, le trouvant trop faible pour la lutte, et le pria

de l'attendre jusqu'à son retour — au crépuscule du soir. Le grand combat s'engage alors, lutte suprême avec le monstre nocturne. Après avoir vaincu successivement trois zméi, tous plus forts l'un que l'autre, et leurs femmes respectives, aussi redoutables par la ruse que leurs maris par la force, le Fils Aube parvient à dérober les clefs d'or du paradis et la lumière du soleil. Il remet ces trésors, acquis au prix de tant de vaillance, à l'empereur, qui lui donne comme récompense sa fille (l'Aurore) en mariage.

Les trois frères forment ainsi une trinité fabuleuse dont l'interprétation n'a rien que de plausible. Inutile de rappeler à ce propos que nos ancêtres n'ont jamais bien distingué le crépuscule de l'aube. A leurs yeux, les lueurs du jour mourant et celles du jour naissant étaient un phénomène céleste identique; c'était la même Aurore en deux aventures différentes : tantôt enlevée par le soleil levant, comme Daphné par Apollon; tantôt abandonnée par le soleil couchant, comme Déjanire par Héraclès.

Le cadet des trois frères, qui, d'abord méprisé et débile, devient ensuite le gendre glorieux de l'empereur, c'est donc le soleil. Lui aussi, il paraît être sans force au premier moment, mais bientôt il monte vainqueur vers le zénith. S'élever ainsi triomphalement de l'abjection la plus honteuse à la gloire la plus éclatante est la destinée commune à tous les personnages solaires; — même les chevaux de lumière y partici-

pent. La monture, qui du reste ne fait qu'un avec son maître, a le même sort que lui. Voilà pourquoi, dans les contes, le cheval que montera le héros vainqueur, commence toujours par être une haridelle estropiée et fourbue. Mais dès que le cheval a quitté « son étable sombre » (la nuit), dès qu'il s'est élancé de « la forêt ténébreuse » (encore la nuit), dès qu'il a échappé à la garde de la vieille sorcière ou du dragon enveloppant (toujours la nuit), il secoue au vent « sa crinière dorée »; son pelage « se lustre et brille », « ses flancs étincellent et rayonnent »; et rapide comme la lumière, vainqueur des nuées monstrueuses qui veulent l'arrêter au passage, triomphant, il emporte son cavalier à travers les champs de l'azur.

Ce ravalement des personnages lumineux à des proportions infimes — pour marquer la faiblesse du soleil pendant la nuit ou durant l'hiver — apparaît déjà dans les mythes les plus anciens. Vishnou se manifeste d'abord, d'après les *Védas*, sous la forme d'un nain; mais après avoir vaincu ses ennemis par la ruse, il grandit tout à coup, au point de franchir en trois enjambées l'étendue des cieux. « De la première, il prend possession de toute la terre; de la seconde, de l'air immense; de la troisième, du ciel éternel ». C'est ainsi que le nain solaire acquiert peu à peu la taille d'un géant et devient un ogre non pas nocturne, mais diurne. Dans les contes populaires de la Grèce moderne et des pays slaves, le géant est

presque toujours le soleil. Notons en passant que souvent la croissance du jour est exprimée non par un grandissement démesuré, mais par une multiplication du nain; c'est ainsi qu'il en sort soixante mille d'un seul poil de Brahma. Mais il arrive aussi que le dieu conserve sa taille minuscule; tel ce même Brahma qui, assis sur une fleur de lotus, — ou Vishnou qui, couché sur une feuille de figuier, — traverse les flots éternellement bleus de l'azur. Cette conception bizarre s'explique d'ailleurs; le soleil paraît petit à l'œil, comparé à l'immensité du ciel : voilà pourquoi un diminutif aussi sert à le désigner en français, attendu que « soleil » vient de « *soliculum* ». Il n'en est pas autrement quand il s'agit des combats du soleil; par rapport au nuage énorme, dont l'obscurcissement sinistre est figuré sous les traits d'un géant ou d'un dragon, il est pareil à un nain.

Or, c'est précisément cette donnée-là qui est au fond de tout le cycle que nous examinons. Au premier abord, le lecteur pourrait croire qu'elle a disparu de notre conte. Qu'il se détrompe; elle y est, quoique moins évidente. Elle apparaît nommément d'une façon très claire dans les métamorphoses de Roman le Merveilleux. Tantôt il se rapetisse au point de passer « par le trou d'une serrure », pour entrer dans la chambre close où est la poule aux œufs d'or; tantôt il prend la forme d'un « grain de mil », pour se tapir sous la fente de la porte, ou d'un « brin de paille »,

pour se dissimuler dans l'écurie où se trouve le cheval de lumière. Et dans chacun de ces épisodes, la conception primitive réapparaît. Roman le Merveilleux redevenant le nain qu'il est resté dans d'autres versions du mythe, fait donc bien partie de cette race lilliputienne des Pygmées et des Dactyles (1) de l'antiquité.

Il a d'ailleurs nombre de frères encore vivants, parmi les traditions populaires indo-européennes. Outre le Petit Poucet, c'est Malchik-S-Palchik (l'enfant gros comme le doigt), ou Pokatigorochek (le pois roulant), conçu d'un pois avalé, chez les Slaves ; c'est le Daümling des Germains, un Petit Poucet plus minuscule encore que celui de France : caché dans l'oreille d'une vache — la vache céleste — ou avalé par elle, puis par un loup, il finit par pénétrer, à travers une fente, dans le palais du roi, dont il jette l'or à poignée par les fenêtres, — les rayons du soleil. C'est Tom Thumb en Angleterre, si petit que sa mère le couche dans une coquille de noix : après bien des aventures, avalé par un taureau, par un renard, par un poisson, il finit par rentrer chez ses parents. Il y a même un Tom Pouce qui devient un des chevaliers les plus renommés de la Table ronde. Le roi Arthur lui-même combat avec des géants et a été annexé à notre cycle (2). « Ne me raille pas, disait-il à Gwen-

(1) Πυγμή, le poing ; δάκτυλος, le doigt.

(2) M. Gaston Paris, dans sa très complète étude sur le *Petit Poucet* (Paris 1875), développe la proposition que ce conte était à

niwar; quoique petit, je vaincrais seul cent guerriers ». Chez les Gaëls et les Bretons, nous trouvons Pérédur qui, sans être lilliputien de corps, est petit d'esprit, mais n'en gagne pas moins le vase d'or (pendant du disque, du trépied ou de la coupe solaire qui servent d'esquif à Héraclès ou à Phébus), lequel deviendra plus tard le Saint-Graal. Sur lescôtes de l'Asie Mineure, en Grèce, en Albanie, on rencontre Grain-de-poivre et Moitié-de-pois, comme en Italie Piccolino. Nous oublions le Puck de Shakspeare, l'Obéron de Wieland et tant d'autres. Tels sont, sans les citer tous, les nombreux frères de Roman le Merveilleux.

Quant aux prouesses qu'il accomplit, nous les avons toutes expliquées, sauf le méchant tour qu'il joue à ses frères pour se venger de leurs perfidies. Relégués au rang de valets d'écurie chez l'empereur, — c'est-à-dire de gardiens des troupeaux célestes, — ils finissent par flamber sur le bûcher de l'aurore, quand leur frère cadet triomphe, en d'autres termes, quand le soleil monte dans le ciel. Quelques versions nous

l'origine un mythe astronomique relatif à la Grande-Ourse. Malgré l'incontestable autorité de l'illustre savant, nous avons rejeté cette interprétation, comme trop ingénieuse. Elle ne nous paraît guère admissible que pour le Tom Pouce égaré dans l'histoire légendaire d'Arthur. Nous nous en sommes tenu à une explication plus simple et plus ancienne, en considérant, avec la plupart des mythologues cette légende comme un mythe solaire. C'est ainsi que Ploix (*Mémoires de la Société de Linguistique*, t. II, fasc. 2, p. 161) et M. Pfeiffer (*Germania*, t. VIII) voient dans Hermès enfant et dans le Petit Poucet, des dieux solaires.

montrent exceptionnellement les deux frères rivaux et envieux du puîné, non pas supprimés, mais associés à la victoire de leur frère cadet. Dans tous les cas, c'est lui qui réussit et tient finalement le premier rôle. Et son renom de sagesse est si répandu, qu'il est devenu proverbial chez la plupart des peuples indo-européens. La locution : « c'est mon petit doigt qui me l'a dit », ne signifie-t-elle pas : « je pénètre tous les secrets comme le Petit Poucet », ou « je suis sorcier comme Roman le Merveilleux ».

CONTE

Il était une fois ce qu'on ne verra plus, — et si ce n'était pas arrivé, on ne l'aurait pas raconté; quand le tout petit peuplier donnait des poires et le saule des violettes; quand les ours se battaient les flancs de leur queue; quand loups et moutons s'embrassaient fraternellement; quand on ferrait les puces avec quatre-vingt dix-neuf livres de fer à chaque pied, et qu'elles s'élançaient au fin fond du ciel pour nous en rapporter des contes; quand les mouches savaient écrire sur les murs;

Plus menteur de tous qui ne me croira;
La cuillère au nez de qui dormira!

Il y avait donc, en Olténie (1), trois frères dont

(1) Banat d'Olténie ou Petite Valachie, situé à l'ouest de la

le plus jeune était pétri de ruses et de malices ; — c'est pourquoi on l'appelait Roman le Merveilleux (1).

Un jour, ces trois Olténiens aiguisèrent leurs faux et s'en furent aux champs. Après qu'ils eurent marché, marché encore, marché beaucoup, ils atteignirent un vallon où l'herbe était très haute. Ce que voyant, l'aîné dit aux cadets :

— Savez-vous quoi, vous autres?

— Parle et nous le saurons, répondirent-ils.

— Si nous éprouvions nos faux sur ce joli coin de pré?

— Pourquoi pas, firent les deux cadets, allons-y !

Et les voilà tous trois en ligne.

Ils n'avaient pas abattu leur première fau-

Roumanie, entre les Carpathes, le Danube et l'Olto, comprenant les cinq districts de Mehedintz, Gorj, Dolj, Vulcea et Romanatz. Ancienne capitale : Craiova.

(1) Merveilleux, en roumain *nasdravan,* mot d'origine slave, — racine : *sdravan,* habile, fort, adroit des mains et de l'esprit, — et qui signifie à la fois sorcier et ensorcelé, enchanteur et enchanté. Il s'applique aussi bien aux personnes qu'aux choses. Il y a des hommes, des chevaux, des outils qui sont *nasdravan,* — épithète que l'on traduirait le mieux par le mot : merveilleux, pris dans son acception originale et étymologique.

chée, qu'ils virent accourir, terrible et menaçant, le zméou Stan Guin, dit le Barbu, à califourchon sur la moitié d'un lièvre boîteux. De peur, les deux aînés lâchèrent leurs faux; mais le troisième les rassura :

— Ne craignez rien, laissez-moi faire; j'en viendrai bien à bout tout seul (1).

Le zméou était déjà tout près. Faisant tournoyer par trois fois sa massue, il leur cria d'une voix de tonnerre :

— Qui êtes vous, hein! vous qui avez troublé mes fontaines et gâché mes prés?

Ils tombèrent à genoux :

— De bonnes gens, Monseigneur, de bonnes gens; ne péchez pas à notre endroit.

— Allons, levez-vous, je vous fais grâce, feignit le zméou; et puisque voilà mon pré en-

(1) « Ne craignez point, mes frères... je vous ramènerai bien au logis ». PERRAULT. *Le Petit Poucet.*

Pour les concordances de notre texte avec les autres versions de ce conte, voir les citations, dans l'ouvrage mentionné de M. G. Pâris. Nous ne citons dans les notes suivantes que quelques passages parallèles, à l'appui de notre thèse, — sans aucune prétention à être complet, c'est-à-dire à refaire ce qui a été fait et si bien fait par l'éminent académicien.

tamé, fauchez-le jusqu'au bout, et, ce soir, venez chez moi, que je vous paye ».

Les trois Olténiens se mirent à la besogne et besognèrent jusqu'à la tombée de la nuit, tout un long jour d'été. A la brune, le zméou vint les chercher.

Quand ils furent arrivés à la maison, Stan Guin siffla trois fois, et incontinent sa massue sauta du clou où elle était pendue et dressa une table comme pour un empereur, avec une douzaine de mets à s'en pourlécher. Mais le zméou les avait sournoisement empoisonnés, pour faire mourir ses trois convives, — sauf un pain, une cruche d'eau, une cuillère de bois et une gourde de clairet, qui furent épargnés comme par miracle.

Stan Guin appela les Olténiens à table; mais Roman le Merveilleux, qui savait tout, lui dit :

— Je vous baise les mains. Nous sommes de pauvres hères (1), Monseigneur, accoutumés à manger comme nous pouvons et à boire ce que

(1) « Le Petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité ». PERRAULT. *Le Petit Poucet.*

nous avons. Donnez-nous ce pain qui est là-bas, cette cruche d'eau, cette cuillère de bois et cette gourde de clairet; c'est bien assez pour notre pitance.

Le zméou devina la malice du petit Roman et se tut. Mais quand ils se furent levés de table, il appela son intendant et lui ordonna de conduire les trois frères dans une cave, où il viendrait leur couper la tête pendant leur sommeil.

Mais Roman le Merveilleux éventa la mèche; seulement il fit comme si de rien n'était, et pour mieux déjouer les traîtrises du zméou, il emporta la gourde et alla dans la cave avec ses frères. Là, il tira de sa ceinture une flûte de prunier et se mit à chanter :

Petite flûte gentillette,
Plus fine qu'une aiguillette,
Flûte, flûtette, mes amours,
Viens vite, vite à mon secours (1).

Il n'était pas au bout de sa chanson magique, que voici venir quatre oiseaux-fées, qui prépa-

(1) Le Tom Pouce des légendes anglaises, apparenté au nain vert Obéron, a aussi une flûte enchantée; c'est une cornemuse faite d'une plume de roitelet et de la peau d'un pou.

rèrent un festin magnifique comme pour un empereur. Roman le Merveilleux invita à souper les trois servantes de l'ogre et leur versa du clairet à tire-larigot, jusqu'à ce qu'elles fussent soûles et mortes de sommeil. Alors il les dépouilla doucement de leurs cottes, s'en revêtit lui et ses frères, et les affubla en échange des habits qu'ils venaient de quitter. Après quoi ils s'étendirent sur le banc (1).

Ils ne dormaient pas encore, que le zméou arriva avec son grand sabre à double fil, pour leur couper la tête. Mais abusé par le troc des vêtements, il passe à côté des trois frères et tranche le col à ses trois servantes; sur ce, il rentre se coucher. Alors Roman le Merveilleux réveilla ses deux frères et ils s'en furent chercher un gîte plus sûr (2).

(1) « Le Petit Poucet qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête,... se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger, etc. » PERRAULT. *Le Petit Poucet.*

(2) « Aussitôt que le Petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il

Ils marchèrent, ils marchèrent encore, ils marchèrent beaucoup — long chemin où plaise au Seigneur-Dieu de les guider, comme nous pour le récit de ce conte, dorénavant plus long et plus beau; car c'est comme c'est, le conte va se parer, Dieu est venu en notre maison. — Ils marchèrent donc trois jours et trois nuits, les trois Olténiens, et arrivés à un splendide palais de marbre, ils s'arrêtèrent devant la porte.

L'empereur du pays les aperçut à travers la vitre et envoya son majordome pour demander ce qu'ils cherchaient par là. Le majordome rapporta à l'empereur qui ils étaient, et l'empereur ordonna que les deux aînés fussent faits palefreniers en ses écuries; mais pour Roman le Merveilleux, il voulut qu'on lui donnât un des plus beaux habits de sa garde-robe et qu'il fût traité comme un enfant de la maison.

Peu de temps se passa, et l'empereur mit Roman à la tête de tous ses domestiques. Ses frères, jaloux, résolurent de le perdre (1). Un

réveilla ses frères et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre ». Ibid.

(1) Dans la version hindoue, nous trouvons le même épisode

jour que l'empereur était à la promenade, ils vinrent au-devant de lui, leur bonnet à la main, et lui dirent :

— Lumineux empereur, longue vie à Votre Hautesse! Notre frère Roman s'est vanté de vous avoir la poule aux œufs d'or du zméou Tartakot à la barbe d'une aune et à la langue de deux.

Sur-le-champ l'empereur appela Roman et lui dit :

— Or ça, tes frères m'ont assuré que tu te vantes de m'avoir la poule aux œufs d'or du

moins développé. Arguna, fils d'Indra, se vante d'avoir vu aux enfers des oiseaux d'or. Ses frères, jaloux de ses succès auprès du roi, persuadent à celui-ci de le prendre au mot et de l'envoyer les chercher. Il réussit, non sans difficulté, à accomplir cet exploit, puis un autre analogue. Pour toute récompense, il demande au roi qu'il ordonne à la princesse sa fille d'épier un soir la conversation de ses deux frères, — le cocher et le valet d'écurie. Qu'entendit-elle? qu'ils se vantaient, l'un et l'autre, d'avoir obtenu les faveurs de la princesse. Celle-ci, aussi confuse qu'irritée de cette mésaventure déshonorante, court en informer le roi, qui fait comparaître devant lui les deux impudents et les condamne à mort; tandis qu'Arguna, nommé conseiller, finit par épouser la princesse. — Voir De Gubernatis (*Mythologie zoologique*. Paris, 1874), qui a étudié et interprété par le menu le mythe des trois frères.

zméou Tartakot à la barbe d'une aune et à la langue de deux.

— Eh, eh! sire; ceux qui m'ont trahi ne m'ont pas trahi pour mon bien, mais pour mon mal. Mais Dieu est bon, et je vous apporterai la poule aux œufs d'or, dussé-je y laisser de ma peau.

— Sache-le, Roman, si tu reviens sans la poule aux œufs d'or, je te mettrai la tête où tu as les pieds. »

A peine l'empereur eût-il tourné le dos, que Roman le Merveilleux alla chez le zméou Tartakot. Il se faufila dans le château et se glissa en tapinois jusqu'à la chambre où la poule merveilleuse était enfermée à double tour. Ne pouvant ouvrir la porte, il se fit manche à balai et passa par le trou de la serrure; puis redevenant homme, il dit à la poule :

— Ohé! la poule, viens-tu avec moi?

Mais la poule se mit à caqueter à gorge déployée :

— A l'aide, Monseigneur, à l'aide! Roman le Merveilleux veut m'emporter!

Tartakot accourut aussitôt, son grand sabre au poing; mais Roman se fit grain de mil et se

tint coi sous la fente de la porte. Alors le zméou, ne voyant personne, se fâcha tout rouge, tira son fouet de sa ceinture et rossa la pauvre poule à tour de bras. Là-dessus Roman se refit homme et demanda encore :

— Poule, viendras-tu avec moi maintenant, oui ou non?

— Je viens, répondit-elle.

Et Roman l'emporta avec ses poussins et la donna à l'empereur, lui disant :

— Recevez-la, Sire très gracieux ; j'ai accompli la tâche que vous m'aviez confiée.

L'empereur prit la poule et donna à Roman deux sacs d'or pour sa peine. Roman s'assit au bas de l'escalier et se mit à compter ses ducats : trois... six... douze... Le hasard voulut que ses frères, en train de porter de l'eau aux écuries, vinssent à passer juste à ce moment. Voyant Roman compter son or, l'un dit à l'autre :

— Regarde un peu comme ce maudit Roman s'enrichit. Mais, patience, je l'arrangerai, moi!

Le lendemain, lorsque l'empereur sortit à son ordinaire, les voilà de nouveau, leur bonnet à la main :

— Lumineux empereur, notre frère Roman s'est vanté de vous amener, harnaché et sellé, dans une cuisse de cochet, l'étalon du fameux zméou Crâne-de-cheval.

L'empereur fit quérir Roman le Merveilleux et lui dit :

— Entends, Roman, ce qu'avancent tes frères, que tu te vantes de m'amener, harnaché et sellé, dans une cuisse de cochet, l'étalon du fameux zméou Crâne-de-cheval.

— Salut à Votre Hautesse ! Ceux qui m'ont trahi ne m'ont pas trahi pour mon bien, mais pour mon mal. Mais Dieu est bon.

— Sache-le, Roman, si tu reviens bredouille, tu seras pendu au premier arbre du verger.

Après cela, Roman le Merveilleux enfourcha son cheval et s'en vint à bride abattue chez le zméou. Il entra dans l'écurie et dit à l'étalon :

— Ohé ! l'étalon viens-tu avec moi?

Mais l'étalon se mit à hennir à tue-tête :

— A l'aide, Monseigneur, à l'aide ! Roman le Merveilleux veut m'emmener !

Le zméou accourut aussitôt, son grand sabre

d'une main, un fouet de feu de l'autre, et dit à l'étalon :

— Ah ça ! où est-il donc ce maudit Roman ?

L'étalon regarda autour de lui et ne vit personne, car Roman s'était fait brin de paille et s'était caché dans le râtelier. Alors le zméou, se croyant gaussé, caressa joliment de son fouet les fesses du cheval, puis retourna à ses affaires. Après cela, Roman se refit homme et demanda encore :

— Étalon, viendras-tu avec moi maintenant, oui ou non?

— Je viens, maître; mais, avant de partir, cherche dans ma litière à l'endroit de mes fientes (1), et tu y trouveras une tonne d'or liquide et une autre d'argent; remplis-en deux sacoches, étrille-moi de la crinière à la queue et après enfourche-moi.

(1) « Tel et si net le forma la nature
Qu'il ne faisait jamais d'ordure,
Mais bien beaux écus au soleil
Et louis de toute manière,
Qu'on allait recueillir sur la blonde litière
Tous les matins à son réveil ».

PERRAULT. *Peau d'âne.*

Roman le Merveilleux fit ce que lui avait dit l'étalon, l'enfourcha et partit. Mais, Dieu! quel miracle! Le cheval était devenu moitié d'or fin avec des escarboucles, et moitié d'argent fin, et si éclatant qu'on aurait pu fixer le soleil mieux que le fixer, lui.

Lorsque Roman arriva devant le palais, il rencontra l'empereur qui justement rentrait de la promenade. Il lui donna le cheval et reçut pour récompense quatre grands pots de ducats.

Ses deux frères en furent témoins, et l'un dit à l'autre :

— Regarde un peu; en a-t-il encore gagné des cents et des mille, ce païen!

— Laisse-moi faire, répondit l'aîné, ça ne lui profitera mie!

Le lendemain, comme l'empereur se promenait dans le parc, les deux frères jaloux se portant à sa rencontre, le bonnet à la main, lui dirent :

— Illustre empereur, Dieu multiplie vos jours! Notre frère Roman s'est encore vanté de vous livrer tout vif le plus fort des zméi, le terrible Crâne-de-cheval.

— Pour ça c'est impossible! » s'écria l'empereur.

Il n'en fit pas moins comparaître Roman et lui dit :

— Est-il vrai, mon garçon, que tu te vantes de me livrer tout vif le plus fort des zméi, le terrible Crâne-de-cheval?

— Hélas! Sire redouté, ceux qui me calomnient devant Votre Hautesse ne le font pas pour mon salut, mais pour ma perte. Néanmoins je me charge de vous livrer tout vif le plus fort des zméi, le terrible Crâne-de-cheval, pourvu que vous me procuriez seulement un chariot attelé de six buffles, avec six bûcherons, six tonneliers et six forgerons.

L'empereur ordonna que tous ses désirs fussent accomplis, non sans lui promettre de l'embrocher comme un oison, s'il revenait quinaud.

Roman le Merveilleux monta dans le chariot et prit le chemin qui menait chez le zméou. Et ce chemin dura une journée d'été, de l'étoile du matin à l'étoile du soir; et quand il fut près du château de Crâne-de-cheval, il se changea

en un homme vieil, avec barbe chenue et sourcils jusqu'à terre.

Dès que le zméou l'aperçut, il s'avança et lui dit :

— Que cherches-tu par ici, père-grand ?

— Que puis-je chercher? J'ai attrapé ce coquin de Roman le Merveilleux, et je viens vous prier de me bailler ce peuplier-là, pour en faire un tonneau dans lequel je l'enfermerai.

— Bien volontiers, mon bonhomme, répondit le zméou.

Aussitôt, cognées, doloires et marteaux se mettent à l'œuvre, et le peuplier devient en un clin d'œil un gros tonneau cerclé de fer. Puis, comme on allait y mettre le fond, Roman dit au zméou :

— Monseigneur, vous savez, n'est-ce pas, que Roman le Merveilleux est fort comme un diable roux. Il pourrait défoncer le tonneau, s'en échapper, et alors, alors, c'en serait fait de nous. Une idée ! Entrez un peu dedans, et, après que nous l'aurons fermé, essayez donc de rompre les douves. Si vous n'y pouvez rien, comment Roman le Merveilleux y parviendrait-il?

Le zméou y alla de bon cœur et se fourra dans le tonneau. Aussitôt bûcherons, tonneliers et forgerons d'y mettre le fond, de lier le tout avec sept grosses chaînes de fer; puis on attela les buffles, et ils partirent, en louant Dieu et faisant diligence (1).

Au coucher du soleil, ils arrivèrent à la ville, et Roman livra Crâne-de-cheval à l'empereur, lequel ordonna sans plus tarder de défoncer le tonneau, pour voir si le zméou était bien dedans; mais celui-ci cria par la bonde :

— Empereur magnifique, si tu tiens à la vie,

(1) Dans un conte anglais, le nain Jack fait tomber le géant dans une fosse; une autre fois, il l'effraye par une fausse alerte : « Quelles nouvelles apportes-tu, cousin? — Cher oncle, de mauvaises nouvelles. — Comment des nouvelles peuvent-elles être mauvaises pour moi? répliqua le géant. Ne sais-tu pas que j'ai trois têtes et que je puis battre cinq cents hommes armés et les faire fuir comme menue paille au gré du vent? — Sans doute, dit Jack, mais malheureusement le prince s'approche avec mille hommes couverts d'armures, afin de vous tuer et de saccager votre château. — Ah! cousin Jack, voilà, en effet, de tristes nouvelles. Je cours me cacher. Viens m'enfermer dans la cave et tu garderas les clefs jusqu'à ce que le prince soit parti ». Jack accepta, et pendant que le géant tremblait dans la cave, il lui déroba le trésor. — Louis Brueyre. (*Contes populaires de la Grande-Bretagne*. Paris, 1875, p. 18 et suiv.)

conseille à tes gens de ne point me tirer de là, car autrement je te réduirais en poussière, toi et ton palais.

Alors l'empereur commanda de dresser un bûcher et d'y brûler le zméou trois jours et trois nuits durant. Quand le feu fut éteint, Roman prit les os de Crâne-de-cheval et les porta à l'empereur qui, dans son allégresse, le nomma boyard des Douze (1) et lui donna sa fille en mariage.

Roman se prosterna, baisa la babouche de l'empereur et lui dit :

— Croiriez-vous une chose, Sire beau-père, mes frères se sont vantés de n'être point brûlés, même si vous les mettiez sur une flambée de paille !

Alors l'empereur commanda qu'on les liât, qu'on les mît sur un monceau de paille et qu'on y boutât le feu. Et ils grillèrent tant et si bien qu'il ne resta d'eux qu'une poignée de cendres.

Quant à Roman le Merveilleux, il vécut heureux avec son épouse; il régna longtemps, et règne encore, s'il plaît à Dieu.

Courant le monde sur ma selle,
Je vous ai dit cette nouvelle.

(1) Boyard de première classe, grand boyard.

VI

LE CONTE DU PORC

Traduit sur le texte de Creanga (Ouvrage cité, p. 73).

PRÉFACE

Chez quel peuple et à quelle époque qu'on étudie les traditions du folklore aryen, elles offrent des ressemblances si frappantes, que leur parenté et leur communauté d'origine sautent aux yeux (1). C'est ainsi qu'il y a, au Musée du Vatican, une statue antique, — inspirée à quelque sculpteur de la Grèce par une fable courante de son temps, — qui pourrait servir, encore aujourd'hui, de frontispice explicatif au conte roumain que l'on va lire. C'est la statue bien connue de *Méléagre :* un bel éphèbe, ayant la force de la jeunesse et la grâce de la force; svelte de taille, l'air agile à la course, comme il convient au fameux héros de la chasse de Calydon. A sa droite, le chien inévitable; à sa gauche, sur l'appui, la hure du sanglier légendaire.

(1) La meilleure preuve que le *Conte du Porc* est issu d'une tradition commune à la race aryenne, c'est qu'on le trouve aussi, sous une forme abrégée, parmi les récits populaires de l'Italie (sans parler de tant d'autres pays), où il a pris un tour drôlatique fort amusant. Les quelques extraits dont nous accompagnerons notre texte en donneront une idée aux lecteurs.

Eh bien, tel qu'il est, ce chasseur mythique n'est autre que le prototype grec du Fêt-Frumos roumain, dont nous allons faire connaître aux lecteurs français un nouvel avatar sous la forme d'un simple porc.

Mais, pour être zoomorphique, cette incarnation ne nous paraît pas moins intéressante que les autres, où il figure en valet, en berger, en cavalier ou en fils d'empereur. Très amusante en soi, cette étrange histoire d'un prince mué en porc est peut-être plus curieuse encore par le contenu mythologique qu'elle recèle inconsciemment, comme tous les contes populaires, et que nous voudrions dégager, dans cette préface, des hors-d'œuvre accidentels qui l'entourent.

Notons d'abord que le porc est considéré, chez presque tous les peuples, comme une créature impure et funeste à l'homme. En Égypte, on le disait né de Typhon, ce qui signifie qu'il était un doublet de ce dieu néfaste. Quiconque avait subi le contact d'un porc, ne fut-ce que du pan de son habit, était tenu de se purifier. En Grèce, le porcher passait — tel le brave Eumée — pour le plus misérable des pâtres, dans cette hiérarchie rustique, qui partait du bouvier respecté pour aboutir au simple gardeur d'oies.

Mais malgré le dégoût qu'a inspiré universellement la race porcine, le porc, voué à la lune et au soleil (1),

(1) Le porc solaire ne figure pas seulement dans les contes roumains; il joue aussi un rôle dans les us et coutumes du peuple.
Au moment du solstice d'hiver — entre Noël et le nouvel an, — il

a été proclamé chez plusieurs peuples animal sacré — et par conséquent mangeable, puisque tout sacrifice n'est, en définitive, qu'un repas en commun avec la divinité. Seules les races sémitiques, Arabes et Hébreux, se sont obstinément refusé, et jusqu'à nos jours, à toucher à la chair proscrite de cette bête immonde.

Il peut donc paraître surprenant au premier abord que, dans la mythologie et dans le folklore, le porc tienne néanmoins un rang considérable. L'*Edda* l'appelle ni plus ni moins : une bête de héros. Aussi voyons-nous les Ases du mythe germanique se nourrir chaque jour du sanglier Sæchrimnir qui, le soir, se reforme de ses restes, comme son contraire, le phénix solaire des Grecs, renaît chaque matin de ses cendres; il va sans dire que le sanglier n'est, dans la

est, en effet, d'usage de faire la quête de maison en maison, en promenant un groin de porc orné de fleurs et de verdures, placé sur un plateau en face d'un petit miroir. On appelle cette coutume la *Vasilca* (abréviation de *Vasilica*, Basile, un nom fréquemment donné aux ours et aux porcs). Il s'agit, à n'en pas douter, d'une antique cérémonie où l'on fêtait la résurrection du porc solaire par un sacrifice d'actions de grâces à Ops ou à Mars agricole, réminiscence inconsciente des *Suovetaurilia* et des *Opalia* des anciens Romains de Dacie. Ces divinités n'ayant plus cours, la part des dieux, qui était en général la plus petite, a fini par être abandonnée à la valetaille, qui se compose généralement de tziganes, tandis que les maîtres ont continué à se réserver les bons morceaux. La *colinda* chantée à cette occasion, franche comme une chanson de carnaval, ne manque pas de s'en plaindre. J'ajoute que cette pratique est spéciale aux tziganes, ces anciens serfs émancipés qui, en temps de liesse, ont gardé la libre insolence des anciens esclaves.

fable, que la réplique sauvage du porc. Freier et Freia chevauchent une laie aux soies d'or (sans doute la lune), qui illumine la nuit à la rendre claire comme le jour.

Dans les légendes helléniques, un sanglier cause la mort d'Adonis, qui meurt d'une atteinte de ses défenses, comme l'Odin germanique; un autre blesse mortellement Ulysse; un troisième dévaste le royaume d'Œnée et donne lieu à la chasse de Calydon, à la suite de laquelle Méléagre périt. Héraclès et Thésée en combattent également de gigantesques, au cours de leurs aventures.

De tous ces exemples parallèles, il résulte que *le porc*, ou son équivalent sauvage le sanglier, est, dans le bestiaire aryen, un animal hostile aux dieux et aux héros solaires. Il ne saurait donc être autre chose qu'une forme zoomorphique de la brume matinale, de la nuée orageuse ou de la nuit, ennemis de la lumière. Aussi apparaît-il fréquemment comme une bête démoniaque ou sorcière, image de la Nuit escamoteuse d'Aurores et de Soleils. Il erre par les ténèbres dans les lieux hantés; mais il lui arrive aussi parfois de grossir par-dessus les maisons, de transformer son étable en palais ou de se métamorphoser lui-même en homme.

Symbole métaphorique de la nuit, il est en relation avec les météores crépusculaires du soir et du matin; déguisement momentané du héros solaire, il prendra

la forme bestiale, tantôt pour se soustraire à ses persécuteurs, tantôt pour les exterminer, parfois enfin sous le coup d'un ensorcellement diabolique ou d'une malédiction divine. Il aura aussi à l'occasion une tête aussi brillante que la lune, ou se transformera, comme Vishnou, en sanglier, pour pénétrer dans les régions infernales ou pour tuer le démon à l'œil d'or Hiranyâksha, — à moins qu'il ne figure, comme dans le conte russe d'Afasanieff, parmi les présents merveilleux faits au prince Charmant, à côté du daim aux cornes d'or et du cheval à la crinière d'or, comme pourceau aux soies d'or.

Avec la mobilité protéique particulière aux images mythologiques, il ne faut pas s'étonner de voir le porc fabuleux tour à tour monstre ténébreux — tel le sanglier d'Erymanthe qui tombe sous les coups d'Héraclès, — et monstre solaire, comme le sanglier estival qui ravage la beauté printanière d'Adonis. Les rôles aussi sont parfois intervertis; selon qu'il s'agit du soir ou du matin, c'est tantôt le héros, tantôt la bête qui l'emporte. Il est inutile d'ajouter à ce propos que mourir comme bête ou se transformer en prince brillant, n'est que l'expression, sous deux formes différentes, de la même idée mythologique.

Ces considérations générales vont nous aider à déchiffrer l'énigme de notre conte. Victime d'un sortilège, un prince a été mué, comme tant d'autres de ses pairs, en un pourceau; mais il finira bien par rede-

venir le héros originel qu'il était : il le redevient même chaque fois qu'il est en présence de la princesse Aurore. Cette métamorphose momentanée, particulière à tous les dieux solaires déguisés en monstres, signifie simplement qu'à l'approche de l'aube, le monstre nocturne qui masquait le soleil s'efface pour paraître sous son réel aspect (1). Déjà dans *la Fée des Fées,* nous avons rencontré un épisode semblable; mais pour en citer un exemple plus familier, il suffit de rappeler la métamorphose finale du monstre dans *la Belle et la Bête,* métamorphose identique exactement à celle qui clôt notre conte.

D'emblée, le porc qui nous occupe trahit d'ailleurs de quelle essence mythique il est. C'est dans la forêt légendaire que nous le rencontrons, avec la *truie* nocturne, dernier venu des douze porcelets — les douze heures la nuit. Il est, comme tous les héros de lumière, très faible et très humble au début de la vie, vautré dans la fange, infirme et sale; mais il s'élèvera bien vite de cette abjection où on le dédaigne, à de merveilleuses destinées. Inutile d'ajouter que ses *parents*

(1) Une chose semble en contradiction avec les éclaircissements que nous venons de donner : c'est que le porc ne se transforme en prince que le soir au coucher du soleil, et non pas le matin à son lever. Mais cette anomalie n'est qu'apparente, l'imagination populaire ayant toujours considéré la chambre nocturne, ou le palais de la nuit, comme la retraite élyséenne des dieux du jour, réduction des régions infernales où se retrouvent toutes les Aurores et tous les Soleils défunts.

participent à son humble condition aussi bien qu'à son apothéose : de pauvres qu'ils sont d'abord, puisqu'ils représentent le ciel d'Orient privé de jour, ils ascendront, dans la gloire du soleil levant, au rang d'empereur et d'impératrice, et leur cabane elle-même se transformera en un palais magnifique.

Au premier épisode, le caractère du porc solaire s'accuse plus clairement encore, lorsqu'il bâtit le *pont mythique* qui va du palais du soir ou de la nuit — la hutte des vieux parents — au palais du matin ou du jour — la résidence de l'empereur. De ses narines merveilleuses s'épanchent alors des flots de lumière, qui débordent de la demeure des nuages; et c'est ainsi qu'il accomplit l'épreuve redoutable où tant d'autres fils de rois ou d'empereurs, morts comme les soleils d'antan, ont échoué avant lui.

Après avoir, par cet exploit, conquis la main de la *jeune impératrice*, une Aurore du soir, il vivra avec elle, comme la Bête avec la Belle, dans le palais constellé de la nuit, jusqu'au moment où il disparaîtra à tous les regards, parce que sa peau de porc a été imprudemment jetée au feu, — telles les peaux de chouettes dans *la Fée des Fées*. Cet accident-là est très fréquent dans les contes populaires, où l'éclat et l'extinction du jour sont souvent attribués à une combustion. Tantôt c'est le voile de ténèbres qui flambe sous la forme de divers manteaux de bête, déguisements du dieu solaire pendant la nuit (alors il s'agit du soleil le-

vant), tantôt c'est le dieu lui-même qui verse son sang divin et agonise, tel Héraclès, sur le bûcher sublime des nuages. Parfois il arrive qu'un attribut du personnage subit la flamme en son lieu et place et est sensé déterminer sa mort. C'est notamment ce qui arrive à Méléagre (1).

La peau de porc consumée, le prince Charmant du conte roumain disparaît, mais non sans nous révéler — tel Lohengrin en abandonnant Elsa — qui il est : « Si jamais tu veux revoir ton époux, sache que je me nomme Fêt-Frumos et va me chercher au monastère du Saint-Encens! »

A partir de ce moment, commence le *grand voyage* à la recherche de l'époux perdu, ainsi qu'il figure dans tant de contes et de légendes. Il symbolise le voyage mystérieux que le soleil est sensé accomplir de l'Occident à l'Orient, à travers les solitudes désolées de la nuit, pour rejoindre l'aurore du matin.

(1) On sait que le fils d'Althée dormait tout petit dans son berceau, quand les Moires, ces antiques aïeules des fées, se présentèrent soudain à sa mère, et, désignant une bûche brûlante dans le foyer, prophétisèrent que, aussitôt ce brandon consumé, son enfant mourrait. Althée s'empressa de retirer la bûche de la flamme, sous prétexte de conserver la vie à son fils ; mais, devenu grand, ce fils, dans un accès de colère, tua un jour, après la chasse de Calydon, deux de ses oncles; Althée alors, voulant venger la mort de ses frères, livra au feu le tison fatidique; et comme le bois se consumait, la force de Méléagre déclina; et quand la bûche jeta sa dernière étincelle, il mourut. La destinée de Méléagre fatalement unie à cette torche du jour, c'est la destinée du soleil ou du héros lui-même, répercutée dans une image où l'attribut est le signe du dieu.

Quant au *monastère du Saint-Encens*, il désigne d'une façon mystique le palais de la nuit, qui est aussi celui de l'aube. C'est là que la jeune impératrice, comme dans un temple du Graal perdu dans les rochers du mont Salvat, doit retrouver le jeune empereur qui l'a abandonnée naguère. Le pèlerinage qu'elle fait pour parvenir à ce lointain et vague séjour, est divisé en trois étapes, qui ne sont après tout que la répétition, selon le chiffre sacramentel, du même épisode à peine varié (1).

Les trois sœurs, *sainte Mercredi, sainte Vendredi* et *sainte Dimanche*, qui dotent la princesse d'objets enchantés, sont évidemment des déesses aurorales; la *quenouille, le fuseau* et *la poule aux œufs d'or*, qui sont au fond leurs attributs et dont elles se dessaisissent en faveur de la voyageuse, les caractérisent très clairement comme des Parques crépusculaires. Pour leurs noms, ils sont conformes aux traditions roumaines, où les divinités latines ont été comme canonisées.

Avec la mention de la *vieille Guêpe* qui a fait sécher le diable, le conte revient à son point de départ; car cette méchante sorcière n'était rien moins que la

(1) Ce voyage et les étapes qu'il comporte sont indiqués d'une façon beaucoup plus transparente dans une autre version du même conte, recueillie par Ispiresco (conte V) sous le titre *le Porc enchanté*.

Au lieu des trois saintes Mercredi, Vendredi et Dimanche, la pauvre femme arrive d'abord auprès de sainte Lune (la nuit), puis auprès de saint Soleil (le jour), après quoi elle retrouve son époux.

truie de la clairière — la truie aux douze gorets — que le vieux, le père improvisé de Fêt-Frumos, avait découverte. Plus démoniaque assurément que son nom ne le ferait supposer, elle est une personnification très caractéristique de la nuit sorcière qui, d'une part, escamote les attributs de la belle filandière aurorale, et, d'autre part, la tient enfermée pendant la nuit, pour ne lui ouvrir qu'au matin les portes du jour.

Si ces explications ne paraissent pas suffisamment probantes, *l'alouette* mythique, qui guide et secourt la pauvre voyageuse dans sa tournée par l'empyrée nocturne, nous permet de les corroborer encore. Notons d'abord que dans le *Rig-Véda*, le soleil est appelé un oiseau, — frère du Phénix grec bien connu. Éclairant tout, il est censé tout savoir : cette perspicacité des oiseaux est si réputée, que la fable leur attribue plus spécialement le don merveilleux de prédire l'avenir. Rien d'étonnant donc si nous voyons ici une alouette connaître, elle seule entre tous les êtres de la création, l'endroit où s'est réfugié le prince Soleil.

Dans la comédie des *Oiseaux* d'Aristophane, l'alouette huppée reçoit le nom de reine. On lui attribue la piété funèbre d'enterrer les morts privés de sépulture, — un soin qui est confié aussi au rouge-gorge hivernal, à la cigogne et à la huppe à aigrette. D'après le même Aristophane, l'alouette, dont le chant aérien précède le jour, est non seulement le premier-né des animaux, mais elle aurait existé avant la terre,

bien plus, avant Kronos et Zéus eux-mêmes. Et quand mourut le père de l'alouette, la terre manquant pour l'ensevelir, l'alouette prit le cadavre dans sa propre tête, ce qui mythologiquement signifie que le père et la fille ne font qu'un, — qu'en d'autres termes l'alouette à aigrette, c'est le soleil crêté de rayons (1).

Dans un conte slave, on voit un fils de roi qui rend la liberté à un petit oiseau. Celui-ci, dans sa reconnaissance, lui donne un cheval qui gagne des batailles, et une pomme d'or au moyen de laquelle il peut épouser une princesse. C'est ainsi que très souvent le cheval mythique se substitue à l'oiseau, dont la vraie nature nous appert de ce fait. L'alouette qui protège une princesse à la recherche du Soleil, n'est elle-même qu'une Aurore messagère et médiatrice de l'hymen solaire, — comme la caille dans d'autres versions du même mythe.

Si donc l'alouette emporte l'Aurore, c'est qu'elle est tenue de jouer le rôle des chevaux mythiques dans les autres contes. Si enfin cette même alouette est boiteuse, cette épithète peut bien lui être venue de son vol par élans, à moins qu'elle ne soit purement mythologique et serve à rappeler l'infirmité nocturne du dieu solaire (2).

(1) Dans un conte mongol, un jeune homme pauvre ayant pieusement enseveli son père, est averti de son bonheur par une alouette qui vient se poser sur son métier de tisserand et lui indique les moyens d'épouser la fille du roi, comme dans notre conte.

(2) Par ce trait, elle se rapprocherait du grand dieu grec Hé-

Il me reste encore, pour terminer, à préciser le sens du supplice final infligé à la sorcière ténébreuse, attachée avec un sac de noix à la queue d'une jument sauvage. Il ne s'agit évidemment de rien autre que de la mort de la Nuit qui, liée à la jument solaire, s'en va en lambeaux, tandis que les étoiles — les noix tombant du sac — se perdent une à une dans la clarté du grand jour venu, où Fêt-Frumos épouse l'Aurore.

phæstos, le forgeron divin de l'Olympe qui, lancé du seuil céleste, traversa l'espace toute la durée du jour, et retomba, au coucher du soleil, dans le sein de Thétis et d'Eurynomée, qui le reçurent dans les profondeurs de l'Océan. Lui aussi, avant d'être le dieu de la foudre, avait été un dieu solaire, la flamme ouvrière des mille teintes qui argentent, dorent, empourprent et bronzent le ciel, à l'Occident et à l'Orient.

CONTE

On dit qu'il y avait une fois un vieux et une vieille blancs comme l'hiver, — le vieux de cent ans et la vieille de nonante, — et tous les deux tristes comme la pluie, parce qu'ils n'avaient pas d'enfants. Seigneur Dieu, ce qu'ils souhaitaient pourtant d'en avoir au moins un! Nuit et jour tout seuls comme le coucou, les oreilles avaient fini par leur tinter d'ennui. Pour comble de malheur, ils avaient à peine de quoi vivre; une hutte à faire pitié, quelques haillons fripés étendus sur un grabat, voilà toute leur chevance. Ajoutez encore que, depuis quelque temps, pas un chat ne frappait à leur porte, qu'on fuyait comme s'ils eussent été malades de la peste, les pauvres gens!

Or, un jour, la bonne femme poussa un gros soupir et dit au bonhomme :

— Hélas! hélas! mon pauvre vieux, depuis que nous vivons, jamais encore personne ne nous a appelés père et mère. N'est-ce pas grand'pitié, le Seigneur me pardonne! que nous soyons encore de ce monde; car maison sans enfants, c'est cloche sans battant!

— C'est bien vrai, mon vieux, je le vois bien; mais en attendant, sais-tu l'idée qui m'est venue cette nuit?

— Dis ton idée et je la saurai.

— Eh bien, voici : demain à la pointe du jour, lève-toi et prends du côté où tes yeux s'ouvriront, et la première créature que tu apercevras — que ce soit un homme, que ce soit un serpent, ou n'importe quelle autre bête, — mets-la dans ta besace et reviens-t'en avec à la maison. Nous l'élèverons comme nous pourrons et elle sera notre enfant.

Le vieux, lassé lui aussi de tant de solitude et souhaitant d'avoir des enfants, se leva le lendemain de bonne heure, accrocha sa besace au bout d'un bâton et fit comme lui avait dit la

vieille. Il partit et alla de l'avant, le long des sentiers, jusqu'à ce qu'il rencontra une clairière. Et voilà qu'il y trouva une truie avec douze gorets, vautrés dans la bourbe et se chauffant au soleil.

La truie, dès qu'elle vit le bonhomme venir sur elle, se prit à fuir, et les petits à sa queue. Un seul, qui était plus maigre, plus faible et plus sale que les autres, ne pouvant se dépêtrer de la fange, resta sur place. Vivement le vieux s'empara de lui, le fourra dans son sac, tel quel, tout couvert de boue et d'autres agréments, puis s'en retourna à la maison avec son fardeau.

— Dieu soit loué, se disait-il chemin faisant, si je puis offrir ainsi une consolation à ma vieille! Mais sais-je, moi, si c'est le bon ou le mauvais esprit qui lui a mis une telle idée en tête, la nuit dernière?...

Et comme il arrivait chez lui, il cria à sa femme :

— Hé! hé! petite vieille, regarde un peu quel trésor je t'apporte! Pourvu qu'il vive, ce garçonnet-là! Il a de si beaux yeux, de si beaux sourcils! N'est-il pas gentil à croquer? Il te res-

semble, du reste, comme si tu l'avais fait. Et maintenant, vite de l'eau pour le débarbouiller, comme tu sais qu'on débarbouille les garçons, car il est un peu embrené, ton petiot!

— Allons, allons, mon vieux, ne plaisante pas de la sorte, répondit la vieille; car il est une créature de Dieu, comme nous autres, et peut-être bien plus innocente, le bijou!

Là-dessus, alerte comme une jeune fille, elle mit de l'eau sur le feu, pour préparer le bain; et comme elle savait à merveille son métier de sage-femme, elle lava le cochon, elle l'oignit de saindoux à toutes les jointures, bien doucement, et, pour finir, elle lui tira le bout du nez, en le baisotant, pour le préserver du mauvais œil, le pauvret (1).

Ensuite, elle le peigna et le soigna si bien,

(1) La croyance au mauvais œil et aux sortilèges est très répandue en Roumanie, surtout parmi la classe paysanne. De là aussi l'usage fréquent d'amulettes, de gestes prophylactiques, de chansons conjuratives et d'exorcismes divers. Il y en a contre les méchantes langues, la stérilité et les maladies des hommes et des bêtes, l'infortune en ménage, la morsure des serpents, le guignon dans le commerce, etc. Ici il s'agit de la coutume de tirer un enfant par le bout du nez, tout en faisant des lèvres le bruit d'un baiser, ce qui est sensé le préserver du mauvais œil.

qu'il guérit en peu de jours; et, bourré de son et de bouillie de maïs, il grossissait et prospérait à vue d'œil, que cela faisait plaisir à voir. La vieille ne se tenait plus de joie d'avoir un fils si gentillet, si drôlet, et frais et rond comme une citrouille. Quand tout le monde lui aurait juré qu'il était laid et insolent, elle eût soutenu contre tout le monde qu'il n'était sur terre garçon comparable au sien.

Une seule chose la chagrinait pourtant, la bonne femme, c'est qu'il ne savait dire ni papa ni maman.

*
* *

Un jour, le bonhomme voulut aller au marché pour faire quelques emplettes.

— N'oublie pas, mon vieux, dit la femme, de me rapporter des caroubes pour le petiot, car il doit en avoir joliment envie, le pauvre!

— Bien, bien, la vieille, répondit le mari.

Mais tout bas il pensait :

— Peste soit de son cochon! Me fait-elle assez

endêver avec sa toquade!... Passe encore si nous avions pain et sel à discrétion; mais le bourrer, lui, de friandises, quand nous ne mangeons pas notre soûl! C'en est assez en fin de compte! Plutôt que de céder à toutes ces lubies, j'aimerais mieux prendre la clé des champs!

Malgré tout, le vieillard partit pour la foire, où il acheta ce dont il avait besoin; et quand il fut de retour, sa femme lui demanda comme de coutume :

— Eh bien, mon vieux, qu'as-tu appris de neuf là-bas?

— Ce que j'ai appris de neuf, ma pauvre vieille, rien de trop bon, que notre empereur veut marier sa fille.

— Quel mal y vois-tu?

— Patience, patience, la vieille; ce n'est pas tout, car on m'a dit des choses à faire dresser les cheveux sur la tête, et quand je te les aurai contées par le menu, je crois bien que tu en auras aussi la chair de poule.

— Dieu nous garde! mais qu'y a-t-il donc, mon vieux?

— Tu vas voir, la vieille, mais laisse-moi

parler. L'empereur a fait savoir dans tout le pays, par ses messagers, qu'il donnerait sa fille et la moitié de son empire à quiconque bâtirait, depuis sa propre maison jusqu'au palais impérial, un pont d'or, paré de pierres fines et bordé, à droite et à gauche, de toutes sortes d'arbres, où chanteraient toutes sortes d'oiseaux, comme on n'en voit pas sur terre. Mais aussi quiconque, après l'avoir demandée pour femme, ne réussirait pas à faire le pont tel que je l'ai dit, aurait sur l'heure la tête coupée. Or, on raconte que jusqu'à présent quantité de fils d'empereurs et de rois ont tenté l'épreuve sans y réussir, et que l'empereur, comme il l'a publié, leur a fait à tous couper la tête sans merci, si bien que tout le monde en pleure! Et maintenant, la vieille, trouveras-tu encore que ce ne sont pas là de mauvaises nouvelles? Voire qu'on assure que l'empereur est tombé malade de chagrin de ne point trouver de gendre.

— Pour ça, mon vieux, il en est de la santé des empereurs comme de notre santé à nous autres. C'est ce que tu me dis de tous ces fils de rois et d'empereurs qui me fend le cœur, quand

je pense au deuil et aux larmes des pauvres mères. Comme je suis heureuse que le nôtre ne sache pas parler et qu'il ne puisse se mettre en tête, comme les autres, de telles aventures!

— Ce que tu dis là est fort beau, la vieille; mais ce serait encore plus beau d'avoir un fils qui construirait le pont et qui prendrait la fille de l'empereur; car pour sûr, celui-là, bon Dieu! se rirait de la misère et acquerrait grande renommée!

Pendant qu'ils devisaient ainsi, le cochon gisait sur sa litière, le groin en l'air et les yeux braqués sur les vieux; il écoutait ce qu'ils disaient, grognant seulement de temps à autre. Et quand ils eurent fini, voilà que tout à coup une voix sortit de dessous le poêle:

— Père, mère, c'est moi qui le ferai, le pont!

La vieille, à ces mots, s'évanouit de joie, tandis que le vieux, croyant à quelque diablerie, restait muet de frayeur. Ahuri, il regardait de tous côtés dans la chambre, pour voir d'où était parti le cri. N'apercevant âme qui vive, il revenait à peine de son saisissement, quand le cochon cria de nouveau :

— Père, ne te trouble pas pour si peu, c'est moi!.. Réveille la mère et va-t'en dire à l'empereur que je lui bâtirai son pont d'or.

— Mais y parviendras-tu jamais, pauvre chéri de ton père? balbutia le vieux.

— Pour ça, ne t'en inquiète pas, puisque tu partages mon désir. Va seulement rapporter à l'empereur ce que je t'ai dit.

La vieille alors, revenue à elle, embrassa son enfant et lui dit :

— Petit chéri de ta mère, ne mets pas ta vie en danger et ne nous laisse point, justement à présent, le cœur brisé et sans soutien!

— Là, là, ne te fais pas de mauvais sang, petite mère; car si je vis et ne meurs point, tu apprendras qui je suis (1).

*
* *

Le vieux n'ayant plus rien à dire, peigna sa

(1) « Il y avait une fois un roi qui avait un fils; et ce fils — de jour — était un cochon, et — de nuit — un beau cavalier ». (*Il Figliulo del re, maiale.* — Collection de *Contes populaires italiens* de D. Comparetti et A. d'Ancona, Rome, 1875.)

barbe avec soin, prit son bâton de vieillesse, quitta la maison et s'achemina du côté du grand empire. Arrivé en ville, il se redressa de son mieux et marcha droit vers le palais de l'empereur. Une des sentinelles, le voyant bayer aux corneilles devant la porte, lui demanda :

— Que cherches-tu par ici, le vieux?

— Moi? J'ai affaire à l'empereur; mon fils gage de bâtir le pont.

Le garde, connaissant sa consigne, ne pipa mot; il prit le vieux par la main et le mena droit en face de l'empereur qui l'interrogea :

— Que veux-tu de moi, mon bonhomme?

— Que vous viviez longtemps en paix, très lumineux et très puissant empereur! Mon fils ayant ouï dire que vous aviez une fille à marier, m'a envoyé porter à la connaissance de votre Hautesse qu'il pourra peut-être vous faire le pont.

— Le peut-il, qu'il le fasse, mon vieux, et que ma fille et la moitié de mon empire soient à lui; sinon, tu as appris ce qui l'attend et ce que d'autres, de meilleure souche que lui, ont pâti. Si donc ton fils veut tenir la gageure, pars

et ramène-le-moi; autrement reste dans ton village et ne te mets plus martel en tête!

Le vieux, entendant cela de la bouche même de l'empereur, s'inclina jusqu'à terre; ensuite il sortit et retourna à la maison pour quérir son fils.

Aussitôt arrivé, il lui rapporta ce qu'avait dit l'empereur. Alors le cochon devint fou de joie et commença à cabrioler par la hutte, se lança par dessous les bancs et même renversa la vaisselle du groin, en s'écriant :

— Partons vite, petit père, que l'empereur me voie (1)!

A l'ouïe de ces paroles, la vieille se mit à pleurer et à se lamenter :

— Je ne compte pour rien, paraît-il, dans ce monde, moi! Jusqu'à présent je n'ai fait que

(1) « Un jour le roi (du conte italien) était à table et sentit tout le palais s'ébranler, qu'on eût dit un tremblement de terre. Les domestiques allèrent voir de quoi il retournait et virent le cochon qui gambadait dans une chambre, avec tant d'ardeur que par moment il atteignait dans ses sauts le plafond. Ils lui demandèrent ce qu'il avait; il répondit qu'il voulait prendre femme et désirait la fille aînée d'un meunier qui en avait trois ». (*Il Figliulo del re, maiale*, passim.)

peiner pour l'élever et le préserver de tout mal, et maintenant je vois bien que je vais rester sans lui!

Et tout en geignant, elle tomba en pâmoison de colère.

Mais le vieux, sans longs discours, coiffa son bonnet, le tira par-dessus ses oreilles, saisit son bâton et sortit en disant :

— Viens, mon petit, viens avec ton père, que nous ramenions une bru à ta mère!

Ravi d'aise, le cochon fit une ronde encore plus folle sous les bancs; puis il partit à son tour en trottinant derrière le vieux, à quelques pas de distance, non sans grogner et renifler par terre, comme font tous les cochons.

A peine arrivèrent-ils devant le palais de l'empereur, que tous les gardes se mirent à s'entre-regarder en pouffant de rire.

— Ah ça, le vieux, quel compagnon nous amènes-tu là? interrogea l'un d'eux.

— Mais c'est notre fils, pardieu! qui gage de bâtir le pont de l'empereur.

— Pour le coup, mon bonhomme, tu as la tête à l'envers, fit une vieille sentinelle, et tu

as sans doute bien envie de la perdre pour en finir avec les mauvais jours!

— Et quand ce serait? Ce qui est écrit est écrit, et comme que comme, il faut bien qu'on meure une fois!

— Décidément, le vieux, ça saute aux yeux : tu cherches la lune en plein midi avec une lanterne, observèrent tous les gardes ensemble.

— Et puis après, que vous en chaut, à vous autres? Vous feriez mieux de fermer le bec et de prévenir l'empereur que nous sommes là à nous morfondre, répliqua le vieux.

Les sentinelles alors se concertèrent, en haussant les épaules. A bout de conseils, l'une d'elles s'en alla prévenir l'empereur de l'arrivée des nouveaux prétendants, un vieux avec un cochon. Alors l'empereur les fit mander auprès de lui.

Le vieux, en entrant, s'inclina jusqu'à terre et resta, intimidé, sur le seuil ; le cochon, lui, trottina de l'avant sur les tapis, en grognant et en reniflant l'air de la chambre.

Devant tant d'outrecuidance, l'empereur ne savait plus s'il devait rire ou se fâcher tout rouge, et il finit par dire :

— Ah ça, le vieux, quand tu es venu naguère, tu semblais avoir tout ton bon sens. Mais à quoi songes-tu aujourd'hui de courir ainsi le monde avec des cochons à tes trousses? Et qui t'a mis en tête de te gausser justement de moi?

— Dieu préserve! pas même en pensée, très-haut empereur! Mais, que votre clairvoyance me pardonne : c'est là le fils qui m'a envoyé après vous et dont je vous ai parlé l'autre jour, s'il vous en souvient encore.

— Comment, c'est lui qui prétend me faire le pont?

— Lui-même, sire; nous l'espérons avec l'aide de Dieu.

— A d'autres, mon bonhomme! Mais soit, va pour le porc! Emmène-le donc; et si, demain matin, le pont n'est pas terminé, sache bien que ta tête roulera là où sont tes pieds! As-tu compris?

— Le Ciel est plein de miséricorde, Sire, et s'il arrive, ne vous déplaise, que votre souhait soit accompli, alors demain vous nous enverrez la petite à la maison.

A ces mots, le vieux s'inclina suivant l'usage,

reprit son cochon, sortit et regagna sa hutte, suivi de quelques gardes que l'empereur avait chargés de veiller sur lui, pour voir ce que tout cela voulait dire; car on jasait, on riait et on s'étonnait fort, au palais et ailleurs, de cette aventure sans pareille dans l'histoire.

*
* *

Or, vers le soir, quand le vieux et le porc arrivèrent à la maison, accompagnés des gardes, la vieille fut prise d'une peur bleue et se mit à se désespérer :

— Malheur à moi, mon vieux! Quelle garnison tu viens loger chez nous! Qu'ai-je à faire de gendarmes par ici!

— C'est bien à toi de me le demander! A qui la faute? Est-ce de mon chef que j'ai couru par monts et par vaux, pour te rapporter, vaille que vaille, des enfants trouvés?... Ces gendarmes, mais ce n'est pas moi qui les ai amenés; c'est bel et bien eux qui m'ont ramené, moi! Et pour ma pauvre tête, il est écrit que demain

elle ne sera plus où elle est à présent ! Dans quel bourbier me suis-je fourré, et pour en avoir agi à ta tête, vieille caboche de mule !

Cependant le cochon rôdait en reniflant par la chambre, cherchant pitance, sans plus se soucier du tracas qu'il causait. Les vieux se querellèrent à s'égosiller jusqu'au petit jour, et, à bout de bave, ils s'endormirent enfin en maugréant.

Alors le cochon monta avec précaution sur le banc, enfonça la vessie de la fenêtre (1) et souffla au loin de ses narines. Il en sortit deux jets de feu qui allaient de la hutte du bonhomme — qui maintenant n'était plus une hutte — jusqu'au palais de l'empereur. Et le pont, avec toutes les choses ordonnées, se trouva fait, sans compter que la hutte s'était changée en un palais plus magnifique que celui de l'empereur lui-même.

(1) Il y a encore, dans certains villages pauvres, des maisons fort primitives qui correspondent exactement à la hutte indo-germanique des premiers âges, telle qu'on la retrouve dans la forme des sarcophages anciens et dans les bas-reliefs de la colonne Trajane. Pour toute cheminée, un trou dans le toit ; pour toute fenêtre, un trou dans le mur en pisé, fermé, en place de vitres, par des vessies.

Et tout à coup le vieux et la vieille se réveillèrent vêtus de pourpre et de soie, ayant autour d'eux tous les trésors du monde. Quant au cochon, c'est sur des tapis précieux, étalés de tous côtés, qu'il jouait et se vautrait.

Au même moment, il se fit un grand remue-ménage à la cour de l'empereur, et l'empereur et sa compagnie furent saisis d'effroi en voyant ces merveilles. Craignant qu'il ne lui arrivât malheur, l'empereur tint conseil et décida d'accorder sa fille au fils du vieux et de la vieille, et de la leur envoyer sur-le-champ ; car l'empereur, tout empereur qu'il était, n'avait plus pour l'instant qu'une seule chose en tête, — la peur, qui n'est jamais une bonne chose.

Et on ne célébra pas de noce, car avec qui l'aurait-on faite (1) ?

(1) Le meunier du conte cité consentit à donner sa fille aînée au fils du roi, et la fille à l'épouser par l'ambition de devenir reine. Le conteur italien, moins sérieux que le conteur oriental, n'a pas reculé devant la description de ce repas de noces hybride et burlesque. « On fit donc le déjeuner des épousailles, et pendant qu'ils mangeaient, le cochon eut à chaque instant la tentation de fourrer son groin dans le plat de l'épousée ; mais elle, d'un coup de fourchette, le remettait à l'ordre ; et elle lui piqua

La fille de l'empereur, dès qu'elle arriva chez son fiancé, prit plaisir au palais et aux beaux-parents; mais quand elle aperçut son mari, elle resta clouée sur place : puis, haussant les épaules, elle se dit en son cœur :

— Puisque Dieu et mes parents l'ont voulu ainsi, ainsi soit-il!

Et elle vaqua au train de la maison.

Or, pendant toute la journée, le porc gambadait par la chambre, suivant son habitude; mais le soir, au coucher, il quittait sa peau de cochon et se transformait en un fils d'empereur, très beau. Et au bout de peu de temps, sa femme s'habitua à lui si bien, qu'elle ne le trouva plus aussi répugnant.

*
* *

Après une semaine ou deux, la jeune mariée eut l'ennui de ses parents et s'en alla les visiter; mais elle eut soin de laisser son mari au logis, car elle n'osait sortir avec lui.

le groin tant et si bien qu'elle le mit tout en sang ». (*Il Figliulo del re, maiale*, passim.)

Ce fut pour les parents une grande joie de la revoir et ils lui demandèrent des nouvelles de son ménage. Elle leur dit les choses comme elles étaient; alors l'empereur lui donna de sages conseils :

— Écoute, ma chérie, que le diable ne te pousse pas à faire quelque chagrin à ton mari! Cela pourrait attirer sur toi de grands malheurs; car, d'après ce que je vois, cet homme — quel qu'il soit — possède un pouvoir peu commun, bien au-dessus de notre entendement, puisqu'il a fait des choses qui dépassent les forces humaines.

Quelques minutes plus tard, la mère et la fille sortirent au jardin pour se promener, et la mère donna à sa fille de tout autres conseils :

— Ma chérie, quelle vie que la tienne, si tu ne peux même pas sortir dans le monde avec ton mari! Voici mon idée, à moi : fais en sorte qu'il y ait toujours un grand feu dans le poêle, et quand ton mari sera bien endormi, prends sa peau de cochon et jette-la au feu; elle brûlera et tu en seras débarrassée une fois pour toutes.

— C'est juste, ma mère; je n'aurais jamais trouvé la pareille toute seule!

Dès que la jeune impératrice fut rentrée à la maison, elle ordonna de chauffer le poêle à blanc, et quand son mari fut bien endormi, elle prit la peau de cochon dans le coin où il la posait le soir, et la jeta au feu. Alors les poils commencèrent à flamber et la peau à rôtir, puis à se ratatiner, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus que les cendres. Et il se fit dans la chambre une puanteur si horrible, que le mari se réveilla en sursaut, sauta à bas du lit et s'en alla, tout désolé, regarder dans le poêle. Et quand il comprit son malheur, il pleura toutes les larmes de son corps, en s'écriant :

— Ah! sotte pécore de femme, qu'as-tu fait là! Si quelqu'un t'y a poussée, mal t'en a pris de l'écouter; et si tu l'as fait de ta tête, bien folle ta tête!

A ces mots, la jeune femme se sentit les flancs tout à coup serrés dans une ceinture de fer. Et son mari de lui dire :

— Quand je poserai ma main droite sur ton nombril, qu'alors seulement cette ceinture

crève, et qu'alors aussi le fils dont tu es grosse, sorte de ton ventre! Voilà pour t'apprendre à écouter les avis d'autrui; car, pour les avoir écoutés, tu as navré ces deux pauvres vieux, et du même coup tu nous a jetés dans le malheur, toi et moi! Et si jamais tu veux revoir ton époux, sache que je me nomme Fêt-Frumos, et va me chercher au monastère de Saint-Encens (1)!

A peine eut-il fini de parler, qu'un vent effroyable se leva et emporta dans un tourbillon le gendre du vieil empereur, loin de tous les regards. Au même instant, le pont enchanté s'effondra et soudain aussi le palais merveilleux qu'habitaient les deux vieux et leur bru, se transforma de nouveau, avec tous ses trésors et toutes ses magnificences, en la pauvre hutte qu'il était aupa-

(1) La concordance avec le conte italien est frappante : « La nuit venue, la reine s'en alla dormir dans son lit. A l'heure de minuit, elle entendit les vitres de la fenêtre se briser, et il entra dans sa chambre un beau jeune homme, mais avec le visage tout ensanglanté (des piqûres de la fourchette). Et il lui dit : « Si tu ne m'avais pas traité de la sorte, nous aurions joui de la vie ensemble; maintenant il n'en sera rien, et tu mourras sur l'heure de ma main! » (*Il Figliulo del re, maiale,* passim.)

ravant. Alors les deux vieux, voyant le grand malheur survenu et leur bru tombée dans le besoin, commencèrent à lui faire des reproches, les larmes aux yeux, et finirent par lui dire, sans plus de pitié, de s'en aller où bon lui semblerait, qu'ils n'avaient plus de quoi la garder.

Désormais sans feu ni lieu, plus malheureuse que les pierres, la pauvrette ne savait que devenir. Retourner chez ses parents? Elle craignait trop les réprimandes de son père et les railleries des méchantes langues. Rester où elle était? Les deux vieux ne voulaient plus d'elle, n'ayant même pas de quoi se mettre sous la dent, et d'ailleurs elle en avait par-dessus les oreilles de leurs reproches. A la fin des fins, elle se décida à courir le monde pour retrouver son mari. A la garde de Dieu!

Et elle se mit en route du côté où se portèrent ses regards.

*
* *

Elle marcha, marcha, toujours droit devant elle, parmi les steppes, une année entière, jus-

qu'à ce qu'elle arriva dans un lieu sauvage, tout à fait inconnu. Là, elle aperçut une cabane cachée, dont le chaume couvert de mousse annonçait le vieil âge. Elle frappa à la porte; une voix chevrotante répondit du dedans :

— Qui est là?

— C'est moi, dit la voyageuse, une pauvre âme égarée.

— Si tu es une âme de bien, approche; sinon, sauve-toi, car j'ai une chienne aux dents d'acier; et, lâchée après toi, elle te mettrait en pièces!

— Je suis une âme de bien, petite mère!

Alors on lui ouvrit la porte et elle entra.

— Ah ça, ma fille, quel vent t'a amenée chez moi et comment es-tu venue jusqu'ici, où l'oiseau-mage lui-même n'a jamais pu pénétrer, et encore moins une créature humaine (1)?

La voyageuse soupira profondément et dit :

— C'est pour mes péchés, petite mère, que je suis venue ici. Je cherche le monastère du

(1) Cet oiseau-mage, qui ne peut pénétrer dans la forêt nocturne où est caché le monastère du Saint-Encens, n'est autre qu'un phénix solaire. (Voir *les Douze Filles de l'Empereur.*)

Saint-Encens, et je ne sais dans quel coin du monde il se trouve.

— Eh bien, tu as encore un brin de chance, ma fille, en tombant justement chez moi! je suis sainte Mercredi, et tu auras pour sûr déjà entendu mon nom.

— Ton nom, petite mère, oui, je l'ai entendu; mais il ne me serait jamais passé par la tête que tu fusses de ce monde!

— Eh bien, tu vois; et dire que l'homme se plaint toujours de son sort!

Puis sainte Mercredi jeta un cri retentissant. Aussitôt tous les sujets de son empire accoururent autour d'elle. Elle s'enquit auprès d'eux du monastère du Saint-Encens, mais tous répondirent d'une seule voix qu'ils n'en avaient même jamais entendu le nom. Sainte Mercredi s'en montra fort contrariée. Mais n'y pouvant rien, elle s'en tira en donnant à la voyageuse, comme provision de route, un petit pain et un doigt de vin; puis elle lui remit encore une quenouille d'or qui filait toute seule, et très gentille ajouta :

— Prends aussi cette quenouille; elle pourra te servir à l'occasion.

Enfin elle la congédia, en la dirigeant vers sainte Vendredi, sa sœur aînée.

De nouveau la voyageuse partit, et elle marcha une année encore, à travers des plaines sauvages et inconnues, jusqu'à ce qu'elle arriva chez sainte Vendredi. Et là, il lui advint comme chez sainte Mercredi, sauf que sainte Vendredi lui donna, outre un petit pain et un doigt de vin, un fuseau d'or qui tournait tout seul; puis, avec autant de prévenance que de bonté, elle la mit sur le chemin de sainte Dimanche, sa sœur aînée.

Et la voyageuse de partir derechef et de marcher toute une année encore, à travers des solitudes plus désolées, si c'est possible, que celles d'avant. Et comme elle était grosse de la troisième année, c'est à grand'peine qu'elle se traîna jusque chez sainte Dimanche.

Sainte Dimanche l'accueillit avec le même empressement et avec la même bonne grâce que ses sœurs cadettes. Prise de compassion pour cette pauvre malheureuse tant éprouvée, elle jeta de toutes ses forces un cri unique; et aussitôt toutes les créatures vivantes, celles de la terre,

celles de l'air et celles de l'eau, se rassemblèrent autour d'elle. Et sainte Dimanche leur demanda, avec toute l'autorité qui lui était propre, si quelqu'une d'entre elles ne savait pas en quel endroit du monde se trouvait le monastère du Saint-Encens. Mais toutes lui répondirent à l'unisson qu'il ne leur était jamais arrivé d'en ouïr le nom.

Alors sainte Dimanche soupira du fond de son cœur et dit, en couvrant la malheureuse d'un regard de pitié :

— Il paraît, ma fille, que la malédiction de Dieu ou quelque autre mauvais sort pèse sur toi, pour avoir si peu de chance à trouver ce que tu cherches; car tu es ici aux confins d'un monde inconnu, même à moi; et qui voudrait pousser plus avant, n'y parviendrait point, pas plus toi que tout autre.

Mais voilà que survint une alouette boiteuse, qui se présenta clopin-clopant devant sainte Dimanche. Celle-ci lui posa aussitôt la même question qu'aux autres bêtes :

— Dis-moi donc, alouette ma mie, saurais-tu par hasard où se trouve le monastère du Saint-Encens?

— Comment ne le saurais-je pas, madame, puisque c'est là que mon envie (1) m'a menée, à preuve que je m'y suis cassé la jambe !

— S'il en est ainsi, prends tout de suite cette femme et conduis-la là-bas, sans muser en route et en la guidant de ton mieux !

Alors l'alouette soupira profondément et répondit :

— C'est de tout mon cœur que j'exécuterai les ordres de Votre Grandeur, quoiqu'il soit bien malaisé d'aller où vous dites !

Et sainte Dimanche donna, elle aussi, à la voyageuse un petit pain et un doigt de vin, comme provision de route jusqu'au monastère du Saint-Encens ; elle lui donna, en outre, un plateau en or, et une poule en or ornée de pierres fines, avec ses douze poussins également en or, pour qu'elle s'en servît en cas de besoin. Puis elle la recommanda une dernière fois aux bons soins de l'alouette, qui se mit aussitôt en route avec elle, en boitillant.

Et elles allaient, tantôt l'alouette sur terre et

(1) Cette envie est le *dor*, voir p. 82, en note.

la voyageuse dans les airs, tantôt l'alouette dans les airs et la voyageuse sur terre. Et quand la pauvre femme ne pouvait plus ni marcher ni voler, l'oiseau la prenait sur ses petites ailes et l'emportait. Et tout en avançant de la sorte encore une année, à travers mille périls et mille embûches, elles passèrent des terres et des mers, des forêts et des sables où grouillaient les balaours, les serpents effroyables, les basilics aux yeux sorciers, les dragons à vingt-quatre chefs et une foule d'autres bêtes rampantes et d'animaux féroces, qui les guettaient, la gueule ouverte prête à les engloutir. Impossible de dire la ruse, la félonie et la cruauté de ces bêtes immondes!

Enfin, après avoir enduré tant de fatigues et échappé à tant de pièges, elles arrivèrent, à bout de forces, à l'entrée d'une grotte. Pour la traverser, la voyageuse grimpa, une dernière fois, sur les ailes de l'alouette, qui pouvait à peine les mouvoir; mais elle prit son essor et retomba avec son fardeau dans un autre monde, qui n'était rien moins qu'un paradis.

— Voici le monastère du Saint-Encens, dit

l'alouette. Là se trouve Fêt-Frumos que tu cherches depuis si longtemps. Mais, regarde un peu, n'est-il rien qui te soit familier par ici?

Alors, bien que ses yeux fussent aveuglés par tant de merveilles, la voyageuse se mit à regarder plus attentivement ce qu'elle voyait et reconnut aussitôt le pont d'or si bien travaillé, puis le palais où elle avait vécu, si peu de jours, hélas! avec Fêt-Frumos, son mari. Et en les retrouvant, des larmes lui vinrent aux yeux et elle pleura de joie.

— Patience, ne te réjouis pas si vite; car tu es encore peu faite pour ce séjour et tu n'as pas échappé à toutes les épreuves.

Et l'alouette désigna à la princesse une fontaine où elle aurait à aller trois jours de suite; elle lui apprit d'avance avec qui elle s'y rencontrerait; elle lui enseigna enfin quel usage elle devrait faire tour à tour de la quenouille, du fuseau, de la poule aux poussins d'or et du plateau, que lui avaient donnés les trois sœurs, sainte Mercredi, sainte Vendredi et sainte Dimanche.

Puis l'alouette boiteuse prit congé de la voya-

geuse qu'elle avait guidée, et s'en retourna bien vite au pays d'où elle était venue, à tire d'aile, la pauvre éclopée, de peur qu'on ne lui brisât l'autre jambe. Et la princesse contrite, les yeux en pleurs, suivait son vol dans le ciel, tout en allant vers la fontaine qu'elle lui avait indiquée.

*
* *

Dès qu'elle fut au bord de la fontaine, elle sortit la quenouille de son bagage, puis s'assit sur l'herbe pour se reposer. Il ne se passa pas longtemps qu'une servante s'en vint chercher de l'eau; et dès qu'elle aperçut l'étrangère et qu'elle avisa la quenouille enchantée, qui filait toute seule des fils d'or mille fois plus fins que des cheveux, elle courut en porter la nouvelle à sa maîtresse.

Cette maîtresse n'était ni plus ni moins que la vieille Guêpe qui a fait sécher le diable lui-même, la gouvernante du palais de l'empereur Fêt-Frumos, une toute-puissante magicienne rom-

pue à toutes les sorcelleries de l'enfer, capable de muer même l'eau en pierre; — la seule chose qu'elle ignorât, c'est de lire dans la pensée des hommes.

Dès qu'elle eut entendu la servante chanter merveilles de cette étrangère, elle la manda en toute hâte au palais. Et aussitôt qu'elle fut entrée, elle lui dit :

— Je sais que tu as une quenouille d'or qui file toute seule. N'est-elle pas à vendre? Et qu'en demandes-tu, dis un peu, bonne femme?

— Ce que j'en demande, seulement que tu me laisses passer une nuit dans la chambre où dort l'empereur.

— Pourquoi pas. Donne vite la quenouille et cache-toi ici jusqu'à ce que l'empereur revienne de la chasse, ce soir.

La voyageuse remit la quenouille et se blottit dans un coin. La vieille brèche-dent, sachant que Fêt-Frumos avait l'habitude de boire, avant de se coucher, une jatte de lait, lui en prépara une, pour qu'il dormît comme une souche jusqu'au lendemain.

Dès que l'empereur, de retour de la chasse,

se fut mis au lit, la sorcière lui envoya le lait, et à peine Fêt-Frumos l'eut-il bu, qu'il tomba dans un profond sommeil, comme mort. Alors la sorcière d'enfer amena la voyageuse inconnue dans la chambre de l'empereur, aux termes du marché, et l'y laissa seule, en lui disant tout bas :

— Reste-là jusqu'à la pointe du jour; c'est moi alors qui viendrai te chercher.

Il ne faut pas croire que la vieille chuchotât et marchât à pas de loup, crainte de réveiller son maître; elle appréhendait seulement que le fidèle compagnon de l'empereur, qui le suivait tous les jours à la chasse, ne l'entendît de la chambre voisine.

Et dès que la sorcière se fut retirée, la pauvre voyageuse s'agenouilla au chevet de son mari et se mit à pleurer amèrement :

— Fêt-Frumos, Fêt-Frumos, étends ta main droite sur mon ventre, pour que le cercle maudit qui me ceint se brise et que ton enfant naisse!

Mais la malheureuse eut beau se lamenter à perdre le souffle jusqu'à l'aube, ce fut en

vain; car il semblait vraiment que le jeune empereur ne fût plus de ce monde, tant son sommeil était lourd.

A l'aube, la sorcière arriva toute courroucée et fit sortir son hôtesse, en lui enjoignant durement, comme à une inconnue, de s'en aller où bon lui plairait. Plus chagrinée que jamais, la pauvrette obéit, et ne sachant plus à quel saint se vouer, retourna à la fontaine, où elle tira de sa robe le fuseau enchanté.

Et la servante qui allait puiser de l'eau à la fontaine, fut prise d'étonnement à la vue de cet autre prodige et s'empressa de rapporter à sa maîtresse que la voyageuse d'hier avait un fuseau d'or, plus merveilleux encore que la quenouille et qui enroulait le fil tout seul. Alors la chipie envoya de nouveau quérir l'étrangère et lui escamota aussi le fuseau merveilleux par le même manège que la veille, — quitte à la chasser derechef, le lendemain matin, de la chambre de l'empereur et du jardin du palais.

Mais voilà que, cette nuit-là, le fidèle compagnon de l'empereur, ayant flairé qu'il y avait

anguille sous roche et pris de pitié pour la pauvre femme, se mit en tête de dévoiler la ruse de la vieille rouée. Et dès que son maître fut habillé et parti pour la chasse, le fidèle compagnon lui raconta par le menu ce qui s'était passé, les deux nuits précédentes, dans la chambre.

Quand Fêt-Frumos entendit cela, il tressauta d'émoi, comme si son cœur allait éclater dans sa poitrine. Puis il pencha la tête et fondit en larmes. Et tandis que ses yeux pleuraient à torrents, là-bas, à la fontaine, sa pauvre femme si rudement éprouvée déballait maintenant le plateau enchanté, la poule et les poussins d'or, son dernier enjeu.

Et comme elle attendait sur l'herbe, voilà que, grâce à Dieu! la servante revint à l'eau, et quand elle vit cette merveille des merveilles, plus surprenante que toutes les autres, sans même remplir la cruche, elle courut de toutes ses jambes en prévenir sa maîtresse :

— Bon Dieu de bon Dieu! madame, ce que j'ai vu! La femme inconnue a encore un grand plateau d'or et une poule d'or avec des pous-

sins toujours d'or, et si beaux que les yeux n'en peuvent soutenir le regard!

La vieille madrée n'eut pas plutôt entendu cela que, dare dare, elle envoya sa servante chercher la pauvre femme, en se disant par devers elle :

— Il y a loin de la coupe aux lèvres; ce que veut celle-là lui passera loin du nez!

Et à peine l'étrangère arrivée, la vieille agriffa le plateau, la poule et les poussins d'or, toujours au prix de la même promesse trompeuse.

Mais, ce soir-là, quand l'empereur, revenu de la chasse, se retira dans sa chambre et qu'on lui apporta le lait, au lieu de le boire, il le répandit dans les cendres du poêle. Puis il feignit de dormir comme d'habitude.

Dès que la vieille diablesse se fut persuadée que Fêt-Frumos était plongé dans le plus profond sommeil, confiante qu'elle était dans la vertu de son breuvage, elle introduisit l'étrangère, comme les nuits précédentes, et ferma la porte sur elle en s'éloignant.

Alors la pauvre voyageuse, condamnée à tant d'épreuves, tomba de nouveau à genoux au

chevet de son mari, et, de sanglots étranglée, l'implora une dernière fois :

— Fêt-Frumos, Fêt-Frumos, aie pitié de deux âmes innocentes, soumises depuis quatre ans à la plus terrible des pénitences! Étends ta main droite sur mon ventre, pour que la ceinture qui m'étreint se brise et que ton enfant naisse, car je succombe sous le faix!

Aussitôt qu'elle eut finit de parler, Fêt-Frumos étendit la main, comme en rêve, et dès qu'il lui toucha le nombril, la ceinture éclata et l'enfant naquit, sans que la mère ressentît la moindre douleur. Après cela, l'impératrice raconta à son époux toutes les souffrances qu'elle avait endurées depuis qu'il avait disparu (1).

(1) Dans le conte italien, c'est la troisième fille du meunier qui, par son amour — le seul charme qui opère dans ces cas, — rend définitivement la forme humaine au fils du roi.

La deuxième sœur, en effet, a été punie comme la première, pour le même motif. La troisième, plus avisée, traite, au repas de noces, le prince-cochon avec tous les égards qu'il mérite. « Quand le cochon mettait le groin dans le plat, elle, avec sa serviette, le lui essuyait avec gentillesse, de sorte qu'il pouvait manger très proprement. Le soir, quand il entra, en prince Charmant, dans la chambre nuptiale, elle lui donna un plat à manger, et dès lors il demeura un beau jeune homme sa vie durant ». (*Il Figliulo del re, maiale*, passim.)

L'empereur alors se leva en pleine nuit, fit éveiller toute la cour et ordonna d'aller quérir la vieille sorcière, pieds et poings liés, avec tous les trésors dérobés par fraude à l'impératrice. Il ordonna encore de lui amener une jument sauvage et un sac plein de noix, de lier le sac de noix et la mécréante à la queue de la jument et de la lâcher à travers pierres et ronces. Et quand la jument eut détalé, rapide comme la foudre, là où tombait une noix, tombait aussi un lambeau de chair de la maudite sorcière, et quand chut le sac, chut aussi la tête de la vieille.

Or, cette méchante sorcière n'était rien moins que la truie de la clairière, — la truie aux douze gorets, que le vieux, le père improvisé de Fêt-Frumos, avait découverte. Par ses sortilèges, elle avait mué le jeune empereur, son maître, en ce cochon dégoûtant, chétif et ladre, dans la pensée de lui faire épouser plus tard l'une de

Le conte italien roule exclusivement sur la métamorphose du prince en cochon et *vice-versa,* sans multiplier les épisodes similaires, comme dans le conte roumain; mais il aboutit, comme celui-ci, au chimérique bonheur des héros de contes de fées.

ses onze filles qui avaient pris la fuite après elle dans la forêt. Et voilà pourquoi Fêt-Frumos la châtia si furieusement.

Quant au fidèle compagnon, le jeune empereur et la jeune impératrice le comblèrent de cadeaux et l'attachèrent à leur personne jusqu'à la fin de ses jours.

Maintenant, braves gens, rappelez-vous que Fèt-Frumos n'avait pas fait de noce quand il se maria ; mais on ne perdit rien pour attendre, car on fit noce et baptême en même temps, — et comme on n'en a jamais vus et comme on n'en verra plus jamais dans ce bas monde.

Fèt-Frumos n'eut pas plutôt pensé aux parents de sa femme, qu'ils se trouvèrent là en un clin d'œil, et aussi le vieux et la vieille, ses père et mère adoptifs, de nouveau vêtus de pourpre et de soie, et qu'il plaça en haut de la table.

Et une foule de monde assistait à cette grande et riche noce, où la quête a rapporté gros (1) ;

(1) Cette très curieuse coutume roumaine de la quête pour les jeunes époux, consiste en ceci : à la fin du repas de noce, un des parents quitte sa place et distribue un mouchoir à chacun des convives, en le lui étalant sur l'épaule. C'est une invite aussitôt comprise : le quart d'heure de Rabelais a sonné. Tous font le

et les réjouissances ont duré trois jours et trois nuits, et elles durent peut-être encore à présent, à moins que par hasard elles n'aient pris fin, comme ce conte.

même geste, celui de chercher sa bourse; ils mettent quelques pièces d'argent sur un plat promené autour de la table, — de l'argent blanc pour les jours noirs, comme dit le proverbe; — le parrain (car le rite orthodoxe comporte parrain et marraine, pour le mariage comme pour le baptême) noue le produit de la collecte dans un carré d'étoffe et dépose cette dot originale sur les genoux de la mariée.

VII

JOUVENCELLE-JOUVENCEAU

Librement traduit d'après le texte d'Ispiresco (Ouvrage cité, conte II).

PRÉFACE

Toute la mythologie de cette épique histoire, faite de mâles exploits et d'impostures féminines, tient dans l'explication du personnage principal. Que signifie la *Jouvencelle* aux vaillantes prouesses qui, muée en *Jouvenceau*, finit par épouser Iliane Simiziana, la fille de l'empereur? Quand nous aurons découvert l'identité de cette étrange héroïne avec tel ou tel agent cosmique ou naturel, nous saurons le mot de l'énigme et il ne nous restera plus qu'à épiloguer sur des détails.

Eh bien, disons-le d'emblée, même si le conteur ne trahissait pas son secret à chaque instant, nous devinerions, aux seuls épisodes du récit, sans parler encore du mariage final, qu'il s'agit de *Fêt-Frumos*, de ce héros central des *povestes* roumaines, autour duquel gravite, pareil aux fragments épars d'un cycle désintégré, tout un monde de fables et de personnages. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs, puisque Fêt-Frumos — nous l'avons dit — n'est autre qu'un Soleil

mythique, ayant comme les Achille, les Roland et les Siegfried, nombre de compagnons secondaires attachés à sa destinée. Il aura beau se travestir en berger, comme dans *Bel-Enfant de la Larme*, remplir l'office de valet, comme dans *Roman le Merveilleux*, se déguiser sous un corps de femme, comme dans le récit qu'on va lire ; à la fin pourtant, par un de ces changements à vue si fréquents dans les mythes, il reprendra sa forme véritable, son sexe propre, son rang divin.

Aussi bien, cette métamorphose suprême, à laquelle l'auditeur, et surtout le mythologue, pouvait s'attendre, est-elle moins curieuse que le travestissement momentané du héros en une sorte de Jeanne d'Arc mythique. C'est là un trait particulier qui donne à ce conte non seulement une saveur spéciale au point de vue littéraire, mais aussi un tour original au point de vue mythologique. Car, voilà Fêt-Frumos, de par cette incarnation nouvelle, apparenté aux Apollons androgynes, aux Hèraclès faméliques, aux Pâris gynandres des légendes grecques d'Asie-Mineure, qui, eux aussi, pour ravir les Daphnés, les Hésiones et les Hélènes aurorales, ont pris des grâces et des vêtements de femme.

L'analogie saute aux yeux ; mais ce rapprochement, s'il ne peut suffire encore à l'interprétation totale de notre conte, va cependant nous aider à en déchiffrer l'énigme primitive.

Que la jeune fille, Aurore en apparence, mais So-

leil au fond, ait de durs combats à soutenir, cela n'a rien qui puisse nous surprendre. N'est-ce pas le fait de tous les dieux de lumière de marcher toujours, de lutter sans cesse et de triompher inévitablement des puissances ténébreuses qui les arrêtent dans leurs éternels voyages.

Pour l'*empereur unique*, souverain de tous les empires à la ronde « jusqu'où le diable sèvre ses enfants », il représente — nous le savons déjà — le ciel immense qui embrasse toute la terre. Au commencement du récit, il est considéré comme le père de l'héroïque Jouvencelle, vers la fin comme l'amant; car le second empereur, est, de toute évidence, identique au premier, et c'est uniquement pour escamoter l'inceste mythique, que le conteur roumain, pris d'un scrupule, l'a sans doute imaginé.

Mais ce subterfuge, quoique de bon aloi, ne saurait nous donner le change : c'est bien à un père qui persécute, puis veut épouser sa fille, que nous avons affaire. Ce trait est loin d'être rare dans ces biographies humaines du soleil qui défraient les trois quarts de la mythologie. Les pères (ou les frères) qui poursuivent leurs filles (ou leurs sœurs), reviennent au contraire bien souvent dans les fables. Mais ces amours contre nature et ces viols monstrueux n'ont rien qui doive alarmer la conscience. S'ils attestent peut-être un état moral où les relations entre les sexes n'étaient point encore contenues dans les lisières sagement

établies des sociétés policées, ils témoignent surtout d'une antique confusion entre diverses métaphores appliquées à un même ordre de faits; ils ne sont, en dernière analyse, que d'anodins jeux de mots ou de poétiques façons de parler. Il suffit, en effet, d'observer un peu les procédés généraux de la mythogonie, pour s'en convaincre, et l'on pressentira sans peine comment d'une figure de style, très claire à l'origine, a pu, dans la suite, naître toute une histoire très compliquée, tout un roman de bravoure et de félonie, de séductions et de crimes (1).

Il suffit, du reste, pour analyser notre conte, de lui appliquer quelques règles d'une portée générale : en mythologie, parenté veut dire similitude; descendance, succession; tandis que les métamorphoses morales ou physiques — de père en amant, ou d'homme en bête — marquent l'évolution brusque d'un état à un autre, et le changement d'aspect subit qui en résulte.

A l'aide de cette clef, nous allons débrouiller successivement ce que signifient les trois sœurs, les bêtes féroces qui les effraient, les ponts de cuivre, d'argent et d'or que la cadette doit traverser, les prouesses qu'elle accomplit ensuite — enlèvement d'Iliane, conquête des juments, rapt du vase baptismal — et le mariage final qu'elle contracte.

(1) Voir l'Introduction générale chap. IV.

Dans le bref essai qui sert de préface à *Roman le Merveilleux*, nous avons analysé déjà le mythe des trois frères, dont la version la plus connue est la querelle entre Zéus, Hâdès et Poséidon. Or, ce groupe trinitaire a pour pendant celui des trois sœurs, aussi fréquent dans les traditions aryennes que l'autre.

Jouvencelle-Jouvenceau en contient précisément une curieuse variante, dont nous allons examiner les particularités.

Inutile de rappeler que le chiffre trois est, avec sept, neuf, douze et trente, un des nombres sacrés de la mythologie.

Pourquoi? On ne sait. Peut-être, les notions de temps — passé, présent, futur, — ou d'espace — hauteur, largeur, profondeur, — ou d'évolution — commencement, milieu et fin, — ont-elles créé cette trilogique façon d'envisager les choses, qui se serait ensuite maintenue par une accoutumance invétérée, jusqu'à s'introduire dans la rhétorique poncive, pour qui il n'y a pas de salut hors des trois points.

Quoi qu'il en soit, les objets merveilleux sont toujours au nombre de trois : « Toutes bonnes choses sont trois », dit le proverbe allemand. Il y a trois hommes braves, trois belles filles, trois beaux garçons, trois souhaits ridicules, trois sortilèges tout-puissants, trois épreuves à subir, trois objets magiques à jeter, trois paroles à prononcer. Les histoires des Gorgones, des Hespérides, des Parques, des Nornes, en fournis-

sent autant d'exemples que les contes, plus récents, des *Trois Fées*, des *Trois Mages*, des *Trois Saintes*.

C'est toujours aux *Védas*, ces inépuisables archives des phrases mythogènes, qu'il faut recourir pour résoudre les problèmes de nos récits folkloristes.

Or, les *Trois Sœurs* dont nous avons à rechercher l'essence cosmique, figurent déjà dans ces vieux poèmes, — bien reconnaissables au rôle qu'elles y jouent et aux épithètes qu'elles portent. Ce sont, à ne pas s'y méprendre, des Aurores. Levées avant tous les autres dieux, resplendissantes de lumière, « elles brillent aux yeux des mortels d'éternelle jeunesse ». Si elles sont trois, c'est que le lever et le coucher du soleil comportent plusieurs phases personnifiables. Nous avons vu cette même triplification, à propos des trois frères crépusculaires. Il y a l'aurore vespérale, qui est considérée comme l'aînée, parce qu'elle apparaît la première aux palais du ciel. Étant la plus âgée, elle passe pour la plus sage, pour la meilleure. Maniant le fuseau et la quenouille, le métier et l'aiguille, c'est elle qui file et tisse l'éclatante tunique des nuées du soir, et, par opposition à la nuit jalouse qui la supplante, elle est la bonne sœur.

Celle qui vient après, dont le rôle est toujours plus effacé, ne semble être, la plupart du temps, qu'une image de la première; et c'est la cadette qui, de méprisée, finit comme le Petit Poucet, son frère, par parvenir au succès et à la gloire. Mais les Aurores tra-

vailleuses ne sont pas seulement de patriarcales princesses, filant l'or et l'argent; elles peuvent aussi être d'humbles servantes, d'infimes petits souillons, chargées de nettoyer la maison, de récurer le plancher, de trier le grain pendant la nuit, — une besogne en laquelle elles sont aidées souvent par une Bonne Fée, ou bien aussi par la Vierge Marie, qui, selon toute probabilité, a pris dans plusieurs fables la place de quelque déesse lunaire plus ancienne. A ce titre, elles partagent avec Héraclès l'épithète de « purifiantes », parce qu'elles approprient comme lui les écuries célestes, souillées de ténèbres. Ce trait aussi, quoique très dissimulé, subsiste encore dans notre conte. La seconde des trois sœurs n'est-elle pas renvoyée « à son balai et à sa marmite », comme son aînée « à ses fuseaux et à ses aiguilles »?

Les variantes du conte des trois sœurs sont innombrables. Il serait oiseux de les citer toutes. Je me bornerai à recueillir, de-ci de-là, les éléments qui peuvent servir à élucider la version qui nous occupe.

Chez les Persans, Zarathrusta et Howi ont trois filles qui s'appellent Freni, Thriti et Pourucista, et cette dernière, « la brillante », est également l'Aurore.

Dans plusieurs contes germaniques, devenues des filandières ou des saintes, elles trahissent leur origine fabuleuse à leur vêture, ainsi que Cendrillon, Peau d'Ane, le Petit Chaperon Rouge. Leurs robes respec-

tives sont couleur du ciel; chez l'une, rouge comme le soir; chez l'autre, blanche comme l'aube; chez la dernière enfin, noire comme la nuit.

On les retrouve jusque dans les contes kalmouks, mais sous une forme plus rustique. Trois sœurs font paître du bétail et perdent un buffle ou un taureau noir. En le cherchant, elles arrivent à un château, où réside un oiseau blanc qui veut les épouser. La troisième sœur y consent et se marie avec lui. Le phénix solaire se métamorphose alors en un beau cavalier; pareil au cygne, blanc d'éclat, qui traverse les lacs bleus de l'azur, et se transforme en Lohengrin, en approchant d'Elsa.

Un changement à vue similaire amène la conclusion de notre conte, quand la Jouvencelle se transforme en Jouvenceau. C'est là encore un trait commun à la trinité mythique des trois frères et des trois sœurs. Le cadet, ou la cadette, ne déploie sa beauté et ses charmes que devant son fiancé ou sa fiancée, au moment des épousailles suprêmes; en d'autres termes, quand l'Aurore et le Soleil se trouvent face à face et s'unissent l'un à l'autre.

C'est l'hyménée de Zéus et de Héra, du prince Charmant avec la Belle au Bois dormant, de Cendrillon, du Chat Botté (ou de son *alter ego* le marquis de Carabas) avec la Fille du Roi.

Ainsi, dans notre *poveste,* l'héroïne ne reconquiert son véritable aspect qu'en face d'Iliane Simziana, qui

figure, dans le folklore roumain, tantôt l'Aurore étincelante et jeune, dont les héros solaires sont tous épris, tantôt la Lune capricieuse et fuyante, qui se dérobe sans cesse à leur vaine poursuite.

Restent à interpréter encore les *épreuves* auxquelles les trois sœurs ont été soumises. Nous savons déjà, par analogie avec le mythe des trois frères, pourquoi les deux aînées y échouent, tandis que la cadette y réussit. Égale d'essence à celles-là, elle ne l'emporte sur elles que par sa force plus grande et grâce au *cheval solaire* qu'elle monte.

Cet animal aussi participe au caractère de sa vaillante maîtresse, et du mépris ascende au triomphe; — le soleil qui, la nuit et pendant l'hiver, paraît inerte et sans force, étant comparé à un vieux coursier hors de service, qui gît, affaibli et fourbu, honni et ignoré, dans les étables du ciel où s'en vont tous les soleils morts. Il lui faut le bain de jouvence des héros solaires (la rosée matinale), pour se ranimer et reprendre sa course victorieuse (1).

Pour les épisodes de la lutte, ils ne sont pas très difficiles à interpréter, vu les nombreuses analogies qui servent à en démêler le sens.

L'*empereur* qui se transforme successivement en loup, en lion, en dragon dévorant, pour attendre sa fille « de l'autre côté de l'empire » et « redevenir lui-

(1) Voir la note de la page 19.

même » après l'avoir effrayée, c'est le ciel sous ses deux aspects — diurne ou nocturne — serein ou terrible. Le *loup,* le fauve noctambule, symbolise la puissance ténébreuse hostile aux dieux et aux déesses de lumière; le Petit Chaperon Rouge, qui porte encore le carmin de l'aube à sa coiffure — comme l'Eôs grecque au bout de ses doigts, est aussi dévorée par un loup « aux longues dents et à la grande gueule », lorsqu'elle s'en va, petite servante, chez sa mère-grand — personnification, ou de l'ombre nocturne, ou des vieilles aurores, que chaque jeune aube va rejoindre.

La poésie folkloriste s'est plu à développer ce symbole du loup, et l'on sait quelle place considérable tient Ysengrin dans le bestiaire indo-germanique. A l'égal du renard, son perfide compère, il se déguise, par feinte ou par magie, en brebis, en berger, en moine, en pénitent, pour mieux attraper ceux qu'il veut croquer. Il va de soi que, par sa nature même de monstre ténébreux, il est destiné à périr sous les coups des héros solaires. Tantôt c'est au bout d'une seule nuit, tantôt au bout d'un seul hiver. Dans les *skazas* slaves, très proches parents des *povestes* roumaines, l'aurore vespérale revêt, pour se travestir, une peau de louve, — variante de la peau d'âne, de la peau de chauve-souris, de la peau d'ours, de la peau de poisson, qu'on rencontre ailleurs, — et elle nourrit, comme la louve romaine, le héros solaire au berceau; mais, le matin venu, elle dépose sa peau de louve sur le

rocher enflammé de l'Orient et retrouve son époux. Il va sans dire que le loup qui escamote les Aurores et les troupeaux célestes — vaches, brebis ou chèvres, — qui chante des psaumes, quand il veut enjôler les moutons, qui imite la voix de la mère chèvre, pour se faire ouvrir par les chevreaux, est apparenté à la sorcière nocturne. Aussi les voyons-nous, dans les contes norvégiens, porter le même nom et se substituer l'un à l'autre.

Mais ce qui est plus étonnant, n'était l'étrange mobilité des conceptions mythiques, c'est de voir le monstre ténébreux de tout à l'heure passer aussi pour dieu de lumière. Une légende védique mue le soleil en loup, pour saisir Saranyou. Apollon lycien avait le loup pour emblème.

En cette qualité, le loup, loin d'avoir le caractère pervers et démoniaque qu'il a généralement, apparaît sous un aspect bienveillant. Mais ce cas, plus rare, n'est pas celui que nous avons dans notre conte, où il s'agit bien du loup-garou, dont on effraie les enfants pour les faire rentrer à la maison le soir.

Par des rapprochements analogues aux précédents, il serait aisé de montrer que le *lion* — comparez avec le lion de Némée, — et le *dragon* — voyez l'Hydre de Lerne, — qui se substituent alternativement au loup dans les aventures subséquentes, sont de même nature fabuleuse que ce loup lui-même.

Mais, en résolvant l'énigme des *trois ponts* de cuivre, d'argent et d'or, sous lesquels ces fauves divers s'embusquent, nous découvrirons bien de quoi il retourne.

Ces trois métaux, le cuivre, l'argent et l'or, apparaissent dans le même ordre encore dans d'autres contes (1); et cette succession typique pourrait aider à débrouiller ce que peuvent bien signifier ces trois ponts étranges. Un conte d'Erlenwein, mentionné par De Gubernatis, contient le récit suivant, apte à nous mettre sur la voie. Une femme accouche de trois fils : du premier vers le soir, et on l'appellera pour cette raison Vecernik ou « celui du soir »; du second à minuit, d'où son nom de Polunocnik ou « celui de minuit »; et du troisième à l'aurore, ce qui le fit nommer Svetazor, ou « le Clairvoyant ».

Ce dernier, en sa qualité de cadet, est, selon l'usage, promis au triomphe final. Devenu grand et fort en quelques heures, il part avec ses deux frères aînés pour aller délivrer les trois filles du Tzar, que trois magiciens ont emportées dans trois châteaux, de cuivre, d'argent et d'or. Svetazor, après avoir bu de l'eau de force et reçu de la première princesse un œuf de cuivre, de la seconde, un œuf d'argent, de la troisième, un œuf d'or, les délivre toutes, l'une après l'autre. Là-dessus les deux frères aînés, jaloux à la

(1) Voir *Les Douze Filles de l'Empereur.*

pensée qu'il pourrait épouser la plus jeune et la plus jolie des princesses, le jettent à l'eau. Mais Svetazor en réchappe et traverse le monde souterrain, en tuant un monstre énorme qu'il écrase sous un rocher; et il finit, au moyen de ses œufs magiques, par faire apparaître trois châteaux, construits l'un de cuivre, l'autre d'argent, et le troisième d'or, et dans lesquels se trouvent l'anneau, la pantoufle et la robe que les trois princesses exigeaient de leurs fiancés. Svetazor épouse ensuite la cadette des princesses, et donne les deux autres en mariage à ses frères aînés, à qui il pardonne leur traîtrise.

S'il est vrai que la princesse du château de cuivre est l'Aurore du soir, celle du château d'argent, la Lune sereine, et celle du château d'or, l'Aurore matinale qui s'unit à Clairvoyant, le soleil Svetazor, nous avons en main la clef de notre énigme.

Car les trois ponts de notre *poveste* — cela ne fait plus de doute — analogues aux palais enchantés du conte slave, semblent assimilables à ces barres de nuages, qui paraissent des ponts de vapeurs jetés à l'horizon entre ciel et terre, et que les Aurores voient se reformer soir et matin sur leur passage.

Je n'en veux pour preuve que ce fait : après avoir franchi le pont d'argent, la jeune fille arrive dans un paysage élyséen, « où des milliers d'oiseaux chantaient toutes sortes de chansons, si tendres qu'elles vous berçaient de sommeil » et « où brillaient des

milliers de fleurs merveilleuses». Or, ces jardins paradisiaques, que l'imagination populaire a de tout temps remplis d'arbres aux fruits d'or, d'oiseaux extraordinaires et de musiques surnaturelles, représentent le ciel étoilé, où vibre l'harmonie des sphères; ils figurent les éternelles demeures, où les hommes poursuivent leur carrière, après la mort, avec les soleils défunts qui les ont précédés au royaume de l'ombre, considéré aussi comme le royaume des cieux. Car les Iles des Bienheureux, que l'on rêva plus tard sur la terre, comme le jardin des Hespérides qu'on localisa près des colonnes d'Hercule, furent à l'origine des images de la voûte céleste. Les astres ne brillent-ils pas au ciel comme des îlots à jamais désirables dans une inaccessible mer d'azur?

Il s'est produit, à une époque déterminée, une translocation du Pays des Morts. Dans l'*Odyssée,* c'est une région au delà de l'Océan et des Portes du soleil, habitée par les Cimmériens et que hante seulement le « peuple des songes ». Située naturellement vers l'Occident, elle est conçue comme une terre morne et désolée. C'est une image de la nuit funèbre, dont les « mornes étendues paludéennes » reviennent souvent dans les contes, — aussi dans le nôtre. On n'y voit que des champs d'asphodèles, fleurs pâles et blêmes des terrains arides et pierreux; « jamais le soleil n'y luit, ni quand il monte dans le ciel étoilé, ni quand des hauteurs d'Ouranos il redescend

vers la terre; il y règne une nuit éternelle ».

Il n'est pas encore question là d'un empire infernal; cette idée ne surgira que peu à peu et ne prendra corps que plus tard. Le séjour des ombres fut alors transféré sous terre, par une assimilation facile à saisir entre la nuit supra-terrestre et la nuit souterraine. Dès ce moment, nombre de dieux, tout célestes et supra-terrestres qu'ils fussent d'abord, durent déménager aux Enfers. Ixion y roule sa roue, Sisyphe, son rocher solaires. Cerbère, la nuée du soir qui dresse ses trois têtes au seuil du ciel occidental, devient le gardien des demeures d'Hadès. Il n'est guère de dieux de lumière, libérateurs des Aurores captives, qui, avec le temps, n'aient été contraints à descendre dans ces régions infernales.

Mais cet Olympe chtonien où les chrétiens enverront les méchants, tandis qu'ils éliront le ciel pour les bons, fut d'abord céleste. La tradition orale en a conservé le souvenir plus fidèlement que la tradition écrite, déformée et remaniée par les poètes et les philosophes. De là ces analogies entre les descriptions de « la nuit ambroisienne » et les paradis légendaires. Les histoires relatives à l'arbre aux fruits d'or, gardé par un serpent ou un dragon, — depuis l'arbre d'immortalité des livres hindous, en passant par l'arbre du bien et du mal de la cosmogonie des Perses (le même que les Hébreux ont acclimaté dans leur Éden)

jusqu'au frêne Ygdrasil de l'Edda germanique — se rapportent à la même pensée primitive, à cette curieuse façon d'imaginer le ciel, semblable à un grand jardin planté d'arbres merveilleux, ou simplement à un seul arbre gigantesque aux rameaux sombres, chargés de fruits d'or et d'argent. Et c'est précisément parce qu'ils ne se peuvent pas manger, que ces fruits étranges possèdent des vertus magiques particulières, comme la pomme enchantée qui procure à Adam la connaissance du bien et du mal.

Ces divers paradis primitifs, où l'on voit, comme sur les stèles des Achéménides, l'arbre de vie universelle se dresser en symbole hiératique, ont été amplifiés et diversifiés à l'infini; mais c'est d'eux que procèdent tous ces tableaux élyséens, dont *Jouvencelle-Jouvenceau* nous offre également un spécimen. Et voilà pourquoi le passage à travers les prairies célestes émaillées d'étoiles, conduira la jeune fille au pont d'or de l'aurore matinale; c'est assez dire qu'il s'agit d'une traversée de l'Empyrée. Mais le dragon tué, elle n'est point encore au terme de ses épreuves, qui se multiplient, très variées dans la forme, quoique toujours identiques au fond. Son prochain exploit, c'est de venir en aide au Génie du Jour en lutte avec le Génie de la Nuit : — ainsi Athéné assiste Persée combattant la Gorgone. Pour prix du service rendu, la vaillante héroïne réclame, selon l'usage des héros solaires, un cheval merveilleux, le même cheval de lumière

qu'Héraclès exige de Laomédon, après la délivrance d'Hésione. Montée sur le nouveau coursier, « frère de l'autre », elle continuera la série de ses hauts faits.

Elle arrive ainsi chez l'empereur rival qui, doublure du premier, la condamne, comme le premier, à d'autres travaux encore plus difficiles. Et voilà que tout est à recommencer. L'antique roman de l'Aurore persécutée et libératrice, bien connu par les légendes de *Geneviève* et de *Crescence,* va s'allonger d'une nouvelle période d'aventures.

Nous allons brièvement les passer en revue ; elles sont au nombre de trois. D'abord la *délivrance d'Iliane Simziana,* gardée par un géant. Cet épisode correspond à la libération d'Eurydice par Orphée, d'Alceste par Héraclès. Seulement, au lieu de retrouver Iliane aux Enfers — nous venons de dire pourquoi il n'en est pas ainsi, — Fêt-Frumos, toujours déguisé en jeune fille, la découvrira, par monts et par vaux, plus loin que les « marais » désolés de la nuit, dans un « palais tournesol » visible toujours là où est le soleil, et dans lequel un dragon la tient prisonnière. Une « boucle de chéveux d'or » qu'il ramasse en chemin, symbolisant les premiers nuages dorés précurseurs du jour, nous indique où va la belle Jouvencelle, — au palais de l'Aurore.

La *précieuse pantoufle* qui justifie l'assimilation d'Iliane à Cendrillon, ne manque pas non plus dans notre récit. Déguisé en marchand, Fêt-Frumos l'ap-

porte dans son bagage, avec d'autres objets d'un luxe éblouissant, afin de séduire Iliane et de l'entraîner avec lui dans le vaisseau solaire qui navigue à travers le ciel.

Cette chaussure mystérieuse, qui joue ici le rôle de l'anneau de Peau d'Ane — anneau que nous retrouverons d'ailleurs plus loin, — est un vestige d'une conception mythique très ancienne, qui mérite d'être rappelée. Ce qui distingue les dieux qui parcourent le ciel, des hommes qui piétinent le sol, c'est qu'ils ne soulèvent pas de poussière derrière eux et et ne laissent pas trace de leurs pas. De là cette épithète védique du soleil : « celui qui ne pose pas le pied à terre ». Mais bientôt, par une confusion étymologique, entre deux mots, l'un signifiant « privé de pieds », l'autre « privé de sandales », on en vint à concevoir le Soleil comme un héros qui, la nuit, devient boiteux et aveugle, ou qui a perdu ses pieds ou ses sandales. Ce qu'on raconta du père, on le dit de ses filles, les Aurores. Combien leur pied doit-il être petit, pour ne pas laisser d'empreintes dans ce chemin du ciel, où elles passent si souvent. *Cendrillon* repose entièrement sur le double sens du mot *apad*, celui qui manque de pieds, — ou de ce qui peut servir à en retrouver l'empreinte, de chaussures. De là la légende de la pantoufle perdue et du prince qui cherche le pied auquel elle appartient. Elle forme le nœud de plusieurs contes, mais peut aussi n'y figurer qu'épisodiquement, comme dans le nôtre.



Quant à l'*enlèvement de l'étalon et des juments*, c'est une aventure que j'ai déjà expliquée précédemment (1). On me permettra donc de ne pas y revenir, et de passer tout de suite à *la conquête du vase baptismal*, l'épisode final de Jouvencelle-Jouvenceau, qui est tout aussi mythique que les autres, bien qu'il revête une apparence chrétienne. Ce prétendu calice sacré, nous le connaissons, c'est le vaisseau d'or dans lequel Héraclès traverse l'Océan pour passer merveilleusement de l'Occident à l'Orient, et qui est devenu plus tard, dans le cycle de la Table Ronde, le Saint-Graal. Généralement ce symbole du disque solaire ne figure pas seul. Lohengrin possède, outre la coupe, la corne d'abondance et l'épée merveilleuse, qui font de lui un chevalier sans peur et sans reproche.

Le symbole étant pris pour la chose, dérober la coupe baptismale, signifie dérober le feu sacré, ramener la lumière du jour. Seulement cette fois, au lieu d'être cachée dans un palais enchanté ou dans l'antre d'un Zméou, elle est pieusement gardée au *chœur d'une chapelle,* sur les bords du Jourdain (2). Mais pour ravir ce trésor divin, il faut choisir son moment. On ne peut s'en emparer que « lorsque toutes les nonnes sont absentes et que la sœur en vigie sommeille » ; ainsi, naguère, Fêt-Frumos enlevait Iliane en l'ab-

(1) Voir la Préface de *Bel-Enfant de la Larme.*

(2) Cette chapelle est comparable au monastère du Saint-Encens, dans le *Conte du Porc.*

sence du géant, et le haras des juments, en tuant le monstre nocturne qui les garde.

Pour finir, l'intrépide Jouvencelle, après tant d'épreuves vaillamment subies, reprend sa vraie nature, sous le coup d'une malédiction qui agit comme un charme, et la métamorphose en Fêt-Frumos. Le prince Charmant, revenu de l'Occident lointain, épouse alors la Nouvelle Aurore qui l'attendait, et c'est la fin du roman.

En résumé, ce conte est, comme les douze travaux d'Héraclès, une juxtaposition de mythes solaires, analogues entre eux, se ressemblant comme le *jour* à la *journée;* car les aventures de cette princesse qui débute en Aurore et finit en Soleil, pour être multiples en apparence, n'en sont pas moins unes au fond. Elles rabâchent sans cesse, en termes variés, la même vieille histoire de la lumière dérobée chaque soir et reconquise chaque matin par la force ou la ruse, la bravoure ou l'adresse. Et toute l'originalité du récit pivote, en définitive, sur une pointe d'aiguille, sur une confusion entre l'effet et la cause, sur cet imaginaire concept : « une déesse matinale se métamorphosant en dieu du jour ».

CONTE

Il fut une fois un empereur, — et s'il n'avait pas existé, je n'en parlerais pas. Il fut donc une fois un empereur tout-puissant qui, de victoire en victoire, s'était taillé, en long et en large, un empire dans le monde, loin, bien loin, jusqu'où le diable sèvre ses enfants.

Et tous les empereurs battus par lui devaient chacun lui livrer l'un de leurs fils, pour dix ans de service.

*
* *

Aux confins de son empire, il y avait encore un autre empereur qui, tant qu'il fut jeune, ne se laissa pas battre. Si quelque calamité

tombait sur son peuple, il se faisait barque et pont pour le délivrer. Devenu vieux, à bout de forces, il dut bon gré mal gré se soumettre, lui aussi, à l'empereur tout-puissant, parce qu'il ne pouvait faire autrement.

Mais un souci le rongeait. Comment satisfaire à la volonté de l'empereur tout-puissant et lui envoyer un de ses fils pour le servir, lui qui n'en avait pas, mais seulement trois filles?

Voilà à quoi il pensait tout le temps, et sa grande crainte était que l'empereur tout-puissant ne le traitât de rebelle, regimbant à lui envoyer un fils. Et déjà il se voyait, pour cette raison, dépossédé et mourant, lui et ses filles, dans la misère et le mépris.

Et la tristesse qui assombrissait le front du père jetait aussi ses noires angoisses en l'âme blanche de ses filles, et toutes les trois se mettaient en quatre pour égayer le vieil empereur. Elles eurent beau faire; rien ne réussissait à le dérider.

Ce que voyant, l'aînée prit son courage à deux mains et lui demanda un jour à table ce qui le chagrinait tant :

— Est-ce notre conduite qui ne te plaît pas? Tes sujets seraient-ils mauvais et rebelles? Qu'est-ce donc qui te cause tant de peine? Dis-nous quelle vipère nichée dans ton cœur empoisonne ta vieillesse? Pour effacer même un rien de tes soucis, nous donnerions tout notre sang; car toi seul est notre vie, — tu le sais bien, n'est-ce pas? — et jamais nous n'avons failli à tes désirs.

— Pour çà, c'est vrai; je n'ai pas à me plaindre de vous; vous n'avez jamais contredit à mes ordres; mais vous ne sauriez, mes chères enfants, enlever de mon cœur la douleur qui le ronge. Fillettes, filles à jamais, hélas! seul un garçon pourrait me tirer de l'impasse où je me trouve!

Surprise, elle insista :

— Je ne comprends pas. Dis-nous ce qui te peine. Pourquoi nous caches-tu les causes de ta tristesse? Parle, je suis prête à donner ma vie pour toi!

— Que pourriez-vous faire, mes chères amies? Depuis votre enfance, vous n'avez su, toutes les trois, que manier les fuseaux, l'aiguille et

la navette ; filer, coudre et tisser, voilà tout ce que vous savez. Seul un brave pourrait me délivrer, un jouvenceau qui saurait virer la masse d'armes, brandir le sabre avec vaillance, chevaucher comme un dragon sur les lions.

— Dis-nous le fond de ta pensée ; le ciel ne va pas se fendre pour cela, si, nous aussi, nous savons ce qui cause ton tourment !

Et quand l'empereur vit les trois princesses suppliantes à ses genoux, il céda et dit :

— Voici donc, mes enfants, pourquoi je suis toujours triste. Vous le savez, tant que je fus jeune, personne n'a osé toucher à mon empire sans rentrer bredouille et la tête basse. Maintenant les années chagrines ont glacé mon sang et bu ma vigueur. Mon bras est sans force et ne peut plus brandir la masse qui faisait trembler mon ennemi, devant lequel j'ai failli perdre la vie ; mais lui aussi a vieilli, et, misérable, il n'a plus de vie que du jour au lendemain. Je suis comme lui. Le cerf peut bramer sans crainte dans la forêt, ma flèche ne l'inquiétera pas ; les soldats étrangers ont vu fumer mes toits et abreuvé leurs chevaux à mes puits ; mes enne-

mis n'ont plus peur... Que vous dirais-je encore? Je me suis soumis à l'empereur tout-puissant, comme l'avaient fait avant moi tous les autres empereurs de la terre. Mais chez lui, la coutume veut que, pendant dix ans, le vaincu lui donne le plus beau de ses fils, pour le servir à sa cour, et moi je n'en ai pas, mais seulement trois filles.

— Eh bien! moi, j'irai, s'écria l'aînée, et je m'efforcerai de te sauver!

— Ton dévouement est inutile, ma pauvrette. Qui sait quel écheveau tu brouillerais là-bas, dont tu ne retrouverais jamais plus le fil!

— Père, ceci est bien sûr, que jamais tu ne rougiras de moi. Ne suis-je pas une princesse, fille d'empereur?

— Eh bien! prépare-toi et vas-y.

*
* *

La vaillante fille suffoqua de joie. On lui donnait congé! Elle ne pensait plus qu'à son voyage.

Elle sautait, allait, venait, mettant sens dessus dessous coffres et bahuts. Et elle se munit, pour une année, de vêtements brodés d'or et de pierres fines et de provisions de toute sorte. Elle prit le cheval le plus fringant des écuries impériales, un beau cheval à l'œil de braise, à la crinière de soie, à la robe d'argent.

Son père, dès qu'il la vit armée et caracolant dans la cour, lui fit de suprêmes recommandations. Il l'initia à des ruses qui protégeraient son véritable sexe et feraient croire à son sexe d'emprunt; il la mit en garde contre les bavardages et les imprudences; ainsi, impénétrable sous ses habits de garçon, aucun ne pourrait reconnaître en elle une femme, mais un jeune prince choisi pour une haute mission. Il lui interdit tous les propos malicieux dont les filles ne se privent pas, pour qu'aucun des fils d'empereur, ses compagnons de là-bas, ne vienne à la haïr ou à la mépriser, — elle *fils* d'empereur comme eux.

Pour finir, il lui dit :

— Pars avec Dieu, fillette, et mets-toi bien mes avis derrière les deux oreilles.

D'un bond, le cavalier et le cheval furent dehors. Le harnais de guerre de la princesse brilla comme un éclair aux yeux des gardes ébahis; elle fendait le vent et disparut en un clin d'œil. Et si, plus loin, elle ne s'était modérée pour attendre son escorte de boyards et de valets, ceux-ci se fussent égarés sans la rejoindre.

Mais sans qu'elle le sut, l'empereur, qui était magicien, se porta à sa rencontre. Il s'arrêta à une journée de marche devant elle; là, il jeta un pont de cuivre, se changea en loup et se tapit sous l'arche. Sa fille allait passer. Tout à coup, de dessous le pont, surgit le loup, les dent grinçantes; il hurlait à donner la chair de poule et la dévorait de ses yeux de braise. Il fondit sur elle, prêt à la déchirer.

Le cœur de la pauvre fillette se retourna, et, demi-morte de peur, elle n'eût même pas songé à fuir, sans un bond prodigieux de son cheval; alors elle l'éperonna, affolée, n'osant regarder en arrière, et se laissa ramener au palais paternel.

Le vieil empereur, rentré depuis longtemps,

vint à sa rencontre devant la porte et l'accueillit par ces mots :

— Ne te disais-je pas, petite, que toutes les mouches ne font pas du miel!

— Hélas! mon père, savais-je que, partie au service d'un empereur, j'aurais à me défendre contre des bêtes méchantes et enragées?

— Alors, demeure au foyer; occupe-toi de tes fuseaux et que Dieu me prenne en pitié! Lui seul peut m'épargner la honte et l'exil.

*
* *

Quelques jours se passèrent, et la seconde princesse demanda, elle aussi, la permission de tenter l'aventure, promettant de ne rien négliger pour en voir le bout. Elle pria de si bonne grâce, que son père se laissa gagner.

La voilà donc partie avec armes et bagages. Mais elle aussi rencontra le loup qui lui barra le pont de cuivre, à une journée de marche, et elle s'en revint déconfite comme sa grande sœur. Le vieil empereur la reçut de même devant la porte et lui dit :

— Ne te disais-je pas, petite, qu'on ne prend pas tous les oiseaux qui volent!

— C'est bien vrai, mon père, mais ce loup était trop affreux. Il ouvrait une gueule à m'avaler d'un coup et ses yeux lançaient des éclairs à me foudroyer sur place.

— Alors demeure au foyer, brode des voiles et pétris des tourtes. Pour moi, que le Seigneur me vienne en aide!

*
* *

Quelques jours se passèrent encore, et voici que la fille cadette dit à son père, à la fin du repas :

— Mon père, c'est mon tour. Permets-moi, je t'en conjure, de tenter aussi fortune. Peut-être me moquerai-je du loup!

— Après les défaites de tes aînées, tu m'étonnes, petite morveuse! Comment oses-tu parler de te moquer du loup, toi qui ne sais pas encore de quelle main se mange la bouillie?

Il fit tout pour lui ôter son envie, mais inutilement.

— Mon père, pour l'amour de toi, je hacherais le diable en quatre ou je me ferais diable moi-même. J'ai la bonne volonté de réussir ; mais si Dieu est vraiment contre moi, alors je tournerai casaque sans plus de honte que mes sœurs.

Et l'empereur hésitait, temporisait, trouvait des prétextes ; mais la fillette lui caressa la barbe si gentiment que, vaincu :

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je te permets de partir. Pour le profit que j'y trouverai, moi, il faudra voir. Mais je rirai de bon cœur, en te voyant rentrer tête basse et les yeux baissés sur tes babouches.

— Tu riras, mon père, si cela te plaît ; je n'en serai pas déshonorée...

Toute joyeuse, la jeune fille se dit qu'il lui fallait d'abord choisir pour sage conseiller quelque boyard à tête blanche, et se souvenant des récits qui relataient les hauts faits de la jeunesse de son père, elle songea au cheval de bataille de l'empereur, ce qui lui rappela aussi la nécessité de s'en choisir un. Elle s'en alla donc aux écuries, regardant par-ci, par-là, furetant dans tous les coins et recoins avec des

airs de dédain. Des plus beaux chevaux, des plus belles juments de l'empire, aucun ne lui plut.

Enfin, après de longues recherches, en tout dernier lieu, elle tomba sur ce fameux cheval de jeunesse de son père, une vieille rosse décrépite, pelée, fourbue, gisant sur la paille.

Et une grande pitié la prit; elle ne pouvait s'en détacher. Alors le cheval lui dit :

— Tes yeux sont doux et compatissants. Sans doute, c'est le grand amour que tu as pour l'empereur, ton père, qui me vaut ce regard. Ce fut un grand guerrier en son temps. Nous avons vu les tous deux bien des champs de batailles et nous avons cueilli bien de la gloire. Mais l'âge est venu; plus personne ne me monte. Et si tu me vois les côtes si sèches, c'est que mon vieux maître me néglige. Mais tel que je suis, si quelqu'un me pansait à ma guise, aujourd'hui encore, je me referais en dix jours, à ne pas me troquer contre dix des plus beaux chevaux de l'écurie.

— Et comment faudrait-il te panser? demanda la jeune fille.

— Qu'on me lave soir et matin avec de l'eau

de pluie; qu'on me donne à manger, à cause de mes mauvaises dents, de l'orge bouillie dans du lait doux; et surtout, chaque jour, un boisseau de braises.

— J'aurais presque envie d'essayer, si tu devais m'aider à remplir certains desseins.

— Eh bien, essaie, maîtresse, et tu ne t'en repentiras pas!

Or le cheval était sorcier, et la princesse fit tout ce qu'il lui avait demandé.

Le dixième jour, un long frisson secoua la lèpre du cheval; il devint luisant comme un miroir, gras comme une pastèque et léger comme un chamois.

Alors, joyeux, il regarda la jouvencelle, caracola et dit :

— Que Dieu donne bonheur et succès à la fille de mon maître, car elle m'a rendu la vie de ce monde telle que je la souhaitais! Dis-moi tes desseins, ordonne et j'obéirai.

— Je veux aller chez l'empereur tout-puissant et je n'ai point encore de sage conseiller. De tous les boyards à tête blanche, lequel choisirai-je?

— Moi de la partie, tu n'as besoin de personne. Comme j'ai servi ton père, je te servirai, pourvu que tu m'écoutes.

— Alors, partons dans trois jours. Cela te va-t-il?

— Tout de suite, si tu l'ordonnes, dit le cheval.

La fille de l'empereur mit tout en œuvre pour le voyage. Mais loin de s'encombrer de provisions pour une année, comme ses sœurs, elle réunit quelques vêtements de jeune garçon, simples et commodes, avec un peu de linge et de vivres, et une petite somme d'argent pour parer à l'imprévu. Elle enfourcha son cheval, et venue près de son père :

— Que Dieu t'ait en sa sainte garde, mon père bien-aimé, et puissé-je te retrouver en bonne santé!

— Bon voyage, fillette! Ce qui sera sera; seulement n'oublie jamais mes instructions : en tout danger, élève ton âme à Dieu, source de tout bien et de toute force; de lui seul te viendra l'aide et le salut.

La jouvencelle le promit et partit.

*
* *

Mais l'empereur agit avec elle comme naguère avec ses aînées. Sur le fleuve, à une journée de marche, il jeta le pont de cuivre et attendit.

Chemin faisant, le cheval sorcier apprit à la princesse par quelle feinte son père éprouverait son courage, et il lui donna des conseils pour s'en tirer avec honneur.

Quand elle fut arrivée au pont de cuivre, le loup féroce s'élança sur elle, l'œil en furie, la rage aux dents, la gueule béante comme un four, la langue dardée comme un brandon. Un grand tremblement la prit. La bête semblait avoir jeûné depuis un mois; ses crocs grinçaient comme des scies. Et ce loup allait lui sauter dessus, la déchirer de ses griffes; mais la vaillante fille, le prévenant, donna de l'éperon et courut sur lui, sabre au clair. S'il ne se fût rangé, elle le partageait gaillardement du museau à la queue. Elle ne plaisantait pas, la jouvencelle — puisque sa force résidait en

Dieu, — entêtée, qu'on le voulut ou non, à remplir sa mission.

Fière comme un brave, elle franchit le pont.

Son père, réjoui de sa vaillance, prit les traverses et la dépassa encore de deux journées de marche; il jeta un pont d'argent, se fit lion et la guetta.

Mais le cheval flaira ce nouveau piège et inspira à sa maîtresse la façon d'y échapper.

Quand elle fut arrivée au pont d'argent, un lion formidable sortit du ravin, la gueule ouverte à l'y faire choir de frayeur et à l'engloutir d'un coup avec son cheval. Ses crocs semblaient des coutelas; ses griffes, des faux d'acier; et il rugissait d'une voix rauque à déraciner les forêts; les arbres tremblaient d'épouvante, une lamentation montait de la plaine : c'était à faire saigner les oreilles. Rien qu'à voir la tête du monstre, large comme un boisseau, et ses crins hérissés comme des épines, la princesse en resta le souffle coupé.

Tout de même, encouragée par le cheval, elle chargea le lion, haut le sabre, pour le mettre en fuite, et d'un tel élan, que s'il ne s'était

replié, elle en eût fait quatre quartiers d'étal.

Alors, d'un saut, elle passa le pont en louant Dieu.

Depuis que sa mère l'avait faite, la gentille jouvencelle n'était jamais sortie de la maison; elle s'étonnait, éblouie. Tout ce printemps la grisait. Tantôt l'envie lui prenait de sauter sur la pointe de ses pieds, de cueillir à brassées ces fleurs parfumées qui brodaient le manteau des vallons et des collines, et dont elle ne savait pas les noms. Tantôt elle souhaitait de s'étendre à l'ombre d'un arbre feuillu, pour écouter siffler les merles et gazouiller les pinsons et les fauvettes. Et encore elle eût voulu baiser de ses lèvres, caresser de ses mains, taquiner de ses pieds les lacs mignons où dormait, sur un lit de sable, une eau fraîche, limpide comme des larmes chaudes. C'était une si jolie chanson que celle des ruisselets, riant par-ci, pleurant par-là, nés d'une pierre fendue et dévalant en bas les coteaux! Elle coulait d'amoureux regards aux cascatelles; elle s'amusait de leur clapotement; sa rêverie courait à vau-l'eau, parmi les nénuphars et les iris.

Mais le cheval refusait d'agréer à tous ses désirs ; il donnait de vaillants conseils et de bonnes secousses, accélérant le pas, sans flâner de droite et de gauche.

Elle apprit de lui que les braves ne se reposent qu'après la victoire ; il l'avisa aussi qu'elle rencontrerait un dernier piège de son père, et, cette fois encore, il la sermonna pour qu'elle en sortît triomphante.

La jouvencelle écoutait de ses deux oreilles pour faire tout ce que commanderait le cheval, qui lui avait donné tant de preuves de sagesse.

Comme tout à l'heure, son père avait coupé au plus court à travers champs et pris de l'avance. Il jeta un pont d'or à trois journées de marche, se fit dragon à douze têtes et se cacha sous le pont.

Quand la princesse dut passer par là, voici que soudain le dragon surgit à sa vue. Sa queue claquait et se tortillait ; de ses gueules armées de crocs de feu sortaient des nuées de vapeurs empestées, et ses langues s'entremêlaient, hérissées comme une brassée de torches.

A cet aspect, la fillette se sentit le cœur dé-

faillant. Et le cheval qui s'en apercevait, la réconforta et lui rappela ses avis. Elle assembla les brides, serra du genou, piqua de l'éperon et, le sabre bien assuré, fondit sur le dragon.

Le combat dura une heure. Elle frappait de toutes ses forces. Le cheval s'arrangeait pour la placer de biais, de façon à ce qu'elle tranchât une des têtes du monstre; seulement l'ennemi se garait assez bien. Enfin la jeune fille réussit à blesser grièvement le dragon, qui rugit à ébranler le ciel, fit trois culbutes, et croulant sur lui-même, tout à coup se retrouva un homme.

La princesse, bien qu'avertie, n'en put croire ses yeux à la vue de son père; mais il la serra dans ses bras, la pressa contre son cœur et, la baisant au front, il lui dit :

— Maintenant, je te sais aussi vaillante que les plus vaillants, ma fille, et tu as choisi le vrai cheval; car, sans lui, tu t'en serais revenue tête basse comme tes sœurs. J'ai grand espoir désormais que tu conduiras à bonne fin la mission dont tu t'es chargée; mais n'oublie aucun de mes conseils et surtout écoute le cheval de ton

choix, afin que nous nous revoyions encore une fois sur la terre.

Genou fléchi, avec respect, elle reçut la bénédiction paternelle; puis ils se séparèrent.

*
* *

Elle marcha longtemps, longtemps, et arriva aux montagnes qui soutiennent le toit du monde. La jouvencelle y rencontra deux génies qui se battaient depuis deux ans, sans parvenir à faire un vainqueur et un vaincu. Et c'était une lutte à mort.

Sitôt qu'ils l'aperçurent, la prenant pour un jeune homme en quête d'aventures, l'un d'eux lui dit :

— Fêt-Frumos, vient me délivrer de mon ennemi et je te donnerai le cor qui sonne à trois journées de marche!

Mais l'autre :

— Fêt-Frumos, viens plutôt par ici me délivrer de ce païen; moi, je te donnerai mon cheval sans rate, Rayon-de-soleil!

La princesse consulta son cheval sorcier, pour savoir lequel sauver.

Le cheval se prononça pour le génie qui avait promis Rayon-de-soleil, son frère cadet, — par conséquent plus actif encore que lui-même.

Alors la jeune fille se précipita sur l'autre génie et le fendit du crâne au nombril.

Le génie délivré remercia son sauveur et l'embrassa, sans prendre garde au goût de son baiser; puis ils s'en furent de compagnie à la maison, pour livrer Rayon-de-soleil, selon leur accord.

La mère du génie délira de joie à la vue de son fils sain et sauf, ne sachant comment remercier de son bon office le jouvenceau libérateur. Elle l'embrassa et sentit la saveur de ses lèvres.

Comme la fille de l'empereur avait besoin de repos après tant de fatigues, on la conduisit dans la meilleure chambre; mais auparavant elle voulut soigner son cheval, pour lui demander de nouveaux conseils, et le cheval la renseigna.

Cependant, la vieille soupçonnait quelque

diablerie dans l'affaire. Elle affirma à son fils que le jouvenceau devait être une jouvencelle; elle conclut qu'une si vaillante fille serait tout juste bonne à prendre pour femme. Mais le génie déclara que jamais, au grand jamais, il ne croirait pareille bourde. Quelle main féminine manierait le sabre aussi bien que ce beau garçon? La mère s'obstina, promettant une preuve certaine. Et le soir, à la tête de chacune de leur couche, elle mit une poignée de fleurs magnifiques, de ces fleurs qui se fanent au chevet des hommes, et qui restent fraîches au chevet des femmes.

Mais la nuit, la jouvencelle-jouvenceau se leva, sur le conseil du cheval, entra sur la pointe du pied dans la chambre du génie, lui enleva la gerbe de fleurs déjà flétries, et lui glissa du bout des doigts la sienne, à elle, encore toute fraîche, mais dont l'éclat se ternit aussitôt. Puis elle retourna se coucher et dormit d'un trait.

Le lendemain, aussitôt levée, la vieille courut d'une haleine chez son fils; elle trouva les fleurs fanées, comme elle s'y attendait. Elle passa alors dans la chambre de la jouvencelle-jouvenceau

et fut tout attristée d'y trouver les fleurs également fanées; pourtant elle ne crut pas davantage que l'hôte fût un garçon.

— Observe, disait-elle à son fils, que sa parole coule comme le miel. Quel homme aurait cette taille, si gracieuse qu'on la voudrait boire comme de l'eau claire dans un gobelet d'argent. Ces cheveux blondins, ces lèvres plus vermeilles que des cerises, ces grands yeux beaux et vifs à vous rendre malade, ce clair visage attirant, tout cela, petite menotte et pied mignon, ne peut appartenir qu'à une demoiselle de bonne famille, mais travestie sous un harnais de guerre.

En suite de quoi, ils convinrent d'une deuxième épreuve.

Après les souhaits habituels de bonne matinée, le génie prit la jeune fille, son compagnon, sous le bras, et ils descendirent au jardin. Là, le génie lui montra tout ce qu'il avait de fleurs, lui en nomma les espèces et l'invita à les cueillir. Mais la fille de l'empereur se rappela les conseils du cheval et, devinant une ruse, demanda un peu rudement pourquoi on lui par-

lait de fleurs, avec des mots creux, tandis que la besogne des hommes était d'aller d'abord à l'écurie voir comment on soignait les chevaux. Aussi plus que jamais le génie certifia à sa mère que leur hôte était bien un garçon; mais la vieille s'obstina à jurer le contraire.

Comme dernière épreuve, elle décida ceci : son fils conduirait son sauveur dans la chambre aux armes et l'inviterait à choisir n'importe quoi parmi tout ce qu'il verrait; d'après l'arme préférée, on saurait, une fois pour toutes, si le choix a été fait par une fille ou par un garçon.

Après le repas, le génie conduisit donc la jouvencelle-jouvenceau dans la chambre aux armes, là où s'alignaient cimeterres et yatagans, masses et sabres, les uns simples et nus, les autres ornés de pierreries. Longuement elle les regarda et en essaya la pointe et le fil; puis elle se passa à la ceinture, comme l'eût fait le plus avisé guerrier, un vieux damas rouillé à lame recourbée en forme de croissant.

Pour lors la fille de l'empereur dit au génie qu'elle prendrait congé le lendemain et qu'il ait à lui céder Rayon-de-soleil.

En apprenant le choix de l'arme, la vieille se dépita de ne pouvoir s'assurer de la vérité dont elle se doutait, et entêtée, elle bougonna que si cet être-là agissait en garçon, c'était quand même une fille, — et encore des plus fausses et des plus dissimulées. Puis voyant qu'il fallait en passer par ses volontés, ils allèrent à l'écurie et lui donnèrent Rayon-de-soleil.

*
* *

La fille de l'empereur s'élança donc sur Rayon-de-soleil; et comme pressée d'arriver, elle le talonnait pour aller plus vite, l'autre cheval, l'ancien, qui galopait à côté, lui dit :

— Jusqu'à présent, maîtresse, tu as obéi à mes conseils; tout ce que je t'ai dit, tu l'as fait, et tout a bien marché. Cette fois encore, écoute-moi et tu t'en trouveras bien. Je me fais vieux et — je puis l'avouer maintenant que je sais qui me remplace, — je crains de rester en route. Laisse-moi donc retourner à la maison par le plus court, et poursuis ton voyage avec mon

cadet. Mets ta foi en lui, comme en moi; tu ne t'en repentiras jamais. C'est un autre moi-même, mais beaucoup plus jeune, beaucoup plus vigoureux; la sagesse est venue tôt à Rayon-de-soleil, il t'enseignera que faire au temps de l'adversité.

— Oui, c'est vrai, mon vieux compagnon, tu m'as bien servie et protégée, et moi qui ai toujours réussi en t'écoutant, je te désobéirais aujourd'hui, si je ne te savais trop bien fidèle à mon père... Mais non, comme dernier témoignage de reconnaissance, je me fierai à toi jusqu'en cela et, comme à toi, à ton cadet. Seulement, je veux la preuve qu'il m'aime.

— Comment ne pas aimer un brave comme toi! dit Rayon-de-soleil; comment ne pas être fier de le porter! Confie-toi, maîtresse, et moi je m'efforcerai de ne jamais te laisser regretter l'absence de mon frère. Il est trop vieux, le pauvre; je veux le dispenser des fatigues et des dangers de ce voyage, en les prenant à ma charge. Je sais que tu rencontreras bien des difficultés; mais Dieu nous aidant et toi m'écoutant, tu en viendras à bout.

Alors, la jouvencelle-jouvenceau, les larmes aux yeux, congédia son vieux cheval, — le cheval de jeunesse de son père.

Elle chemina longtemps; tout à coup elle aperçut une boucle de cheveux d'or tombée sur la route. Elle arrêta Rayon-de-soleil et lui demanda s'il valait mieux la ramasser ou la laisser.

Le cheval répondit :

— Si tu la prends, tu t'en repentiras; si tu ne la prends pas, tu t'en repentiras de même; donc, prends-la.

La jouvencelle-jouvenceau la prit, la fourra dans le pli de sa gorge et poursuivit.

*
* *

Ils passèrent des collines, ils passèrent des monts, ils passèrent des vallées, laissant derrière eux des forêts épaisses et sombres, des champs émaillés de fleurs que la jeune fille n'avait jamais vues et des sources d'eau limpide et fraîche, et ils arrivèrent enfin à la cour de l'empereur tout-puissant.

Et il y avait autour de lui beaucoup de fils d'autres empereurs, qui le servaient comme pages. Venus au-devant d'elle pour la recevoir, ils ne surent pourquoi, dès le prèmier abord, ils se sentaient siens, ne pouvant se séparer du jouvenceau, car sa parole et son visage n'étaient qu'enchantements.

Et ils l'emmenèrent devant l'empereur tout-puissant. Elle se présenta timide, disant la cause de sa venue; et l'empereur se réjouit de la venue d'un jouvenceau aussi valeureux et aussi charmant. Il questionnait, et les réponses lui plaisaient beaucoup. Et il prit tout de suite en affection ce fils d'empereur qui avait tant d'esprit, et il l'attacha à sa personne.

La jeune fille ne devint pas l'*ami* de tous ses autres compagnons, à cause de la retenue de son sexe et parce que la plupart étaient capricieux, fainéants et débauchés. Et eux lui portaient envie, parce qu'elle agréait tellement au grand empereur.

Un jour, comme par plaisanterie, elle avait accommodé des mets. Elle était à table, quand deux autres fils d'empereurs vinrent la voir. La

jouvencelle-jouvenceau leur offrit de sa cuisine, et cela leur parut si bon, qu'ils s'en léchaient les doigts. Ils louèrent leur compagnon pour sa manière de préparer à manger et jurèrent que, depuis leur sevrage, il ne leur était arrivé de goûter à rien d'aussi bon.

Sitôt qu'ils rencontrèrent d'autres fils d'empereurs, ils leur dirent qu'ils avaient mangé chez le nouveau venu, qu'ils y avaient trouvé un repas comme il n'en avait jamais été servi nulle part et que lui seul l'avait apprêté.

Alors tous la tourmentèrent pour qu'il leur préparât un jour à dîner. Et voici que justement ce jour-là les cuisiniers du palais s'étaient enivrés ou avaient fait Dieu sait quoi, car il n'y avait pas même de feu dans l'âtre. Étant ainsi suppliée avec insistance, la jouvencelle-jouvenceau se mit à accommoder des mets excellents.

On les apporta sur la table de l'empereur tout-puissant et celui-ci ne pouvait s'en rassasier; mais lorsqu'il appela son cuisinier et lui ordonna de servir toujours pareille table, celui-ci révéla toute la vérité.

L'empereur demeura tout pensif. Sur ces entrefaites vinrent plusieurs de ses pages, qui lui dirent que le fils de l'empereur arrivé depuis peu s'était vanté, en joyeuse partie faite ensemble, de savoir où était Iliane, l'Iliane de la chanson :

Chevelure d'or
Le champ reverdit,
La rose fleurit,

et qu'il en possédait, à leur connaissance, une boucle de cheveux.

Sitôt qu'il entendit cela, l'empereur tout-puissant ordonna qu'on appelât la jouvencelle-jouvenceau, et il lui dit brusquement :

— Fêt-Frumos, pourquoi m'avoir caché que tu connais Iliane aux cheveux d'or? Je t'ai pourtant montré de l'affection et t'ai honoré plus que tous les autres.

Puis il demanda à voir la boucle de cheveux, et dès qu'il l'eut reconnue :

— Par mon ordre, sache que si tu ne m'amènes la maîtresse de la chevelure dont — je ne sais comment — tu as eu cette boucle,

je te ferai couper la tête, qui roulera là où sont tes pieds. J'ai dit.

La pauvre jouvencelle essaya de balbutier quelque chose, mais l'empereur tout-puissant l'interrompit tout net. Alors elle s'en alla prévenir le cheval de sa mésaventure, à quoi il répondit :

— Ne t'effraie pas, maîtresse ; cette dernière nuit, mon frère m'a dit en rêve qu'un génie avait enlevé Iliane, dont tu as ramassé la boucle de cheveux sur la route. Elle ne veut à aucun prix épouser son ravisseur, qu'il ne lui ait amené son haras de juments ; et le génie plein d'amour se met la tête à l'envers pour trouver moyen de la satisfaire. Iliane est maintenant dans les marécages de mers. Retourne chez l'empereur tout-puissant, demande-lui vingt navires et, pour mettre dedans, les marchandises les plus belles et les plus précieuses. Tu sauras le reste en temps et lieu.

La jouvencelle-jouvenceau ne se le fit pas dire deux fois et alla droit à l'empereur.

— Longue vie t'advienne, empereur tout-puissant, et que ta présence soit honorée ! Je suis

venu te dire que j'accomplirai, s'il plaît à Dieu, la mission dont tu m'as chargé, pourvu que tu me donnes vingt navires et, pour mettre dedans, les marchandises les plus belles et les plus précieuses.

— Fils, je te donne tout cela, mais amène-moi Iliane aux cheveux d'or, répondit l'empereur.

*
* *

Aussitôt les vaisseaux équipés, on les chargea des marchandises. La jouvencelle entra dans le plus beau, avec Rayon-de-soleil, et ils mirent à la voile.

Ni vents ni vagues ne purent les arrêter, et après un voyage de sept semaines aux marécages de la mer, ils abordèrent à une île au beau rivage.

Cependant, au sortir du navire, la fille de l'empereur prit une paire de babouches filigranées d'or et ornées de pierres précieuses; et se promenant par-ci par-là avec Rayon-de-soleil,

elle aperçut des palais-tournesol, des palais qui, pivotant sur eux-mêmes, regardaient toujours le soleil. Et elle prit de ce côté.

Trois eunuques du génie, gardiens d'Iliane, vinrent à sa rencontre, attirés par la beauté des babouches, dont leurs yeux ne pouvaient se détacher; et la jouvencelle, interrogée, se dit un marchand qui avait perdu sa route aux marécages de la mer.

Les eunuques, s'en retournant, racontèrent à leur maîtresse ce qu'ils avaient vu; mais déjà Iliane avait aperçu de sa fenêtre le gracieux marchand, et tout comme les fils d'empereur compagnons de la fille déguisée, à peine l'eut-elle vu, que son cœur tressauta sans savoir pourquoi.

Et elle était ravie d'aise surtout que le génie ne fût pas là, heureuse d'échapper pour un instant à son odieuse poursuite d'amour, — car il était loin : elle l'avait envoyé quérir son haras de juments.

Après avoir écouté le récit des eunuques, elle s'en fut aussitôt chez le gentil marchand qui vendait à la porte, pour voir, elle aussi, les

babouches merveilleuses; mais le jouvenceau lui dit qu'il avait dans ses navires des ajustements encore plus précieux et plus mignons.

Il la vainquit par ses prières, le marchand aux belles promesses; car elle désira aller voir ce qui en était.

Elle monta sur le navire, et tandis qu'elle maniait les parures enchantées, ses yeux sur les yeux du marchand, elle ne voyait pas le rivage fuir, la mer étendre ses marécages de tous côtés, si loin, si loin, qu'il n'y eut bientôt plus à l'horizon apparence d'île et de rivage.

Et comme si le jouvenceau au beau visage avait séduit Dieu lui-même, un bon vent souffla, les navires filèrent comme des mouettes, et, levant les yeux par hasard, la belle aux cheveux d'or se trouva au milieu de la mer; mais elle n'en eut pas de souci : les yeux du marchand étaient encore plus bleus que la mer.

Cependant Iliane, parce qu'elle était femme, feignit de se lamenter et de maudire le marchand de ce qu'il l'avait trompée. Mais elle l'en remerciait au fond du cœur; car tandis que sa bouche blâmait, son cœur louait Dieu

et bénissait celui qui la délivrait de sa captivité.

*
* *

Ils abordèrent sans encombre à l'autre rivage ; quand tout à coup ils virent arriver la sorcière, mère du génie. Ayant appris la fuite d'Iliane avec un audacieux marchand, elle s'était lancée à leur poursuite à travers les marécages de la mer. Pataugeant à travers les flots bleus, clochant de vague en vague, un pied au ciel et l'autre dans l'écume qui l'éclaboussait, la voici derrière leurs talons, à l'instant où ils touchaient le rivage. La flamme sortait de sa bouche comme de la gueule d'un four.

Iliane n'eut pas besoin d'y regarder à deux fois pour reconnaître l'horrible mégère ; elle le dit à son compagnon, qui déjà l'emportait en croupe sur Rayon-de-soleil. Et loin de se réjouir à la pensée d'être reprise, elle pleurait amèrement sur l'épaule du ravisseur, qu'elle avait feint de malmener.

Alors la jouvencelle-jouvenceau se pencha sur le cheval et lui demanda ce qu'il fallait faire ; car déjà l'haleine de la vieille leur chauffait les épaules. Et Iliane se sentait brûlée, et Rayon-de-soleil répondit :

— Fourre la main dans mon oreille gauche, prends la pierre à aiguiser qui s'y trouve et jette-la en arrière.

Ainsi fit la fille de l'empereur. Puis ils se mirent à fuir tous les trois comme l'ouragan, tandis que derrière eux se dressait tout à coup une montagne rocheuse qui atteignit le ciel. Mais la mère du génie se rua à l'escalade ; des pieds, des mains, elle se hissait de bloc en bloc, et gare à eux (1) !

Iliane se vit rejointe ; et, la tête cachée au cou du marchand que, dans son effroi, elle couvrait de baisers, elle lui dit sa peur d'être rattrapée, et qu'elle allait l'être.

De nouveau la jouvencelle-jouvenceau se pencha sur le cheval et lui demanda ce qu'il fallait faire ; car déjà la flamme que lançait la

(1) Voir, dans *Bel-Enfant de la Larme*, la fuite de Fêt-Frumos et de la servante, de chez la sorcière.

sorcière leur brûlait les reins. Et Iliane tressaillait de malaise, et Rayon-de-soleil répondit :

— Fourre la main dans mon oreille droite, prends la brosse qui s'y trouve et jette-la en arrière.

Ainsi fit la fille de l'empereur. Puis ils se reprirent à fuir, tandis que derrière eux s'élevait une forêt immense, noire, épaisse à ne pas laisser s'y faufiler le petit d'un fauve. Mais la vieille se lança à travers les arbres qu'elle broyait, s'agrippa aux branches qu'elle brisait, se poussa entre les troncs séculaires qu'elle ébranlait, et toujours après eux, toujours, toujours, roulant comme un tourbillon, elle les poursuivait.

Iliane se vit encore rejointe, et, la tête cachée au cou du marchand que, dans son angoisse, elle mordait de baisers, elle sanglota sa terreur d'être reprise, et qu'elle le serait immanquablement.

Et une dernière fois la jouvencelle-jouvenceau se pencha sur le cheval et lui demanda ce qu'il fallait faire ; car déjà la colonne de feu que crachait la vieille roussissait leurs cheveux d'or à

tous les deux. Et Iliane se tordait de douleur, et Rayon-de-soleil répondit :

— Vite, vite, prends l'anneau de fiançailles qui se trouve au doigt d'Iliane et jette-le en arrière.

Et, cette fois, ce fut une tour de pierre, lisse comme l'ivoire, dure comme l'acier, brillante comme un miroir, qui défonça le ciel. La mère du génie blasphéma de rage, voyant qu'elle ne pouvait grimper à l'assaut ni faire une brèche pour ressortir de l'autre côté. Néanmoins elle assembla toutes ses forces, se banda comme un arc, et un bond vertigineux la porta au faîte de la tour; mais elle tomba de tout son corps dans le trou de la bague, qui en formait le couronnement, et il ne surgissait d'elle que des crocs menaçants dont elle se retenait aux créneaux, sans réussir à se hisser et à passer outre.

Tout ce qu'elle pouvait encore, elle le fit ; elle lança de la flamme à trois heures de distance, pour griller les fugitifs; mais il n'en tomba pas une étincelle au pied même de la tour, où s'étaient blottis les deux amants; et toujours la sorcière époumonnée soufflait son venin, et tou-

jours, pire qu'un volcan, elle incendiait le pays à cent lieues à la ronde; et toujours, tout en bas, à ses pieds, elle entendait ses ennemis rire d'aise et s'embrasser en la narguant.

Serrée dans la tour creuse, elle ne pouvait même dégager un bras pour leur mettre la griffe dessus; et une dernière rage la prit, elle croula dans son puits et creva comme le mauvais esprit.

Et eux, curieux d'un tel spectacle qu'ils n'avaient jamais vu, restèrent, s'amusant de son râle d'agonie, jusqu'à ce qu'elle fut tout à fait morte.

Alors la tour s'abaissa doucement vers le beau marchand, qui mit le doigt dans l'orifice, selon ce que lui dictait Rayon-de-soleil; et la haute tour disparut, comme si elle n'avait jamais existé, et là où il y avait eu la sorcière emmurée, il y eut le doigt de la jouvencelle-jouvenceau avec une bague autour.

Puis ils regardèrent le cadavre de la mère du génie et partirent, la laissant aux aigles des montagnes. Et ils poussèrent jusqu'à la cour impériale.

*
* *

Ils se présentèrent chez l'empereur tout-puissant, qui reçut Iliane avec beaucoup d'égards. Il ne pouvait modérer sa joie, et il lui suffit de la voir pour s'amouracher d'elle.

Mais Iliane s'attristait profondément; elle se demandait quel pouvait bien être le secret des autres filles pour faire ce qui leur plaisait, alors qu'elle ne le faisait jamais. Son sort était d'appartenir toujours à ceux qui lui étaient désagréables, qu'elle ne pouvait sentir — génie ou empereur, — quand son cœur restait tout à son ravisseur, au beau marchand de l'île.

Sur ces entrefaites, il vint à l'esprit de l'empereur tout-puissant l'idée d'épouser Iliane.

Elle répondit :

— Empereur glorieux, puisses-tu gouverner à jamais tes peuples avec bonheur! Quant à moi, il m'est interdit de songer au mariage, qu'on ne m'ait amené mon haras de juments, avec leur étalon et tout le reste.

Aussitôt l'empereur tout-puissant appela la jouvencelle-jouvenceau et lui dit :

— Fêt-Frumos, va et amène-moi ce haras de juments, avec leur étalon et tout le reste ; sinon je te ferai couper la tête.

— Empereur redouté, je te baise les mains ! Tu as mis ma tête en jeu, en me chargeant d'un office que j'ai à peine terminé, et voici que tu m'en donnes un autre, quand il se trouve à ta cour tant de vaillants fils d'empereurs, désœuvrés. Il me semble, puisqu'on te proclame partout un homme juste et craignant Dieu, qu'il serait équitable de donner cette mission à un autre. Que deviendrai-je, moi, et où irai-je le chercher, ce haras que tu m'ordonnes de t'amener?

— Est-ce que je sais, moi ? Remue ciel et terre s'il le faut ; mais va, te dis-je, et n'ose plus souffler mot !

Alors la jouvencelle-jouvenceau s'inclina et sortit ; elle s'en alla dire à Rayon-de-soleil de quoi il retournait, et le cheval lui répondit :

— Cherche-moi seulement neuf peaux de buffle, goudronne-les, arrange-les bien sur mon

poil, et n'aie pas peur; car, avec l'aide de Dieu, tu mèneras encore à bien cette mission dont te charge l'empereur tout-puissant, — mais, sache-le, maîtresse, à la fin des fins, tout ça lui jouera un mauvais tour.

La jouvencelle-jouvenceau fit ce que lui avait dit le cheval, et tous les deux partirent. Ce fut un voyage long et difficile, mais ils approchèrent de l'endroit où étaient les juments. Là errait le génie qui avait enlevé Iliane; la croyant toujours chez lui, sous bonne garde, et voulant faire ce qu'elle lui avait demandé, il vaguait comme un fou et ne savait à quel saint se vouer, pour emmener le haras récalcitrant.

La fille de l'empereur lui apprit qu'Iliane avait disparu des palais-tournesol et que sa mère, n'ayant pu l'arracher des mains du ravisseur, avait crevé de dépit; ce qu'entendant, le génie devint feu et flamme. Il se troubla et ne vit plus rien devant lui, sinon qu'il avait affaire précisément au ravisseur de sa fiancée. De rage, il déchira ses vêtements, et rugissant comme un lion, il entama la lutte avec la jouvencelle-jou-

venceau, qui gardait tout son sang-froid et qu'encourageait le cheval. Rayon-de-soleil, en effet, préservait sa maîtresse des coups du génie ; car le voyant lever le sabre pour la frapper, il sautait par-dessus la tête du génie, et celui-ci donnait dans l'air. Toutefois, lorsque la fille de l'empereur levait le sabre à son tour, bien vite, Rayon-de-soleil se laissait retomber, et la lame taillait dans le vif.

Ils luttèrent, à croire que le sol s'enfoncerait sous eux ; les bêtes du ciel et des bois fuyaient épouvantées à vingt lieues à la ronde. Finalement, je ne sais comment s'y prit la jouvencelle-jouvenceau ; mais d'un coup de revers, elle trancha la tête de son ennemi. Puis elle abandonna le cadavre aux corbeaux et aux pies, et gagna le pré où paissaient les juments.

Là, Rayon-de-soleil dit à sa maîtresse de grimper sur un arbre et d'être attentive à ce qui allait se passer, ce que fit la fille de l'empereur.

Alors, le cheval hennit trois fois d'une certaine façon — ce qui ameuta autour de lui tout le haras de juments et leur étalon, blanc d'écume et ronflant de colère. Et, à la vue de cet intrus au

milieu de ses épouses, il se précipita sur lui, et le combat s'engagea. — Dieu vous préserve de voir rien de pareil! Quand l'étalon se jetait sur Rayon-de-soleil, il mordait à même les neuf peaux de buffle; mais quand Rayon-de-soleil se jetait sur l'étalon, il lui arrachait des morceaux de chair. Et ils se battirent jusqu'à ce que l'étalon, écorché du haut en bas, râlant de douleur, chancela vaincu. Mais Rayon-de-soleil n'avait pas une égratignure; seulement sa cuirasse de peaux de buffle pendait déchiquetée comme barbes d'écrevisse.

Alors la jouvencelle-jouvenceau descendit de son arbre; elle remonta à cheval et emmena les juments à sa suite, tandis que l'étalon clopinait à l'arrière-garde. Elle fit entrer le haras dans la cour de l'empereur tout-puissant et alla le prévenir de son arrivée.

Aussitôt, Iliane sortit et appela toutes ses juments par leur nom; et lorsqu'il entendit sa voix, l'étalon blessé se secoua et reparut tel qu'auparavant, sans la moindre cicatrice.

Iliane dit alors à l'empereur de faire traire les juments, afin que lui et elle se baignassent dans

leur lait (1). Mais qui pouvait les approcher? Elles donnaient du sabot, à défoncer une poitrine à chaque ruade; et personne ne put toucher à leurs mamelles; et l'empereur tout-puissant ordonna encore à la jouvencelle-jouvenceau de s'employer à cette besogne.

Or, elle avait du noir dans l'âme, la fille de l'empereur; on la mettait toujours aux tâches les plus difficiles, — elle succomberait à la peine avant les dix ans écoulés. En sa fervente foi, elle pria Dieu de la secourir, et sa prière fut exaucée, parce qu'elle avait le cœur pur et le corps vierge. Et voilà que tomba une de ces pluies qui semblent versées à seaux. Et l'eau monta jusqu'aux genoux des juments; puis subitement survint une gelée à pierre fendre, qui durcit cette eau et leur cloua sur place les jarrets. Voyant ce miracle, la jouvencelle-jouvenceau remercia d'abord Dieu du secours que sa miséricorde lui avait envoyé; puis elle se mit à traire les juments, comme si elle n'avait fait autre chose de sa vie.

(1) Le bain de jouvence, car l'empereur tout-puissant était vieux. (Voir p. 290, ligne 19 et suiv.)

*
* *

L'empereur tout-puissant se mourait d'amour pour Iliane; il la regardait comme un bambin regarde un cerisier mûr; mais elle ne prenait même pas garde à lui, et par toutes sortes de finesses, elle reculait de jour en jour leur mariage.

A bout d'expédients, elle dit enfin :

— Gracieux empereur, je vois que tu m'as tout accordé selon mes désirs; eh bien, je voudrais encore une seule chose, après quoi nous nous marierions.

— Ma colombe, lui répondit l'empereur tout-puissant, mon empire et moi sommes tiens; tu ne vois ici qu'esclaves soumis à tes ordres. Demande sans plus tarder tout ce dont tu as encore envie, car, tu le vois, je meurs d'amour pour toi. J'ai l'air d'un pauvre idiot, je rêve éveillé, je ne sais plus ce que je fais, quand je regarde les étincelles de tes beaux yeux.

— S'il en est ainsi, donne-moi le vase de bap-

tême qui est conservé dans une petite église au-delà de l'eau du Jourdain, et alors je deviendrai ta femme.

Aussitôt que l'empereur tout-puissant eut entendu cela, il manda de nouveau la jouvencelle-jouvenceau et lui enjoignit d'employer tous les moyens possibles et imaginables pour rapporter ce que demandait Iliane.

— Va, Fêt-Frumos, lui dit-il, et ne t'avise pas de flaner en route ou de revenir sans le vase de baptême, sinon je te ferai couper la tête.

La fille de l'empereur se retira sans mot dire et, le cœur gros, s'en fut rapporter la chose à Rayon-de-soleil. Le cheval lui répondit :

— Voici, maîtresse, la dernière et la plus difficile de tes missions. Garde cependant ta confiance en Dieu, car l'heure de l'empereur méchant et abusif a sonné.

Ils se préparèrent au voyage... Le cheval savait toutes ces choses, car ce n'était pas pour rien qu'il était sorcier. Voici ce qu'il apprit à l'impériale jouvencelle :

— Le vase de baptême se trouve sur un autel, au milieu d'une petite église, et des nonnes le

gardent. Elles ne dorment ni jour ni nuit. Cependant un anachorète vient çà et là les voir, afin de les instruire des choses de Dieu. Lorsqu'elles sont à écouter ses instructions, il n'en reste qu'une en surveillance. Si nous pouvons tomber juste à ce moment, tout sera pour le mieux; sinon nous aurons longtemps à nous morfondre, car il n'y a pas d'autre moyen.

En conséquence, ils partirent. Ils passèrent l'eau du Jourdain et arrivèrent à la petite église. Par bonheur, l'anachorète était venu juste en ce moment et avait appelé toutes les nonnes au chapitre. Une seule était restée de garde, et tant la séance se prolongea, tant sa longue veille la fatigua, que le sommeil la prit.

Pour que cependant il n'arrivât pas Dieu sait quoi, elle se coucha en travers de la porte, pensant que personne ne pourrait entrer sans qu'elle le sentît.

Rayon-de-soleil apprit à la fille de l'empereur comment faire pour mettre la main sur le vase de baptême. La jouvencelle alla tout doucement, elle se faufila dans le corridor et, tâtant le mur du bout des doigts jusqu'à la porte, légère comme

une chatte, elle enjamba le seuil de façon à ne pas frôler la nonne endormie. Et mettant la main sur le vase sacré, elle sortit comme elle était entrée, monta à cheval, et en avant!...

Tout à coup, la religieuse se réveilla en sursaut, se dressa sur son séant et vit que le vase de baptême avait disparu. Alors elle commença à geindre à vous remuer les entrailles.

Les autres nonnes accoururent aussitôt et se lamentèrent du malheur qui leur était arrivé. L'anachorète, voyant qu'il n'y avait rien à faire et qu'il pouvait d'ailleurs s'en laver les mains, regarda la jouvencelle-jouvenceau qui fuyait sur son cheval, et s'agenouillant et levant les bras, il la maudit, disant :

— Seigneur, Seigneur trois fois saint, fais que la créature scélérate qui a osé porter une main sacrilège sur le vase sacré de ton baptême, soit punie, en devenant femme si elle est homme, ou homme si elle est femme !

Et voici que la prière de l'anachorète fut exaucée. La fille de l'empereur ne se reconnaissait plus, se sentait autre... Elle se trouva garçon de corps et d'âme, *tel* que les autres fils d'empereurs, —

autant qu'elle avait pu en juger. Et chose étrange, *il* pensa plus à Iliane qu'il ne pensa à s'étonner.

*
* *

Aussitôt qu'il fut arrivé chez l'empereur tout-puissant, celui-ci fut tout surpris, n'en pouvant croire ses yeux, remarquant combien était changé le jouvenceau, sans cesser d'être beau. Quant au jeune homme — fille jadis, — il ne songeait qu'à se réjouir de n'être plus comme au départ et à s'enorgueillir de son excès de force et de hardiesse.

Et remettant le vase, il dit :

— Empereur tout-puissant, salut ! J'ai rempli toutes les missions dont tu m'as chargé ; j'espère bien en avoir fini. Sois donc heureux et règne en paix, autant que le voudra la miséricorde du Seigneur !

— Fêt-Frumos, je suis content de tes services, dit l'empereur tout-puissant. Sache que, après ma mort, c'est toi qui me succéderas sur le

trône de mon empire, car jusqu'ici je n'ai pas d'héritier. Mais si Dieu me donne un fils, tu seras sa main droite.

Tous les autres fils d'empereur recueillirent, inclinés, ces paroles de l'empereur tout-puissant, au moment où il les prononça.

Cependant, Iliane aux cheveux d'or, outrée de ce que son dernier désir fût encore accompli, décida de se venger sur l'empereur tout-puissant, parce qu'il avait toujours imposé les missions les plus difficiles, — si difficiles qu'avec d'autres elles eussent échoué, — à l'invincible jouvenceau qu'elle aimait secrètement. D'ailleurs son prétendant couronné, s'il eut été un peu courtois, fut allé lui chercher en personne le vase de baptême; et il le pouvait commodément, n'ayant qu'un mot à dire et tous se soumettant à son vouloir.

Elle ordonna qu'on chauffât un bain du lait de ses juments et demanda à l'empereur tout-puissant de s'y baigner avec elle, — ce qu'il accepta avec ravissement.

Une fois dans le bain, elle se fit amener l'étalon de son haras pour souffler de l'air frais.

Et, à un signe d'elle qu'il comprit, l'étalon souffla sur elle de l'air frais, d'un naseau, — tandis que, de l'autre, il inondait d'air brûlant l'empereur tout-puissant qui fut à l'instant grillé jusqu'aux entrailles et resta mort sur place.

Et il se fit un grand tumulte dans le pays quand on apprit la mort étrange de l'empereur tout-puissant, qui avait vaincu tous les autres empereurs. De tous côtés chacun s'assembla, la foule accourut et on lui fit un magnifique enterrement.

Après cela, Iliane dit au jouvenceau :

— Tu m'as conduite ici, Fêt-Frumos; tu m'as amené mon haras de juments avec leur étalon et tout le reste; tu as tué le génie, mon ravisseur, et sa mère la sorcière; tu m'as apporté le vase de baptême. A toi mon amour et ma vie; sois mon époux! Et maintenant, viens-t-en nous baigner et nous unir!

— Oui, je t'épouserai, puisque je t'agrée et que tu m'agrées, répondit le jouvenceau avec un peu de sa voix de quand il était jouvencelle; mais sache que, dans notre maison, le coq chantera et pas la poule...

Et en homme qu'il était devenu, il finit :

— Je veux!

Ils se baisèrent sur les yeux et entrèrent dans le bain. Et Iliane aux cheveux d'or appela l'étalon pour en tiédir le lait.

Le nouvel empereur appela aussi Rayon-de-soleil. Et ainsi les deux chevaux se surpassaient à qui ferait le bain d'une chaleur plus égale et d'une tièdeur plus agréable.

Et après le bain des fiançailles, ils se marièrent le lendemain. Il y eut une fête qui dura trois semaines; tout le monde se réjouit beaucoup, parce que Dieu avait donné un empereur si vaillant et une si belle impératrice, — mais tous deux si beaux qu'on ne savait qui préférer, de l'empereur ou de l'impératrice.

Fêt-Frumos régna avec justice et dans la crainte de Dieu, protégeant les pauvres, ne maltraitant personne; et probablement qu'il règne encore aujourd'hui, avec Iliane, s'ils ne sont pas morts.

*
* *

J'étais aussi par là, moi qui vous dis cela ; je bayais aux corneilles à toutes les fêtes, — par hasard, car personne n'aurait songé à m'inviter ; du reste, on sait que les bavards n'ont pas de siège.

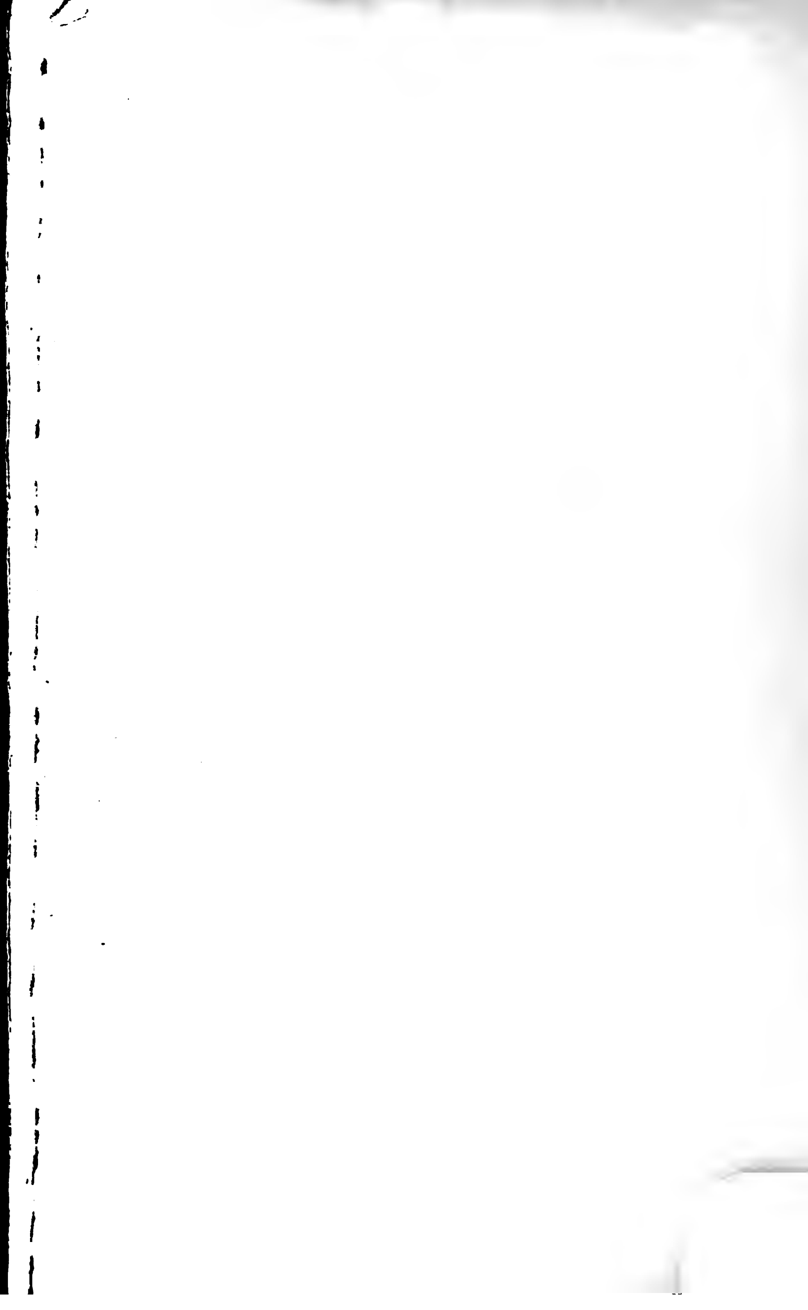
Mais ici, j'en ai eu un :

J'ai pris ma selle
Pour escabeau,
Et vous ai conté la nouvelle
De Jouvencelle-Jouvenceau.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

CONTES.



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE)


WIDENER
BOOK DUE
APR 1 1984
MAY 1 1984


227.50.15
pt contes roumains /
dener Library
002823818
3 2044 089 069 843